



Omar Osman RABEH

**L'ÉTAT
ET
LE PANSOMALISME**



Les Éditions "Le Derwish"

DU MEME AUTEUR

Le Cercle et la spirale, les Lettres libres, Paris, 1984.

République de Djibouti ou roue de secours d'...Ethiopie? Silex, Paris, 1985.

Brochure :

SOMALIA : *Psychology of the nomad*.

NATION SOMALIE, I : *Considérations historiques et questions d'avenir* (traduction anglaise)

NATION SOMALIE, II : *Nomadisme et technologie* (traduction anglaise)

NATION SOMALIE, III : *Etat et société* (traduction anglaise)

NATION SOMALIE, IV

L'ETAT ET LE PANSOMALISME

Par
Omar Osman RABEH
Docteur en Philosophie



Les Editions "Le DERWISH"

56 bis, rue du Louvre Paris II °



© 1988 Editions « Le Derwish », Paris

Imprimé en France

ISBN 2-907607-04-9

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41 d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

L'Etat et le pansomalisme

« Ne pas prévoir, c'est déjà gémir. »

Léonard de Vinci

« Si vous le voulez, ce rêve deviendra réalité ».

Théodor Herzl

A LA NATION SOMALIE

1. Voici le sang de ma vie, voici la sève de mon esprit ! Puisse ta santé en prospérer !

2. Puisses-tu faire battre ton coeur et bander tes muscles, concentrée en intelligence et courage comme un fauve prêt à bondir ! Il y va de ta survie, de ton existence même ! De ce saut périlleux dépend ton destin ! Saute ! *Sans tarder !...*

3. Je t'offre, enrobées pour toi de poésie, quelques vérités fondamentales, historiques et nationales ; comme un enfant, une gerbe de fleurs à la mère adorée, quelque peu attristée : afin que, humant ces rayons de lumière, ta tête alourdie et penchée se rafraîchisse, que tes idées s'éclaircissent et que, relevant fièrement le menton et retrouvant confiance en toi-même, le sourire desserre de nouveau tes commissures douloureuses !...

EN GUISE D'INTRODUCTION...

Voici pour vous, ô mes frères, un livre qui ne critique, qui n'accuse personne en particulier : parce que nous sommes tous identiques quant au fond, et qu'il veut annoncer autre chose à tous !

Voici un livre qui, pas davantage ne loue aucun d'entre nous : Tant nous sommes au-dessous de nos exigences !
Au-dessous de nos propres capacités !

Voici un livre ambitieux, trop ambitieux peut-être.
Délibérément...
Et qui se veut la *semence*, sur notre sol, d'une nouvelle race de héros !...
Les héros, ces Hercules humains, piliers renouvelés des nations !

Voici un livre qui s'adresse aussi, et peut-être surtout aux « uni-oreille » (comme on dit unicomne) ; à ceux qui, trop nombreux, hélas, par les temps qui courent, tendent obliquement une oreille ou l'autre, mais jamais les deux à leur interlocuteur !...
Et qui, de la sorte, placent d'emblée en porte à faux ce qu'ils ont entre les deux ; je veux dire leur *cerveau* !...
Pour le leur remettre, autant que faire se peut, en bonne « position opérationnelle »....

Voici un livre pour ceux qui ne sont pas venus en vacances en cette vie, mais qui sont ici-bas, en quête d'une mission...
Pour ceux qui vouent un amour supérieur, inconditionnel et constant à leur Patrie !
Qui, même, renoncent à prendre femme et ne célébreront leurs noces qu'avec la Nation heureuse !
Oui, un livre pour hommes belliqueux, tragiques et joyeux !...

Voici, donc, un livre pour les *missionnaires*, pour les *chevaliers*, pour les aristocrates du Pansomalisme ! ...

Oui, pour missionnaires et tous ceux qui auront fait vœu de pansomalisme, comme on fait vœu de célibat !...

Et qui entreront dans leur nouvelle ordination en même temps que dans le monde ! apportant avec eux comme emblème indélébile leur tonsure *étoilée* au cœur !...

Oui, un livre pour chevaliers ; infatigables vigiles qui veillent de jour comme de nuit !

Qui, imperturbables, se battent sans répit aux frontières avancées de la Nation !

Eux, avant-garde du présent ! Pionniers de l'action, des idées et du Futur ! Eux qui, n'ayant pas obtenu le jour l'objet de leur lutte, dorment la veille avec la volonté redoublée de l'arracher au lendemain !

Oui, pour aristocrates et ceux qui, précisément, élèveront librement l'adhésion totale, exclusive, à cet idéal à la hauteur d'un insigne honneur ! d'une marque distinctive, incontestée, de leur supériorité !...

Ou mieux encore : un livre pour ceux qui seront tout cela en même temps !

Et auxquels la Nation somalie saura donner le jour, sobres, généreux et solides : en se serrant une fois de plus les reins, *sous l'étreinte* !...

Bref, voici un livre qui dit ce que je n'ai pas à dire et qui sera deviné ! ...

Un livre qui sera la première et rude lampée de nos jeunes loups...

Un livre pour ces enfants que je sens en gestation et qui ont hâte de naître se sachant attendus et hélés !

Ces enfants dont j'entends, déjà, les pas pesants et pressés marteler lourdement la terre !

L'Etat et le pansomalisme

Accourez, enfants divins, vous dont les voix d'airain résonnent déjà
en douce musique en mon âme !
Venez, vous serez fêtés ! L'hostie est prête, et l'autel est monté !...
Venez, vous êtes attendus !...

AVANT - PROPOS

« Nombreux sont les esprits qui ont conscience des mutations qui se préparent et qui s'appliquent à ouvrir les voies les plus rationnelles du devenir. »

Comte Jacques Guibert.

La Nation somalie, en lutte pour l'unité et la liberté, est arrivée aujourd'hui à un moment crucial de son histoire. La gravité de la menace que les circonstances en question laissent planer sur notre avenir est telle qu'elle nous impose à nous tous, individuellement et collectivement, un impérieux et profond recueillement : pour pouvoir, d'urgence, nous ressaisir, et reprendre en main les destinées de notre Nation. C'est dire l'importance de la tâche que nous avons à accomplir pour repartir sur notre route et la suivre comme nous l'avons fait jusqu'à présent : forts et confiants, unis dans le vouloir et l'amour de la patrie...

Cette tâche est la nôtre ; elle est à notre portée, si immense soit-elle : à condition que, fermement décidés, nous nous y attelions tous ensemble.

Cependant il faut nous dire que nous ne nous tirerons pas d'affaire sans changer radicalement d'attitude...

L'objet de cet écrit est de montrer :

1°) En interrogeant l'histoire, comment la nouvelle Abyssinie s'est étendue dans l'unité géographique, incorporant toujours plus de terres avec l'aide de ses alliés ; dans le *même temps* où notre entité nationale a été démembrée et dispersée précisément par ces mêmes forces, coloniales en l'occurrence...

2°) Quels noirs desseins, à peine soupçonnés, elle nourrit à l'égard du peuple somali et de son avenir, et

3°) Comment nous pourrions parer, dans un premier temps, à ce

qui nous semble être une insultante et dangereuse prétention de la part de ce pays voisin...

Enfin, pour terminer cet avant-propos, précisons que nous utiliserons, quant à nous, le terme « Abyssinie » dans cette étude. En effet, du point de vue strictement logique et compte tenu de l'étymologie du mot (qui vient du grec *aethiopios* signifiant « visage brûlé »), l'on est fondé à recuser l'attribution à un pays particulier, à l'exclusion de tous les autres, du nom « Ethiopie » qui s'appliquait alors, dans l'esprit des Hélènes et du monde méditerranéen en général, à toute l'Afrique noire (1), comme le prouvent les cartes 10, 11, 12 et 13 ... L'appropriation illicite et toute récente de ce nom par l'Abyssinie résulte d'une double usurpation, territoriale et morale, du siècle dernier : pour couvrir sa transformation en empire aux dépens des peuples voisins et pour, ce faisant, s'adjuger en même temps le bel héritage du continent auquel elle n'a, jusqu'à preuve du contraire, nullement contribué de manière spécifique méritant une mention à part...

Si donc, en se rebaptisant « Ethiopiens » les Abyssins entendent par là « Africains », alors on n'a rien à dire, sauf que cela serait valable pour tout le monde sur le continent et, partant, n'aurait plus le sens particulier que l'on voudrait lui donner. D'ailleurs, n'est-ce pas, messieurs, que « visage brûlé » sied fort mal aux fils de la Reine de Saba et du Roi Salomon ? C'est pourquoi en fin de compte « Abyssins » est mieux...(cohérence et vérité...).

1. Il y a cinquante ans, à la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, un patriote français écrivait :

Tout au bout d'une longue guerre, une victoire difficile nous avait été accordée.
n'a pas su l'utiliser.
guerre revient donc.
rons-nous de nouveau vainqueurs ?
faudra l'être à tout prix.
ar si on ne l'est point...

Si l'on n'est pas vainqueur, cette suite sera terrible.
eu de personnes en France se doutent des malheurs qu'on n'éviterait pas.
otre premier devoir est d'en proposer l'idée claire.
uissions-nous en faire surgir la mâle épouvante qui, loin d'abattre, met debout.

Que nous eût apporté la défaite il y a vingt ans ? Quel bien l'Allemagne en eut-elle tiré ? Cela est facile à savoir, il suffit de nous renseigner sur ce que coûtèrent aux Roumains leurs revers de 1918, par le traité de Bucarest qui leur fut imposé
ors.

En inscrivant sa signature sur cet instrument draconien, l'un des délégués duuple vaincu, Monsieur Nissir, fondit en larmes.

- Qu'avez-vous ? dit un plénipotentiaire allemand.

- J'ai, fit Monsieur Pierre Nissir, que vous réduisez mon pays en esclavage.

- Mais non ! protesta l'Allemand. La paix que nous vous faisons est une PAIX d'AMI. Vous vous en rendrez compte.

- Quand ?

- Un jour.

- Lequel ?

- Le jour, déclara doucement l'Allemand, où vous lirez le traité que nous avons préparé pour la France et l'Angleterre... Ah ! alors ce ne sera plus un traité d'amis. »

Connaissons le traité d'amis. Ecoutez ce qu'en disait un homme d'Etat roumain, Monsieur Bratanio, à Monsieur Stéphane Lauzanne :

- « Après que nous eûmes signé le traité de Bucarest, ce fut bien simple, ce fut le

déménagement méthodique et réglé de toute une nation. Ce fut le vide pratiqué sciemment, lentement, sur toute l'étendue d'un pays. Blé, pétrole, meubles, charbons, rails de chemins de fer, wagons, bestiaux, instruments agricoles, jusqu'aux fils télégraphiques, jusqu'aux arbres des forêts ! On prit tout, on emporta tout... Lorsque, après les victoires de Foch, les envahisseurs durent déguerpir et que nous fûmes libres, il ne restait pas cent carrioles dans toute la Roumanie ; il ne restait pas un jour de farine de réserve à Bucarest. Or, rien de tout cela n'était le fait de déprédation de la soldatesque. C'était réglementaire. C'était la loi du traité, c'était la lettre et c'était l'esprit de ce que les malheureux Roumains avaient souscrit et concédé. Une province, la Dobroudja ? Un port, l'unique port du pays, Constanza ? Passe encore ! C'était des concessions, en somme, normales, comme en impose le victorieux au vaincu. Mais celles-ci étaient renforcées par des précautions d'un style nouveau.

Le traité de Bucarest stipulait que les armées allemandes occuperaient la Roumanie jusqu'à une époque qui devait être fixée ultérieurement au gré de l'Allemagne. - Tant que durerait l'occupation, l'Allemagne aurait un représentant DANS CHAQUE MINISTERE ROUMAIN, et ce représentant aurait droit de contrôle et de commandement. - Tant que durerait l'occupation, la juridiction allemande, civile et militaire, serait seule en vigueur. - Tant que durerait l'occupation allemande, les frais en seraient payés par la population roumaine. Encore tout ceci ne visait-il que la Nation en corps. Mais on n'avait pas oublié la vie privée des citoyens... »(2).

Et la guerre eut lieu. Et les Anglais se sont battus ; et les Français se sont battus. Avec des moyens, des fortunes divers. Mais, ainsi qu'ils le voulaient, ils vainquirent à la fin et gagnèrent la victoire. Les uns reconquérèrent, et les autres préservèrent l'unité, la liberté et l'avenir de leurs peuples qu'on voulait leur ravir. Grâce à la lucidité aiguë, grâce au courage tenace, grâce à l'« union sacrée » dont ces nations firent preuve dans cette lutte à mort où leur volonté de résistance et de sacrifices nécessaires s'incarnaient dans des hommes inexorables, qui avaient pour nom Churchill et De Gaulle... Et ces peuples firent mieux : *libres, ils se mirent pour l'avenir, à l'abri d'une récurrence du danger...* Comme le commandent la vie et l'intelligence...

2. Si le fascisme abyssin parvenait à son but à l'égard du peuple somali, il ne s'agirait plus pour ainsi dire d'un « simple transfert », comme en Roumanie sous l'occupation allemande. Ce serait, en remplaçant le mot « déménagement » dans le témoignage de Bratiano, par un terme plus approprié, LA DESTRUCTION méthodique et réglée de TOUTE LA NATION SOMALIE...

Ne nous faisons pas d'illusions. Les Amharas s'y adonneraient déjà depuis longtemps avec une joie sanguinaire s'ils le pouvaient. Car l'Abyssinie ne vise à rien de moins qu'à notre disparition pure et simple : en tant que Nation et Etat, peuple et territoire...

Et que les Somalis se le disent, qu'ils se le rappellent : si cela arrivait, il n'y aurait pas de Leclerc pour nous, il n'y en a jamais eu... Au contraire, l'on nous dirait avec des larmes de crocodile :

- Déjà, ce n'était guère facile, même si nous reconnaissons que la cause était juste en soi. Mais que voulez-vous, maintenant que tout est perdu ? Malheureusement, c'est bien trop tard ! On ne peut *plus rien* faire pour *vous* !...

3. Les esprits superficiels parmi nous ; les esprits peu profonds, mal informés, c'est-à-dire déformés ou distraits ; ces esprits, oublieux du passé, incapables d'observer le présent et pour qui, à fortiori, l'avenir représente, comme disait Hegel, la « nuit où toutes les vaches sont grises », ces esprits-là s'étonnent donc, ou se montrent sceptiques devant une telle éventualité.

Ils regardent notre peuple, et ils voient qu'il forme tout de même quelques millions, une nation. Ils regardent notre territoire, abstraction faite des frontières artificielles, et ils voient qu'il est étendu ; ils voient que sur ce territoire, il existe une République, un Etat, etc... Et ils en concluent, avec une certitude où il entre plus de vanité que de réflexion, que l'hypothèse en question est improbable, impossible, impensable même...

Parce qu'ils ne peuvent imaginer tout simplement par quels moyens, par quelle magie maléfique on arriverait à escamoter des choses aussi réelles et aussi grandes à leurs yeux où se résume pour eux, toute leur intelligence sensible...

Mais, quand cela arrive, les événements n'arborent jamais cette tournure dramatique que parce qu'ils ont été, pendant longtemps, jugés « impensables » ; et justement comme contrepartie de la légèreté, de l'ignorance des hommes qui, postérieurement en seront les victimes ...

Pour cette raison précisément, ces hommes-là constituent dans notre propre camp les alliés potentiels, parfois déclarés, de l'ennemi. Peu importe qu'ils acceptent ou non leur rôle ; qu'ils en soient conscients ou non : le résultat revient au même pour l'adversaire. Car celui-ci tire un avantage inappréciable de la confusion, de la diversion et de la dispersion des esprits...

Mais l'histoire nous enseigne que les nations vaincues n'ont jamais manqué de ressources, mais toujours de l'intelligence nécessaire qu'appelait l'urgence des problèmes fondamentaux pour leur existence.

Seuls donc, les niais croiront se débarrasser en haussant les épaules, ou par un petit sourire supérieur, indice de cécité, d'une question si grave, qui n'est pas de celles que l'on évoque à la légère... et qui nous barre déjà la route de l'avenir...

Mais l'on sait qu'il n'est rien qu'on ne puisse obtenir de proche en proche avec le temps, par la *chaîne causale*.

Qu'il n'est rien, dans la nature et l'histoire, dont l'existence ne soit étroitement subordonnée à un nombre mathématiquement défini de conditions déterminées, et qui ne soit pour cette raison virtuellement donné, dès lors que ces conditions sont présentes.

Par conséquent, si l'on sape méthodiquement et patiemment une à une les conditions matérielles et morales sur lesquelles repose l'existence même de notre Nation, il n'est pas douteux qu'à

ir d'un certain moment, et sans réaction adéquate et à temps e notre part, elle serait menacée d'effondrement. La destruction 'est pas seulement celle qui, ramassée dans le temps, s'exerce irectement sur l'objet. Elle peut résulter de la *restriction progres-* ive de l'éventail des possibilités ouvertes à un être vivant ; cette orme minutieuse et même plus pernicieuse et plus dangereuse. lle peut se donner libre cours sans éveiller la conscience jusqu'au our où, s'en rendant compte, on s'aperçoit en même temps que c'est trop tard....

Or, c'est précisément ce à quoi travaille, inlassablement et depuis plus d'un siècle, l'Abyssinie impériale aidée par ses alliés... N'oublions pas que celle-ci projette aujourd'hui le transfert dûment programmé de trente millions de personnes ; que les Amharas en ont déjà déplacé trois et que, pour ce qui est de la Nation somalie, si elle compte approximativement une dizaine de millions, Addis-Abeba opère déjà directement sur un *cinquième* de sa population et sur près de la *moitié* de son territoire : la *Somalie occidentale*.
Que cela nous serve de leçon...

4. Est-il besoin dès lors de détailler ici ce que la réalisation de son objectif rapporterait à l'Abyssinie d'aujourd'hui ? Ceux qui s'appliqueront avec sérieux à réfléchir sur la question, découvriront rapidement et la nature et la grandeur d'un tel gain... Non seulement à l'égard du peuple somali, mais aussi de toutes les nationalités qui luttent dans la Corne pour leur liberté et le droit légitime de disposer d'eux-mêmes. Penchons-nous donc plutôt, pour le moment sur le comment du résultat recherché, et où en est Addis-Abeba dans le processus de sa production.

CHAPITRE I

NOTRE HISTOIRE

« Considère le passé, tu connaîtras l'avenir. »
(proverbe chinois)

Il n'est pas de témoignage plus éloquent que les empreintes laissées derrière elle par l'Histoire elle-même ...

Nous devons nous imprégner de la signification de ces preuves, de chacune d'entre elles prise à part comme de leur ensemble considéré en tant qu'unité dans leurs relations réciproques. Chose que, jusqu'à présent nous n'avons pas suffisamment réalisée. Du moins, pas de façon systématique, permanente avec la volonté consciente d'en découvrir le sens profond et de le garder dans notre esprit, précisément, à l'abri de l'oubli...

Car, cette assimilation est celle d'une *essence* ; elle est celle de la substance *spirituelle* de notre *être historique*.

Et cet être historique doit transparaître tout entier, à chaque moment de notre vie, dans nos pensées et nos sentiments, comme dans nos actes et notre langage ; et conférer sa coloration spéciale à notre identité : comme manifestation et mode d'expression de notre entité nationale dans son existence et son activité historique. C'est pourquoi notre premier souci doit consister à méditer ces preuves et à les conserver vivantes dans notre mémoire individuelle et collective. Cette tâche est d'autant plus urgente que ceux qui se sentent visés, sinon accusés par ces preuves irréfutables s'acharnent inlassablement à les faire disparaître, par tous les

moyens et au plus vite ; que ce soit millimètre par millimètre ou par pans entiers : car, ils ont intérêt à ce que, progressivement dévalorisées et réduites, elles s'évanouissent complètement oubliées de tous à la fois, comme si elles n'avaient jamais existé... Voyez aujourd'hui avec quelle hâte, quelle hantise obsessionnelle l'Abyssinie moderne s'affaire à enterrer ces « instruments de preuve » ; à les fourrer littéralement dans les recoins dérobés du passé, à les ensevelir à jamais dans le cimetière de l'Histoire... Ainsi, se débarrasserait-elle de tous les crimes perpétrés contre tous les peuples, toutes les nationalités de la Corne... Et de toutes les preuves gênantes, accablantes de ce brigandage à grande échelle porté à la hauteur d'une politique officielle...

Cette Abyssinie est aujourd'hui comme la fille naturelle, issue d'un viol, et qui a horreur de regarder les langes encore tout humides dans lesquels elle serait venue au monde...

Elle ne peut soutenir la pensée, le rappel de ce passé, tel qu'il est, sans y voir comme une suite, si peu honorable, d'effraction, de vol et de pillage, de trahison et de massacres... Et pour cause, car cela continue !...

C'est pourquoi elle frémit et sursaute quand on l'interpelle par son nom véritable : *Abyssinie* !

C'est pourquoi, en attribuant, par un tour de passe-passe, un contenu nouveau à un substantif ancien, elle s'accroche au nom « Ethiopie » : afin que ce dernier tombe comme un voile sur ce passé accusateur. Mais la lutte continue. De derrière les coulisses parviennent les voix, les coups violents... Les acteurs refoulés, de plus en plus décidés, envahissent même la rampe au grand dam du « metteur en scène » ! Ils s'imposent sous les projecteurs ! Il sont sur le point de déchirer ces rideaux poussiéreux afin que ce secret de la Vieille sorcière soit démasqué, que ce qu'elle dissimule et dément, soit exhumé ; qu'il éclate au grand jour !

Et ce Grand Jour arrivera...

Ces « acteurs », que la Vieille Dame affolée les traite de tous les noms : rebelles, irrédentistes, sécessionnistes, shiftas, etc... Ils n'en ont cure.

Ils veulent reprendre aux « ravisseurs » les armes à la main, leur histoire qui a été volatilisée par la violence.

Ils savent que les sacrifices consentis constituent la « rançon », imposée par les maîtres chanteurs, pour délivrer la liberté : leur liberté.

Ils veulent revivre, ces peuples ; ils veulent ressusciter. Car, il s'agit d'une résurrection, du retour à la vie. Puisant en eux-mêmes force et prophétie pour l'accomplissement du messie.

Ils veulent remettre en l'état la chaîne rompue de leur histoire. Tandis que leurs oppresseurs rêvent d'en disperser les maillons...

Pour chaque peuple, sa propre histoire est, dans l'acception profonde du terme, au propre comme au figuré, sa vraie *bible* dont la méconnaissance constituerait un dangereux blasphème.

Car l'histoire est le milieu où ont lieu l'origine et la genèse du peuple, sa création et sa destinée : elle est le domaine de son autoreproduction dans l'épanouissement et la liberté. Elle est ce moule qui *informe* le corps national et son âme, dans ce qu'ils ont d'essentiel comme dans le *design* de leurs détails... En d'autres termes, ceux qui n'ont pas d'histoire, ou dont l'histoire a été réduite à néant n'ont pas, n'ont jamais eu d'existence ; il en est de même de ceux dont cette histoire, même intacte, n'est pas parvenue à la conscience clairement définie de soi-même ; un tel peuple est, mais n'a pas d'existence *historique* ...

C'est pourquoi ceux qui ont besoin d'opprimer pour pouvoir piller développèrent toujours dans le passé une agression en règle, sinon un meurtre, contre la culture de leurs victimes : parce qu'elle est la forme concrète et vivante, dynamique et actuelle de leur histoire, la base arrière, le véritable bastion de leur résistance.

D'où la volonté implacable de l'opresseur de substituer l'aliénation à la conscience ; le vide à l'être, la mystification à l'authenticité... machination démoniaque qui ne put se mettre en oeuvre et réussir tant que la personnalité culturelle de la nation dominée demeurait intacte.

Si cette entreprise de dépossession intellectuelle aboutissait, l'opresseur n'aurait plus affaire qu'à des morts-vivants, aux mouvements mécaniques, obéissant au réflexe de Pavlov. Bref, des êtres illusoires, désertés par l'intelligence et la volonté, c'est-à-dire par l'*humain* ...

Nous comprenons dès lors la formidable attaque de l'Abyssinie sur notre histoire, et sur laquelle nous reviendrons ultérieurement. Considérons pour le moment les différentes phases de notre histoire depuis la colonisation.

I. LA SITUATION AU DEBUT

La carte 1 nous montre les positions réciproques de l'Abyssinie et de la Somalie au départ, avant l'entrée en scène des puissances européennes.

Force est de constater que le peuple somali occupait alors un vaste territoire d'un seul tenant, homogène et uni, limité au nord par la mer Rouge, à l'est par l'océan Indien, à l'ouest par les Gallas, les Sidamo, les Afars, etc ; territoire où il vivait et se mouvait à son gré, libre et jaloux de son indépendance. Tandis que l'Abyssinie, enclavée au nord dans les terres, se réduisait au quart de sa superficie actuelle (1 121 894 km²) et ne comptait en tout et pour tout que quelques provinces avant l'avènement de Ménélik (Choa, Tigré, Wallo, Gojam et Gondar) ...

Que se passe-t-il alors ?

Là aussi, force est de constater l'éclatement, délibérément provoqué, de l'entité nationale somalie sous le choc, multilatéral, du colonialisme ; et, simultanément l'agrandissement, surprenant par son étendue et sa rapidité, de l'Abyssinie grâce, précisément, à l'appui des puissances coloniales européennes (carte 3). Ce bouleversement de la Corne prend place dans une période très courte : une trentaine d'années, de 1862 à 1897, si l'on se donne comme point de départ de la pénétration européenne l'installation, à Obock, des Français qui sont les premiers à prendre pied dans la région (1862).

Durant ces trois décennies, et avec la bénédiction des puissances coloniales qui occupaient alors le littoral (carte 3), l'Abyssinie n'a pas effectué moins de six ou sept annexions, et dont *plus de la moitié aux dépens du peuple somali...*

II. LE DEMEMBREMENT

A l'opposé, la carte 2, nous montre le grillage touffu ; fait de frontières et de « zones d'influence », - une dizaine au total... - qui parcourt et découpe en tous sens, au hasard des rapports de force et de circonstances, notre sol, notre peuple... Brisant ainsi l'unité territoriale, économique et humaine de notre Nation. Aussi désagréable que cela soit pour les Abyssins, il faut bien rappeler pourtant que, tandis que les impérialistes Français, Anglais et Italiens débitaient ainsi en morceaux notre pays, ils en jetaient la curée aux hordes affamées de Ménélik, qui s'y abattirent avec avidité !

Et ils ne furent pas servis, une fois, ou deux ; non !

Ce fut pour eux une véritable cantine ! Où ils se firent commensaux et flagorneurs des envahisseurs, recueillant, ramassant restes et miettes précieuses !

A la suite de quoi (*morale de la chose...*), les habitudes se créant

la répétition... ils y prirent goût : aux « plats » somalis, successivement et gracieusement offerts... Et cela leur apprit (faut-il s'en tonner ?...), à eux, les Amharas, à aiguïser encore plus leur appétit. A en vouloir dès lors toujours plus : de ces lambeaux de chair alléchants, arrachés vifs et sanglants de notre corps meurtri ; celui, mutilé, de notre Nation devenue subitement une proie esseulée, luttant désespérément, attaquée qu'elle était en même temps de tous les côtés par la meute acharnée, implacable des impérialistes...

Oui, cela leur a appris à engloutir chaque part accordée comme la murène, et, après chaque repas, à miauler ensuite de faim, les yeux fermés, en se léchant les babines comme un chat vicieux et possédé...

Et ainsi, de fil en aiguille à vouloir (pourquoi pas ?...) le tout dans le ventre, comme nous le verrons plus loin...

Et cette histoire (la lourdeur de la digestion aidant sans doute quelque peu...) leur fit croire à la fin, (tant l'absorption est la forme rassurante de la possession...) qu'ils pouvaient, le temps qu'il fallait, cuver tranquillement une telle part de nous-mêmes dans cette bedaine d'ogre ballonnée où s'entrechoquent violemment dans le vent et le sang, pour renaître à la vie, les fantômes des victimes et leurs os...

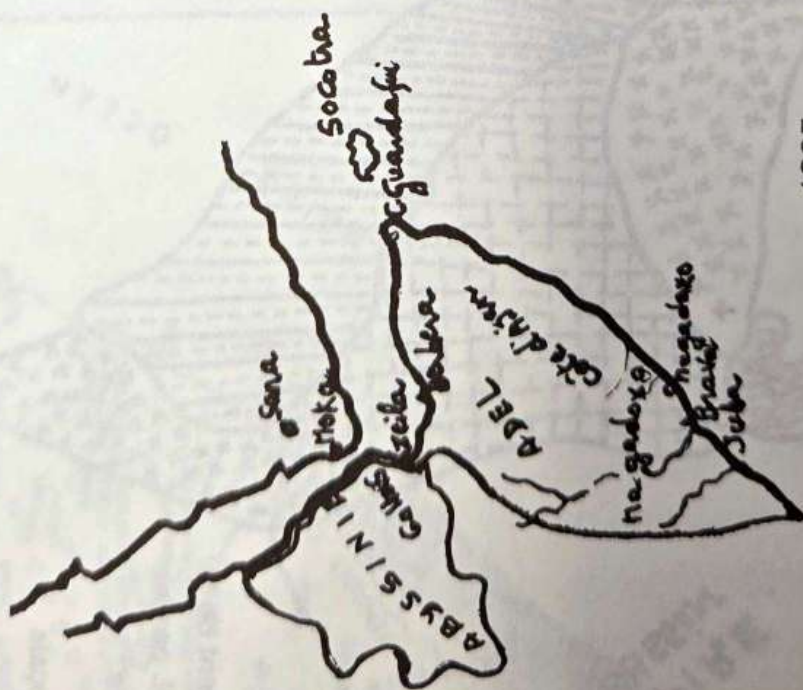
III. LES OCCASIONS PASSEES DE REUNIFICATION MANQUEE

La dislocation de notre patrie ne devint effective qu'avec la défaite du Derviche (carte 3). Durant cette lutte de libération nationale, enregistrée par l'histoire comme la plus longue résistance africaine à la pénétration coloniale (1899 - 1920), notre pays demeurait virtuellement libre et uni. Le Sayid lutta simultanément, sur trois fronts, contre des forces numériquement et matérielle-

ment supérieures ; s'opposant non seulement aux Anglais et aux Italiens, mais également aux *Abyssins* ; c'est-à-dire au colonialisme aussi bien européen qu'*africain*. Il fut à deux doigts de la victoire. Du côté des seuls britanniques, la réduction de son Mouvement ne nécessita pas moins de cinq importantes et coûteuses expéditions et des bombardements aériens. Ces deux décennies de combats incessants coûtèrent au peuple somali pas moins de 200 000 morts (4) sacrifiés dans la lutte nationale pour la liberté. Le Sayid, vaincu, disparut dans la pyramide du temps...(5), dérochant sa silhouette au regard sacrilège de l'invahisseur. Mais non sans léguer en héritage à son peuple cet idéal de liberté et d'unité, et une riche culture politique et poétique, fruit de son expérience pathétique où s'illustrèrent tout à la fois son génie et son indomptable amour de la patrie (7).

1°) De 1935 à 1941, le territoire somali, à l'exclusion de la *Côte Française des Somalis*, se trouva réuni sous la même autorité coloniale, italienne en la circonstance ; et pour les mêmes raisons qui avaient provoqué déjà son démantèlement : à savoir la lutte entre les pays impérialistes, et l'inévitable modification de leurs rapports de force nécessairement mouvants sur le terrain. La carte 4 indique la situation de la Somalie lorsque Rome, sous la férule de Mussolini, décida à son tour de se tailler un vaste empire dans la Corne... Après la défaite du fascisme, le privilège du contrôle de la presque totalité de notre sol échut aux Anglais (carte 5).

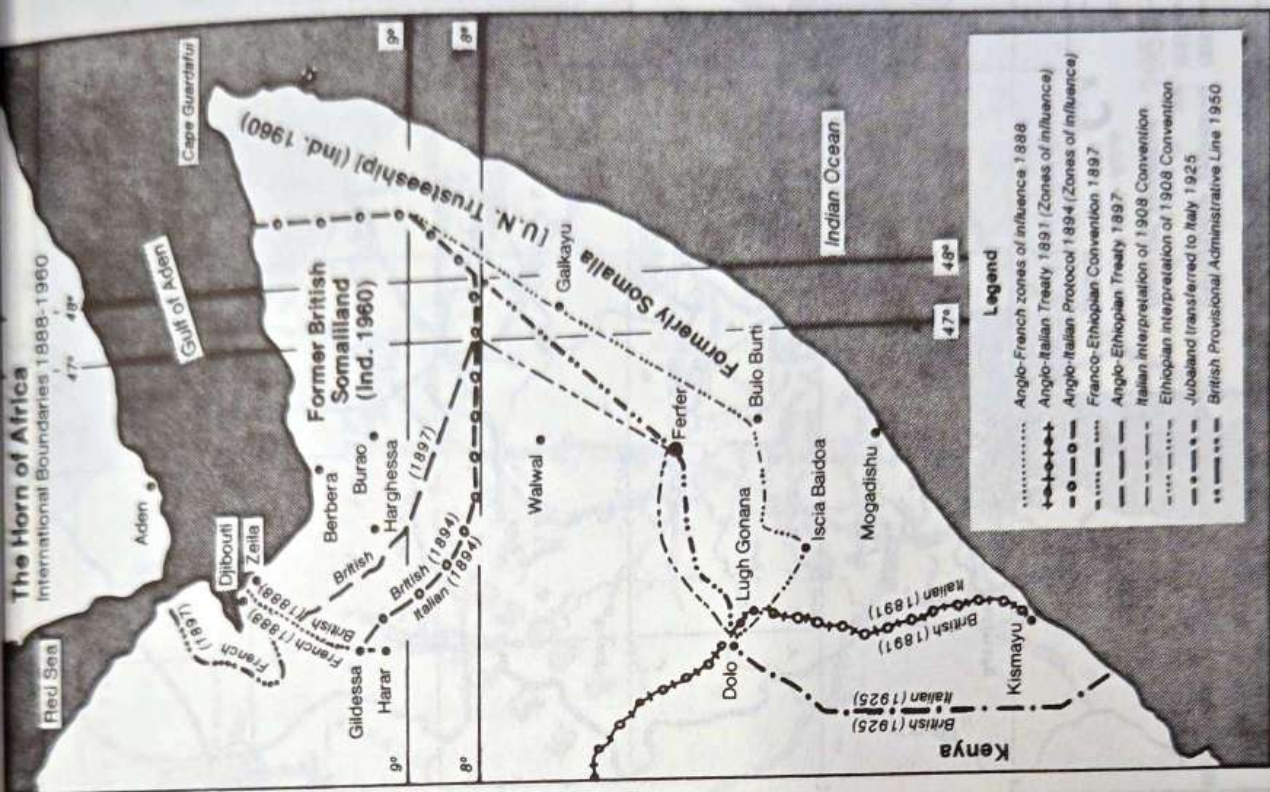
2°) Après 1948, cependant, c'est le redémembrement et le retour respectif, pour ainsi dire, au « bercail » colonial de chacune des parties séparées, provisoirement rassemblées de notre Nation. On se la repartage de nouveau. Et malgré la forte opposition unanime de notre peuple et ses pétitions sans équivoque aux Four



1835

carte 1

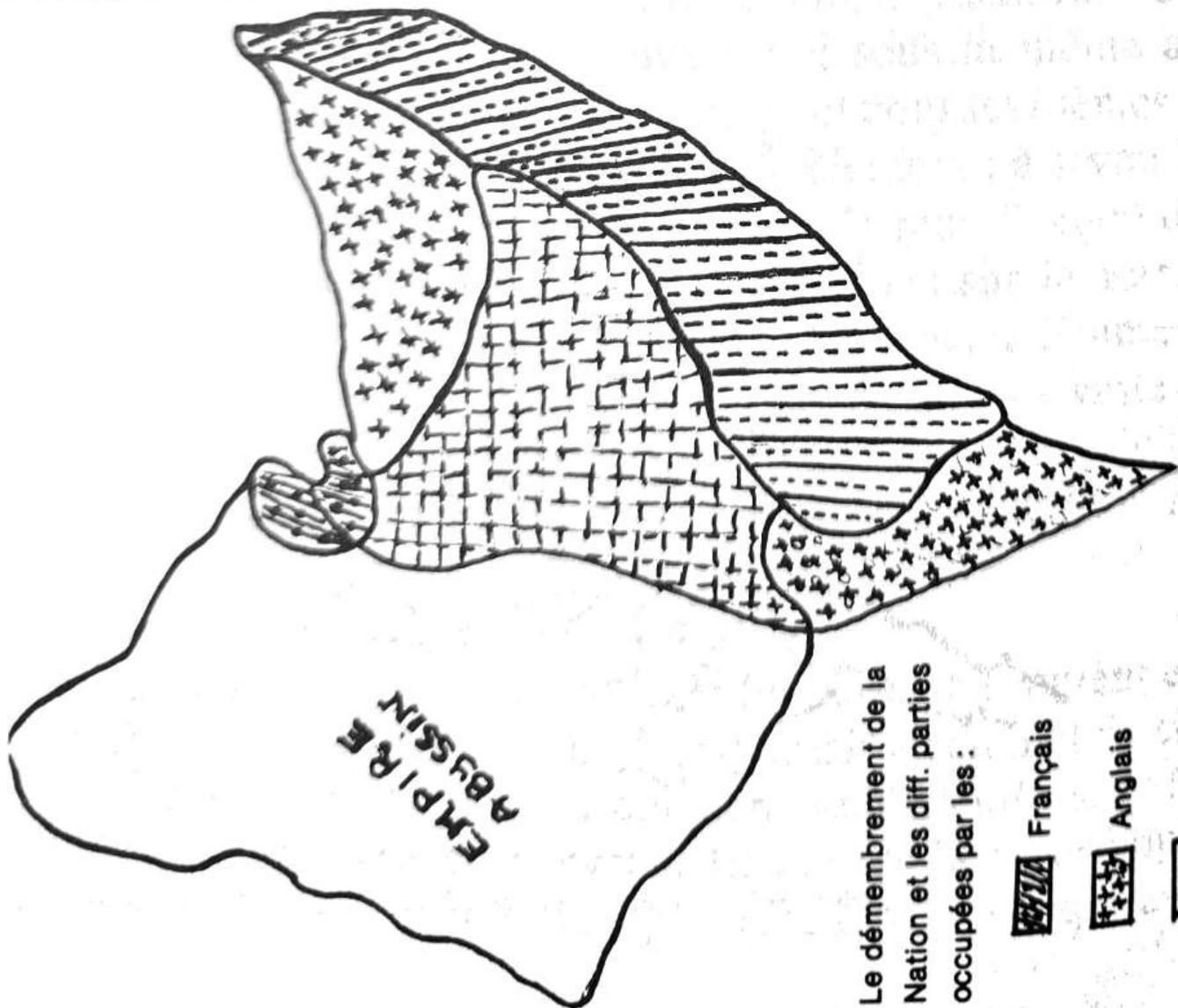
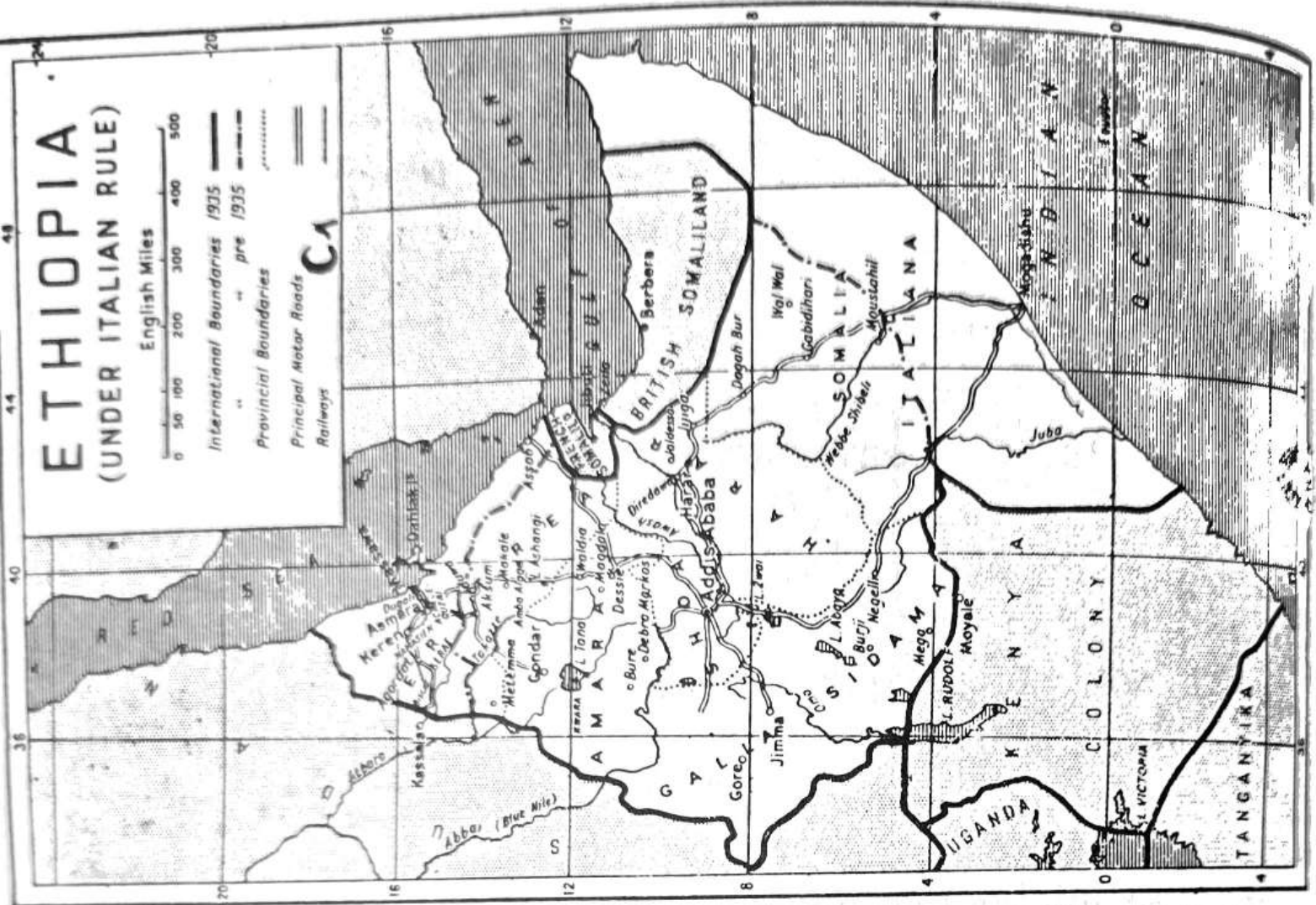
Explications des cartes en page 38



© John Drysdale. The Somali Dispute (New York: Praeger, 1964). Reprinted by permission of the publisher.

carte 2

1884-1925



Le démembrement de la
Nation et les diff. parties
occupées par les :

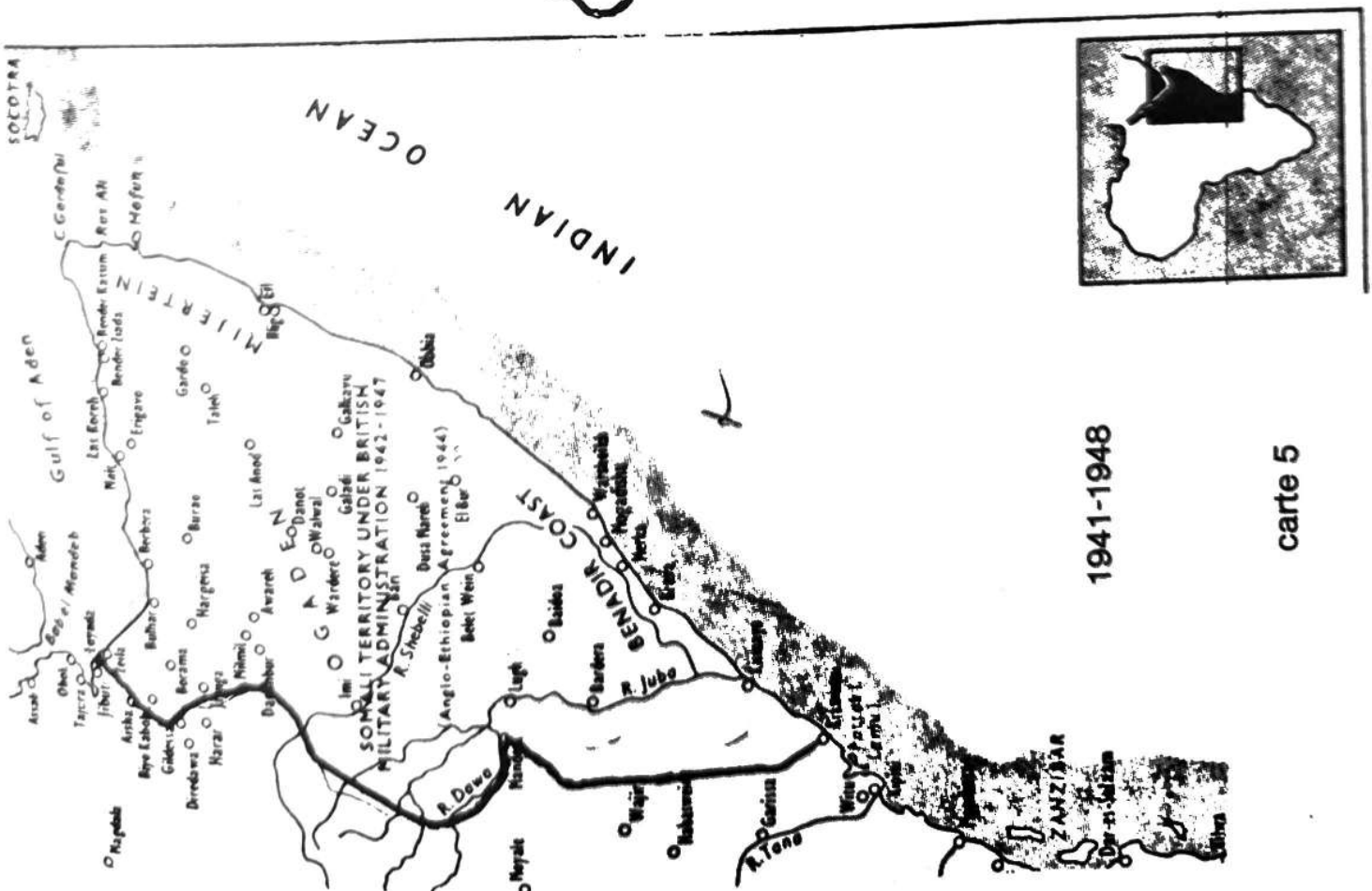
Français

Anglais

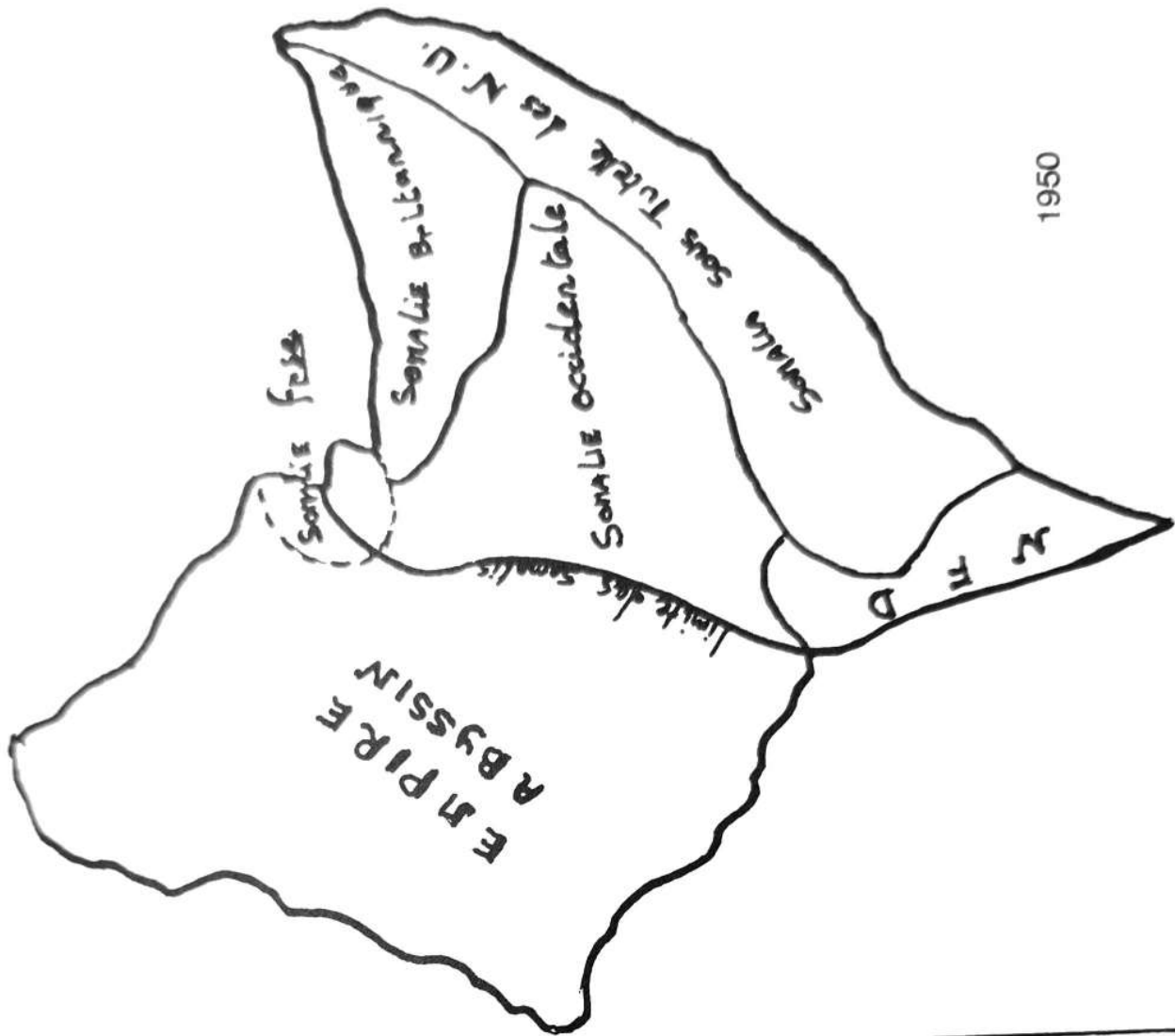
Abyssins

Italiens

1923

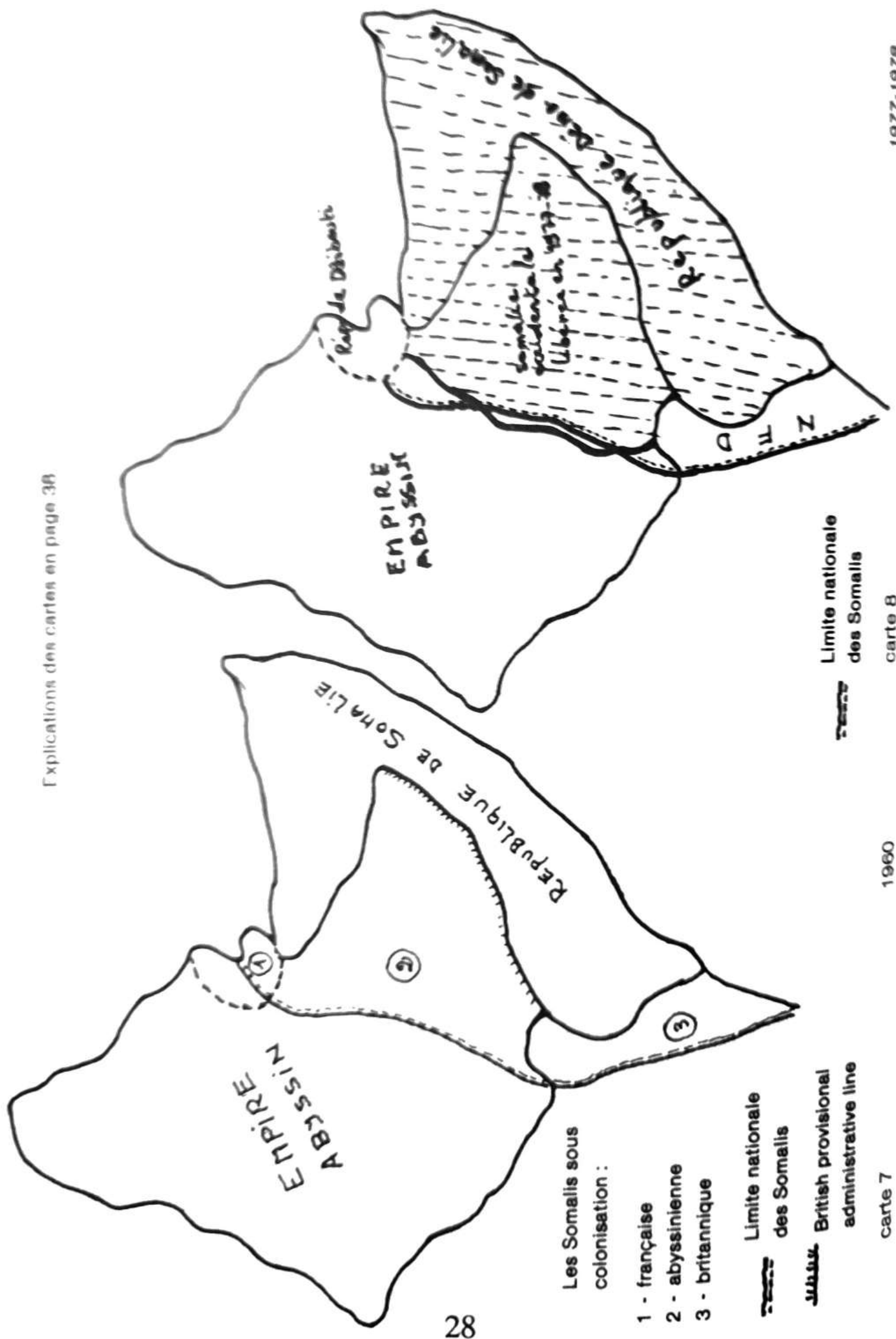


carte 5



Explications des cartes en page 38

carte 6



Powers : comme si son seul destin était d'être désunie et divisée.. (carte 6).

Et n'a-t-on pas vu, à cette occasion, comment l'hyène abyssinienne perdant toute retenue et toute mesure, saisie soudain d'une transe endiablée à l'odeur du sang tournoya affolée autour du corps ligoté, assommé et inerte, désarticulé ! Comment elle bava et gémit, flatta et se frotta impudemment aux jambes des bouchers à l'oeuvre, la gueule ouverte au vent : dans l'espoir d'attraper quelque chose à happer à la sauvette ! Et il faut dire à son honneur qu'elle s'en alla rarement bredouille, tant étaient généreux à son égard, de notre *chair*, ceux qui la déchiraient *vivante* ...

3°) En 1960, nous franchissons une étape décisive, fondamentale sur le chemin de l'unité avec l'accession à la souveraineté des deux de nos territoires, et leur fusion en un seul Etat qui donna naissance, au 1er Juillet de la même année, à la *République de Somalie* ; laquelle, à juste titre, incarne depuis toutes les espérances de la Nation...(carte 7).

4°) Seconde étape héroïque, unique en son genre, mais malheureusement de courte durée : avec la libération de la *Somalie occidentale*, le territoire national vécut de nouveau sous le soleil de l'unité et de la liberté s'étendant à près de 80 % de sa superficie (carte 8). Et cela par la volonté et la force propres à son peuple ! Puis (mais n'est-ce pas devenu un leitmotiv ?...), une fois de plus, avec l'intervention imprévue, écrasante des forces de Varsovie d'une part ; la passivité tout à la fois pusillanime et complice de l'Occident de l'autre, la figure épanouie et attrayante de notre Nation enfin affranchie, momentanément apparue entière à la lumière, dut réintégrer l'obscur et triste recoin, enfilant de force camisole et masque séculaires derrière les barreaux ! Affublée, méconnaissable et captive à nouveau !... Et tandis que, dans ces

raptés réitérés, l'on emportait une fois de plus la bien-aimée, notre coeur torturé par son dernier et *souverain* regard s'est promis à jamais, hurlant d'indignation et de colère, de la délivrer ! De l'arracher un jour, et pour toujours, à ces mains sadiques et sordides !...

*Patiente et forte
Comme je le sais
Impassible aux souffrances
Inaccessible à la peur
Tu sauras attendre
Indomptable et digne
L'arrivée des renforts pour le combat final !
Car il viendra encore
Il viendra toujours
Des fils décidés à venir à bout de la pieuvre
Dont les tentacules
Vénéneux et sacrilèges
Enlacent jeune et pur ton beau corps !*

Entre temps, la *Somalie française* qui, de nom comme d'idées, par tant de culbutes, changea si souvent comme pour lui ôter par ces chutes dans le vertige, la pensée de soi... (et en effet, ne se voit-elle pas aujourd'hui autrement ?...) devint indépendante en 1977. Et nous célébrâmes en famille, mais non en notre sein intime... cette difficile naissance établie en dehors de l'enclos... Observant son état d'un oeil inquiet par-dessus la clôture... Craignant qu'un beau matin il n'y eût plus rien... Mais l'on se tromperait si l'on croyait que nous dormons la nuit ! N'avons-nous pas appris, nous autres nomades, par la force des choses, les longues veillées auprès de l'âtre en compagnie de l'étoile ? Chantonant tout au plus quelque poème pour occuper l'esprit, mais percevant toujours le

grognement des hyènes ! Sentant même de loin leur haleine fétide !

IV. LE « JEU DE MECANO... »

Certains s'imaginent peut-être que nous devrions nous divertir joyeusement de ce jeu hallucinant et cynique de mécano ? Ce jeu de composition et de décomposition permanent où l'on monte et démonte régulièrement les « parties détachées » de notre Nation ? Ils s'étonneraient peut-être de ce que nous tendions sans répit, de toutes nos forces, à y mettre un terme final ?

Mais l'obstacle principal qui s'oppose aujourd'hui à la réalisation de notre objectif ; celui derrière lequel l'Abyssinie s'est habilement et malicieusement abritée et sur lequel tous les autres se sont depuis, au plan mondial, accumulés émane de l'OUA. L'on a compris, nous voulons parler du fameux dogme de l'*intangibilité* des frontières *coloniales* ... ; et dont le respect ressemble singulièrement, soit dit en passant, à l'amour paradoxal et pervers de l'esclave affranchi pour sa marque corporelle infligée jadis au *fer rouge*...

Cela dit, que l'on nous cite par ailleurs, un seul cas où une nation aussi homogène et unie que la notre à tous points de vue aurait été découpée en autant de parties entre tant de puissances impérialistes.

Que l'on nous cite une nation qui lutte, avec peu de moyens certes, mais sans désarmer et depuis plus de cent ans pour recouvrer son unité.

Que l'on nous cite un seul peuple qui ait vécu et vit encore un drame semblable hérité directement de la conquête coloniale. Et que l'on nous cite enfin un seul Etat africain, hormis l'Abyssinie, qui ait, par des accords dûment conclus avec les colonialistes dans le climat de pillage et d'esclavage d'alors, reçu son lot revendiqué

dans le partage du « gâteau ». Et qui quadrupla ainsi, aux termes de ces « traités » sa superficie aux dépens des peuples africains voisins...

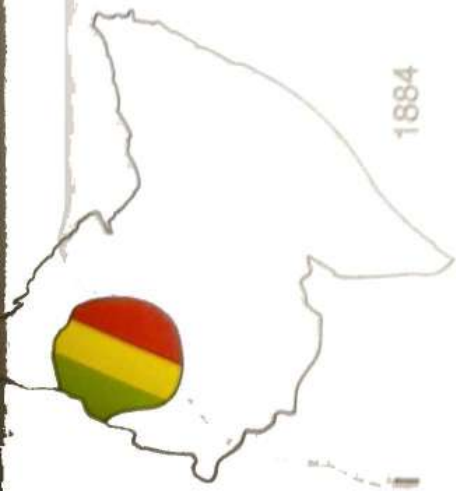
Le comble du cynisme, c'est que le respect des *frontières coloniales* auxquelles l'actuelle Abyssinie est si attachée signifie très concrètement pour elle le *maintien de ces accords iniques négociés avec les envahisseurs à une époque où l'Afrique était mise à feu et à sang ; où sur toute l'étendue du continent les populations africaines étaient massacrées et mises aux enchères ; et où les Amharas emboîtèrent le pas, à leur mesure, aux conquistadors et consorts qui se taillaient le steak à coups de machette dans la chair d'ébène ...*

Alors, nous disons qu'on ne saurait englober et noyer, comme le voudrait l'Abyssinie, notre situation dans le principe impersonnel et général de respect ou de simple rectification de frontières. Il ne s'agit pas de démarcation, d'une ligne à tirer ici ou là avec un coude en plus ou en moins.

Il s'agit de peuples et de territoires que l'Abyssinie s'est assurés dans des circonstances et par des moyens qui n'avaient rien de louable et de légal : à savoir le complot et la collaboration avec les colonialistes contre les peuples de la région.

Il s'agit pour nous de *remembrement* de notre ensemble éclaté ; de recoller les pans de notre univers, les parties de notre vie nationale. Il s'agit de nos membres, et personne ne renonce, ne peut renoncer à sa conscience et à son corps... Et disons-le sans ambages : c'est à cette demande insensée que notre peuple devrait souscrire selon la thèse, erronée et rigide, il faut bien le reconnaître, de l'OUA...

De sorte que l'on ne peut s'empêcher de se demander si la justice africaine pesée à l'once de ce principe (de l'intangibilité) ne ressemblerait pas à celle des aveugles qui ne pourraient « voir » la balance qu'avec leurs mains, en la touchant, altérant et changeant par là même les termes du litige ? Et que toute sa sagesse donnerait



1884

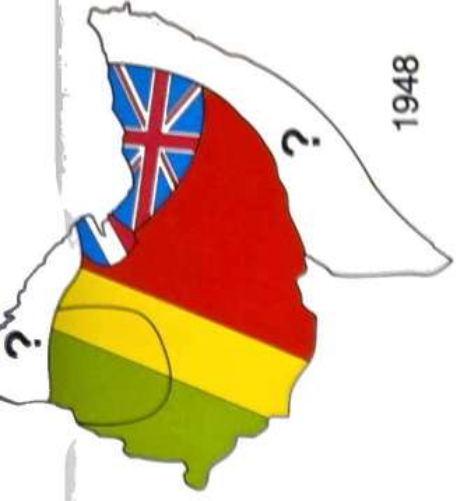
A

Phase I



1913

B



1948

C



1952

D

Phase II



1960-1977

E



19.. ?

F



19.. ?

G

Phase III



20.. ?

H



2... ?

à penser qu'elle se résume dans le complexe du passé et l'appréhension de l'avenir ?

L'Afrique de l'indépendance et de la liberté, l'Afrique qui appelle à l'unité ferait-elle la politique de l'autruche, jetant sa tête dans la nasse des tracés où serait prise sa pensée ?

Ne transformerait-elle pas, par manque d'audace et de foi en soi, sa mauvaise conscience en vertu étroite et dévote ? Le blasphème, la profanation d'hier en bénédiction, aujourd'hui ? Prenant ainsi pour la paix son repos frileux dans le filet fait pour la « tenir » ?...

La vérité, c'est que par la sacralisation des frontières coloniales ainsi « justifiées », quelqu'un d'autre se trouve de ce fait intronisé par « accoutumance » : leur auteur ! C'est que leur cadre, leur universalité dans l'émiettement fonde une autre unité, une autre paix : l'unité et la paix, et l'altérité avec soi dans la *dépendance* !... Tout ce que l'autre Afrique, l'Afrique des Nkrumah et des Nasser, l'Afrique impétueuse des Lumumba rêvait d'abolir ! Et l'on ne saurait soutenir sérieusement que la révision des tracés coloniaux mis en place aux mépris des Africains favoriserait l'intervention étrangère.

Comme si l'intrus, soi-disant exorcisé, n'avait pas laissé sur place une infaillible « sentinelle » ! Et qui plus est, chérie et prise en charge localement ! En somme, une affaire bien montée et qui marche toute seule !

Comme si l'« étranger » avait besoin d'intervenir !

Comme si le superstitieux respect de son oeuvre, dans son intégralité pouvait constituer un fétiche susceptible de le tenir à distance en lui ôtant d'avance toute volonté d'ingérence !

Que l'Afrique, l'Afrique ouverte (comme on dit une « ville ouverte »...), combien piétinée depuis l'« indépendance » ne se raconte pas d'histoire...

Elle sait, elle éprouve dans ses entrailles, sans se l'avouer en-

core, qu'il n'en est rien ; que ce grand mensonge à soi, d'origine exogène, inventé à l'adresse des « sous-hommes » ; que le mensonge compliqué et récurrent, article de consommation pour esprits simples, fait à leur calibre pour les consumer, n'améliorera en rien sa misère poignante qui serre toujours plus le coeur jusqu'au jour où il y aura un sursaut de vérité secouant sa carapace...

V. L'EXPANSION ABYSSINIENNE

« Le temps, a dit Shakespeare, déroulera les replis où se cachent les artifices ». Car l'Histoire finit toujours par trahir tout montage mensonger rejetant le simulacre au bas de la vérité, comme la mer, le cadavre sur la plage.

La configuration mouvante de la Corne constitue par elle-même un témoin à charge irrécusable contre l'Abyssinie. Elle nous fournit le reflet direct, immédiat, l'image toute fraîche de sa confection récente ! De toutes pièces !

Les cartes (de A à I) font ressortir nettement les étapes, la méthode et les objectifs ultimes de cette étonnante expansion, même si l'Abyssinie, - on le comprend -, s'évertue d'en minimiser la portée sinon, mais en vain, d'en nier la réalité même.

Cette expansion se poursuit toujours. Nous pouvons distinguer trois phases successives dans la stratégie et le développement de cet agrandissement :

A. L'EXPANSION TERRITORIALE

1°) L'Occupation des terres intérieures

La carte A nous fixe tout d'abord les idées en nous montrant clairement ce qu'étaient les choses sous ce rapport au commencement...

Il ne se trouve d'ailleurs au monde, comme par hasard, que les Amharas eux-mêmes pour contester, curieusement, le lieu et les limites du départ : c'est-à-dire l'*Abyssinie* traditionnellement juchée sur les hauteurs, au-delà de l'Awache .

Il n'y a qu'eux pour s'obstiner à refuser la distinction logique pourtant patente, inévitable et tangible, historique et territoriale entre l'« avant » et l'« après »-expansion. L'avant et l'après de la colonisation européenne de la Corne ; laquelle colonisation servit tout à la fois d'occasion et de couverture (quelle situation idéale, n'est-ce pas ?...) aux sous-conquêtes abyssines et à tous les poignards plantés dans le dos de tous les peuples de la région luttant alors contre les envahisseurs étrangers... La carte B nous indique la transformation totale de cette vieille Abyssinie en une cinquantaine d'années : de l'accession au pouvoir de Ménélik (1867) à sa mort (1913) ; même si l'autorité d'Addis-Abeba devait demeurer, et le restera jusqu'à en 1954, plus théorique que pratique dans le vaste territoire habité par les Somalis...

2°) La revendication du littoral

Puis, une fois les terres intérieures mises sous le boisseau nous franchissons une nouvelle étape : avec le fils de Ras Makkonen devenu Haïlé Sélassié I en 1926, après l'éviction et l'assassinat du jeune prince héritier Ldji Yassou, petit fils préféré de Ménélik, l'on passe purement et simplement à la revendication du littoral...

Les Abyssins qui s'appellent désormais du nom usurpé d'« Ethiopiens » (ce qui signifie probablement *africains* dans leur

esprit...) et ce, sans doute, pour parer au « dépaysement » en terres étrangères... présentent aux Nations Unies, comme nous le verrons plus bas, une surprenante requête astucieusement saupoudrée de pathétique pour toucher à la fibre sensible de l'Occident : ils demandèrent, à titre de « compensation » non pas le scalp dont l'honneur alla à d'autres, mais le baluchon colonial du fascisme ! C'est-à-dire, l'on s'en doute, l'Erythrée et la Somalia... (carte C). On leur immola l'Erythrée moyennant une certaine base (Kagnew) et un bataillon à la Corée au profit des « Yankees ». Tandis que la Somalia connaissait un sort plus heureux, placée sous trusteeship des Nations Unies.

Puis, ce fut le tour de la *Côte Française des Somalis* (CFS) d'être réclamée à brûle-pourpoint par le Negus en 1966 ! (6). Naturellement, le Somaliland ne fut pas oublié avec le fameux « couloir de zeila » qui devait prolonger vers la mer, en l'achevant, la poussée en direction de Harar et l'occupation effective, en 1887, à la suite d'un massacre, de cette dernière ville...

3°) Détruire la République de Somalie

L'Abyssinie ne se contenta pas de garder ceux de nos territoires qui lui furent remis à différentes époques comme monnaie d'échange, par les colonialistes dans les négociations sordides qu'elle mena avec eux sans scrupules et où l'on évaluait, vendait et se transmettait les populations de la Corne, à leur insu ou malgré leur opposition armée : à savoir la *Somalie occidentale* formée de l'*Ogaden*, de *Haud* et de « *reserved area* », et du territoire s'étendant de Geldeisa (au pied de Harar) jusqu'à la frontière de l'actuelle République de Djibouti ; territoire couvert par les traités signés avec la France par les Somalis de cette région et qui fut aimablement abandonné à Ménélik par Lagarde, Gouverneur de la CFS, Afambo constituant le dernier « reliquat » soldé en 1954.

Non, cela ne lui suffisait. Il fallait encore que cette méchante vieille femme se mêlât du destin des deux autres, du NFD et de la CFS : pour déformer leur avenir national et les faire disparaître, autant que possible, dans sa panse avide et jamais repue... Ou tout au moins pour les tenir tels quels à l'écart de la mère-patrie...

Mais cette intention criminelle alla même plus loin : pour elle, la « solution », c'est la suppression du problème lui-même. Elle s'était emparée, par maintes opérations malhonnêtes du plus large morceau de notre territoire national disloqué par trois puissances coloniales européennes... Mais elle n'avait pu empêcher la volonté de liberté et d'unité exprimée par notre peuple dès le début du drame...

Elle fit tout pour avoir le « reste » se liguant indécemment une fois de plus avec ceux qui avaient en main notre destin et avec nos oppresseurs, mais en vain...

Elle s'évertua à étouffer l'aurore hésitante, longtemps attendue, qui palpitait pour nous à l'horizon : cherchant à nous enfermer, à nous emmurer à jamais dans la servitude et le néant... Cependant, malgré ses efforts en sens inverse, il advint comme nous voulions de notre indépendance :

*Tous debout, le regard levé vers les cieux,
Nous contemplâmes émus, nos coeurs vibrant à l'unisson,
L'étoile aux cinq branches monter le long du mât,
Déployée dans toute sa blancheur,
Et prendre pour la première fois son bain aérien dans l'azur,
Sous le soleil éclatant de la liberté retrouvée...
Et nous entonnâmes en son honneur
Cet hymne recueilli et composé mot à mot
Dans la séparation et la souffrance,
Tout au long d'un siècle de servitude,
Dans les alvéoles intimes de l'âme nationale...*

L'Etat et le pansomalisme

Explication des cartes :

I - Les cartes de 1 à 8 nous montrent les différentes phases du *démembrement* de la Nation somalie par les puissances coloniales au siècle dernier, ainsi que l'effort national de *réunification*.

II - L'ensemble de cartes de A à I illustrent l'expansion abyssinienne, et ce qui constitue son *projet* fondamental de longue haleine. Elles nous montrent quand et comment cette expansion a commencé et où en est *aujourd'hui* l'empire abyssin.

III - Les cartes de 10 à 13 nous explique comment l'Abyssinie est devenue « Ethiopie ».

1°) La carte 10, par St ROBERT DE VAUGONDY, géographe du Roi, Académie royale des Sciences et de Belles Lettres de Nancy, 1756, nous indique, séparées et distinctes, d'une part, l'Ethiopie (intérieure et supérieure); et de l'autre, l'Abyssinie proprement dite.

2°) La carte 11, par DELAMARCHE, géographe du Roi, qui date de 1835 (c'est-à-dire un demi siècle avant la colonisation), ne comporte plus le nom « Ethiopie » mais, toujours, celui d'Abyssinie.

3°) La carte 12 de 1935, établie par les Italiens mentionne toujours le nom Abyssinie mais montre en même temps, au-dessous et entre parenthèses, ce qui est significatif, celui d'« Ethiopie » qui ainsi réapparaît à un endroit où il n'était pas auparavant.

4°) Enfin, la carte 13, *actuelle*, marque « Ethiopie » tout court... « Abyssinie » a simplement disparu... La substitution, au nom propre, d'un nom d'emprunt a été faite; comme l'empire abyssin lui-même s'est substitué au petit royaume de Choa...

Lorsque nous nous rassîmes, nous regardâmes autrement la terre et nous-mêmes... Nous étions à un autre jour...

Les Abyssins ne comprirent pas le changement radical qui s'était produit dans nos esprits. Ils continuèrent à poursuivre avec acharnement le même macabre rêve...

Pas davantage, et là encore malgré ses manoeuvres, l'Abyssinie n'avait pu empêcher la fusion fraternelle, une fois souveraines, des deux parties de notre territoire qui émergèrent les premières de la nuit coloniale.

Mais elle n'oublia pas tout de même de taxer l'union d'« illégale ». Elle chercha à la discréditer en prétendant qu'elle était le fruit de la « précipitation » ; elle lui fit un procès d'intention l'accusant d'être une « machination » contre elle-même...

Bref, elle la condamna publiquement, inconditionnellement sous tous les rapports...

Elle avait de « bonnes raisons » parfaitement compréhensibles, de redouter... Car le brigand ne se sent nullement rassuré à voir se remettre et reprendre des forces la victime détroussée hier, malade et sans résistance...

Alors l'Abyssinie, à la suite d'une longue méditation, conçut un plan machiavélique qui devait lui valoir *la* solution radicale ; ayant tué le mari, il arrive qu'on égorge également son épouse : pour atteindre en elle le fils posthume qu'elle porte en son sein, et qui pourrait devenir dangereux ; ainsi ont coutume d'agir les rois usurpateurs à l'égard des héritiers légitimes ; ainsi voulurent agir les rois d'Abyssinie à l'égard de la jeune *République de Somalie*...

Quel encouragement, messieurs, à perdurer dans l'existence!

Quels voisins magnanimes que ces Abyssins !...

Un philistin du nom de Negussey nous gratifia d'un titre significatif qui dit sans doute à cet égard plus long qu'il ne pense lui-

même... Titre qui fonctionnerait comme le réduit, la porte étroite pour notre idéal diminué, « dépecé » pour ainsi dire, tel que peuvent le rêver son pays et les gens de son espèce ; le voici :

« Somalia's Relations with her Neighbours : from
« Greater Somalia » to « Western Somalia » to
« Somali Refugees » to... » (7).

Un monsieur autrement plus sérieux, Earl Lytton, auteur de *Stolen Desert*, nous indiqua, quelque vingt ans auparavant ce qui, dans l'esprit des Abyssins devait venir combler ces trois derniers points de suspension, et qui constitue pour Addis-Abeba l'objectif inavoué et véritable :

« Those in touch with the Emperor, écrit Lytton, believe he has in mind the « Eritrean solution » for the Somali Republic » (8).

Ainsi, probablement, c'est du jour où Haïlé Sélassié échoua à écarter la formation de la *République de Somalie* que fut définitivement arrêtée à Addis-Abeba la décision tendant à liquider, à long terme, toute entité *étatique* somali...

Un tel projet criminel n'a rien perdu de son actualité, bien au contraire... Hier, il n'avait pu aboutir. Le Négus avait en effet attaqué la *République de Somalie* tout de suite, au lendemain même de sa naissance, pour l'étouffer dans l'enfance...

Devant les divisions « éthiopiennes » conduites par plusieurs généraux et bien équipées, mais enrôlées de force et sans foi, et par lesquelles le « Roi des Rois » se promettait une allègre promenade à Berbera, notre unique et bien-aimé général Daoud aligna quelque milliers d'hommes armés du seul fusil *El Hakim* que nous devions à Nasser. Ce qui nous permit de sauver notre Etat dans un

combat où s'immortalisèrent Halané et les autres qui tinrent haut leurs couleurs nationales devant l'ennemi dans le premier combat qu'eut à soutenir notre jeune République.

Cette stratégie, malgré les changements de régimes à Addis-Abeba se poursuit toujours à l'égard de la *République de Somalie*. Il s'agit pour l'Empire abyssin de provoquer la destruction, la déconstruction de l'Etat somali, en annulant tout d'abord, comme première étape, l'union entre le Nord et le Sud... Il s'agit de supprimer le « noyau » (la *République de Somalie*) par une sorte de « fission », afin que les (cinq) parties séparées de la Nation, sans lien entre elles ni centre, se dispersent définitivement dans le vide et l'apesanteur. De la sorte, Addis-Abeba aurait tout loisir de jongler avec elles...

Un tel résultat n'a pas besoin d'être démontré : il saute aux yeux... Quelle que soit sa politique, Addis-Abeba veut y parvenir coûte que coûte ; en y mettant les moyens et le temps qu'il faudra...

La vérité, c'est que pour diverses raisons (position, force, aspiration, soutien aux peuples de la région) on a toujours considéré, à Addis-Abeba, la *République de Somalie* comme l'obstacle principal et la colonne vertébrale de la résistance dans la Corne. Le désir obsessionnel, de l'empire abyssin fut dès lors de la mettre « hors d'état de nuire » pour avoir ensuite les mains libres dans la région. Mais si l'Abyssinie caresse le rêve insensé de nous gommer de la terre, il se pourrait bien que nous aussi, en guise de remerciement, nous émergions rajeunis de ses ruines !...

Aussi, la Vieille Dame oedemateuse, « obèse et gloutonne » ne devrait-elle pas peut-être tant se remuer, sous peine de tomber en fatras...

B. LA PROPAGANDE ABYSSINE

Dès lors, doit-on s'étonner de la propagande tous azimuths que l'Abyssinie n'a cessé de développer contre nous à tous les niveaux : dans la région comme sur le plan africain et international ? Dans le but évident de discréditer, d'une part, notre idéal de liberté et d'unité ? et, d'autre part, pour induire en erreur l'opinion mondiale ? Avec l'appui massif, permanent de ses alliés occidentaux ? Car, seuls et sans ces derniers, les Amharas auraient su, et de fait le savaient déjà, à quoi s'en tenir avec nous...

L'on ne peut nier en effet que c'est bien l'Occident qui nous a divisés. Alors que, dans le même temps où notre Nation était littéralement déchiquetée, il n'avait cessé d'amasser les terres au pied de la *montagne*...

Nous savons que c'est lui qui s'est toujours et ouvertement opposé à notre réunification nous condamnant, écartelés, au rouet...(9).

Nous savons que c'est lui qui fit de nous un bouc émissaire, un peuple dangereux pour ses intérêts dans la Corne...

Nous savons que c'est lui qui voua à l'échec par un abus de confiance notre dernière tentative, notre chance sérieuse pour remédier à un long et douloureux déni de justice...

Nous savons parfaitement qu'aujourd'hui même où nous languissons dans son camp, menacés et constamment agressés, il ne nous porte guère dans son coeur, guettant secrètement l'occasion de voir les Soviétiques déguerpir d'Addis-Abeba : pour sauter aussitôt à pieds joints dans le cher *amour* des Amharas...

Cependant, que l'on sache : nous ne cherchons à faire pleurer personne..., encore moins à s'apitoyer sur nous...

Ce que nous aurons appris à notre tour, c'est de savoir attendre l'occasion, sereinement et sans illusion...

A nous, par conséquent, de trouver en nous-mêmes et en dehors de nous les moyens de faire aboutir patiemment notre cause...

C'est grâce à cet énorme appui, matériel et moral dont ils ont toujours joui, que les gouvernements successifs d'Addis-Abeba, de Ménélik à Mengistu, se livrèrent à une vaste campagne d'intoxication et de mystification reprise en chœur par toute la presse occidentale : pour occulter complètement la vérité. Pour donner de notre peuple une image rébarbative et caricaturale.

Pour transformer sa cause et son droit en quelque chose d'impossible et d'inacceptable, d'irrationnel et de dérisoire...

Oui, voilà le but.

Les Amharas disposent d'un tel amplificateur ; ils s'alimentent d'ailleurs eux-mêmes au même circuit...

Il leur est dès lors facile de s'adonner à ce travail avec la perfidie et le cynisme qui caractérisent leur art consommé du « *wangel* » où le cambrioleur effronté, pris la main dans le sac, traite en retour de « voleur » le propriétaire lui-même...

Et voici en clair la quintessence de cette propagande : Les Somalis ne formeraient pas un peuple homogène ; il n'y aurait pas (quelle chimère!..) quelque chose qui s'appellerait une Nation somalie! Mais seulement une cohorte de tribus, lesquelles d'ailleurs ne seraient pas toutes somalies mais voyez-vous, « somalisées » !.. et sans doute par naissance? etc...

Quant au pansomalisme, qu'est-ce, sinon de la pure agression et de l'expansion?

L'unité ? Mais elle n'existe pas chez eux, voyons ! Quant à la réunification, c'est une fiction sortie tout droit de la tête lunatique des Britanniques !...

La question, si question il y a, elle n'est sûrement pas celle de territoire, mais tout au plus celle d'une « frontière » indéterminée à placer quelque part en *pointillé* !...

Ainsi pensent les Abyssins, voulant en être quittes à bon compte...

Soit. Est-ce à dire que l'on nous propose comme modèle ce manteau d'arlequin parcouru de convulsions chroniques ? La bonne charité commence par chez soi, et il n'est pire prophète que le pêcheur enduri... Cessons de plaisanter, messieurs ! Qui, en effet, ayant entendu Jules Ferry s'écrier :

« Aujourd'hui, ce sont des continents que l'on annexe, c'est l'immensité que l'on partage, et particulièrement ce vaste continent noir... » (10)

entonna après lui et les autres

« Oui, partagez ! partagez messieurs, et donnez-m'en une petite part ! » ? (11).

Ménélik ! Et le tout sans honte ni complexe. Au contraire, de cette audace si peu « courtoise » à l'égard de l'Afrique (c'est le moins qu'on puisse dire ...), on fit un motif de fierté !

Qui, aux Nations Unies, dans un mémorandum en bonne et due forme du 8 octobre 1948, réclamait comme « provinces perdues » l'Erythrée et les *territoires somalis* ?

Qui, impudemment, contre toute vraisemblance historique, avouait vouloir s'étendre jusqu'à la mer Rouge et à l'océan Indien ? Alors que la rivière Awash marquait, jusqu'au dernier tiers du 19^{ème} siècle, la limite sud-est de l'Abyssinie ?

A qui, messieurs, les Italiens soufflèrent-ils à l'oreille (Francesco Crispi, premier Ministre d'alors) de revendiquer dans la Corne le maximum de terres, en indiquant lui-même au besoin *qui* et *quoi* il fallait y inclure ?

Qui, enfin, faisant la belette prétendit hypocritement inviter la *Somalia* à la veille de son indépendance, à venir rejoindre la « grande famille » de l'empire abyssin ? (12). Sans d'ailleurs se faire aucunement illusion sur ce surprenant appel ?

Un cyclope occupé dans le même temps à rôtir dans sa grotte les malheureux sous sa main ne se serait pas mieux pris pour amener sur son « giron » ceux qui, sagement avertis de ses « bienfaits », sont décidés à se tenir salutairement hors de sa portée...

Et après cela on nous dit, écoutez bien :

« nous ne voulons pas ce qui ne nous appartient pas ». Sans doute ! parce que ce qui appartient aux autres, « subséquemment » est à vous ?...

Ne nous tient-on pas encore, sur un autre ton, le raisonnement original suivant en changeant délibérément les termes du problème : la *République de Somalie* « réclame des terres ». Or :

« Somalia could be said to claim lost territories if it lost such territory either as state entity *before* 1960, or if it had lost such territory *since* it gained independance in 1960. Somalia could not have lost territory before 1960 to Ethiopia or Kenya or Jibouti as it did not exist as an independant state or at least as a political entity with known of fixed boundaries before 1960. Somalia did not lose any territory; if anything, over the years it might have gained territory under cover of the undelimited nature of the boundaries on the Horn since it became independant in 1960 » (13).

Et l'on voudrait nous servir de telles vétilles ! nous convaincre de ce jeu de mots où l'on déploie doctement, avec suffisance, un sophisme plat dans lequel celui qui s'y livre se prouve au moins à lui-même qu'effectivement il pense, par le moyen de cet onanisme intellectuel !

Voulez-vous que je vous dise aimables Abyssins ?

Vous aurez beau nier arguer écumer

Je connais ma terre son étendue ses limites !

Je connais ses couleurs son odeur sa saveur !

Je connais le sang écarlate

Pétillant et chaud que j'y ai versé !

Comme le suc tonifiant que j'en ai tiré !

*je connais ses chants de liberté ses caresses au berceau !
Comme ses larmes de souffrance
Du fait sauvage de vos violences !
Comment donc vous autres avez-vous pu penser
Que jamais au grand jamais je pourrais y renoncer ?
A cette mienne terre pour l'éternité ?*

Te serais-tu enivrée Abyssinie

*De tes succès factices ?
Tu sais
Tant que tu avais le sabre
Et moi la sagaie
le bout de ma lance
Te tenait suspendue aux sommets !*

Puis généreusement d'armes

*Tu fus pourvue
A moi au contraire
Dépouillé divisé
On me lia les mains...
Dès lors tu eus beau jeu...
Je l'admets...*

*Mais
Chaque fois que
Malgré ton âge : « je suis vieille ! » dis-tu Tu t'en vantes !
Malgré ton grand nombre
J'ai voulu en découdre avec toi
Que battue à plate couture
Tu regrimais paniquée*

*En courant à quatre pattes
Les flancs escarpés de tes falaises
N'ai-je pas eu à côté
Quelqu'un d'autre
Qui n'était pas du jeu ?*

*Mercenaires de Lisbonne
Contre Gurey le Gaucher
Ce guerrier fulgurant jaillissant des rochers !
Anglais et Italiens
A l'encontre de l'indomptable Derviche
Dont tu éprouvas
Brèves heureusement pour toi !...
Les foudroyantes attaques !
Et tout récemment
Cubains et « Kabaweyne » (14)
Contre Siyaad Barre!*

*Mais...
T'en fais pas ma Vieille
Je saurai m'en souvenir...
Je saurai désormais
En prévision
Me faire pousser un troisième bras !...
Et sache-le
Dusses-tu t'allier aux dieux
Au diable en personne
Je serai toujours là
debout devant toi !
Et réclamant mon dû, sans rémission !...*

C. LA PAIX

1°) L'empire abyssin ne voit sa solution finale et son salut que dans l'*occupation totale* de la Corne. Il est condamné à l'expansion par une implacable logique interne. Il lui faut en effet toujours et nécessairement de nouvelles terres : pour pouvoir conserver les territoires déjà acquis sans titre, par l'astuce et les statagèmes et qui, sans ces nouvelles adjonctions, échapperaient à son emprise... C'est pourquoi l'Abyssinie, comme par le passé, ne peut que faire traîner en longueur les pourparlers tendant à la paix, et quels que soient ses interlocuteurs : Européens, Africains ou Organisations internationales. Elle ne veut dans le fond « négocier » qu'avec la mer, seul partenaire valable pour elle...

Sa stratégie, arrêtée une fois pour toutes au siècle dernier par Ménélik, maître à penser en la matière, ne consiste même pas à « signer la paix et à attaquer ensuite » (15).

Non, elle va plus loin : elle fait la guerre et, entre deux guerres, prépare encore la guerre... Elle ne saurait modifier (mais seulement la masquer dans les méandres des circonstances et de ses arrière-pensées...) cette politique agressive d'agrandissement permanent qu'elle entend appliquer, tant qu'elle n'aura pas atteint la mer de tous côtés...

Dès lors, la recherche de la paix relève tout au plus pour Addis-Abeba de la manoeuvre dilatoire et du camouflage. Elle se réduit purement et simplement à la duperie. Personne ne se fait plus d'illusion là-dessus sur la sincérité réelle de l'Abyssinie ; mais elle n'en poursuit pas moins sa politique... Elle a toujours fait semblant de vouloir la paix, de s'y prêter : pour *gagner du temps*... et s'esquiver aussitôt inévitablement en cours de route, alléguant de tous les prétextes possibles et imaginables pour rompre dès qu'elle se jugeait en mesure de reprendre son action... Et comme, « qui veut noyer son chien l'accuse de la rage », elle trouva toujours bien

évidemment de ces prétextes appropriés pour se dérober...

Cela étant, le plus surprenant dans cette affaire c'est que l'on exige du peuple somali, contrairement à toute logique, de *tout* concéder et de ne *rien* demander en retour... En somme de décréter unilatéralement la paix de manière inconditionnelle, et naturellement à ses dépens (autrement y comprendrait-on quelque chose ?...).

Alors que ce conflit séculaire, qui ne met pas seulement en cause les Somalis mais tous les peuples de la Corne (Erythréens, Tigréens, Oromos, Afars) puise sa source unique et profonde dans la transformation violente et rapide, toute récente, du petit royaume de Choa en un vaste empire ; et dans son expansionnisme avéré et avoué, légitimé et pour ainsi dire « naturalisé » par une certaine prese occidentale ; cet expansionnisme qui vise, par-dessus les peuples en place, à une « frontière » précise et sans mystère : la côte...

L'intention de cette presse est à peine voilée ; elle sous-jacente à ses écrits, à son approche partielle du problème. En fait, elle vise à faire endosser la faute au peuple somali : la tactique consiste à exiger délibérément de lui quelque chose dont on sait à l'avance qu'il ne saurait accepter en aucun cas ; et d'utiliser ensuite son refus prévisible et normal pour le camper en « coupable » aux yeux de tous, en le présentant comme le partenaire intransigeant, le déraisonnable et le « fauteur de trouble » dans la Corne.

Ainsi, l'on nous dit par exemple que Mogadiscio et Addis-Abeba devraient faire des concessions réciproques. Très bien... Et voici comment : en premier lieu, la Somalie doit oublier de parler de territoires chez son voisin... Cela est clair. Plus rien en suspens...

Et sur quoi négocier alors ? Mais ne posons pas encore en anticipant pareille question. Demandons-nous seulement que

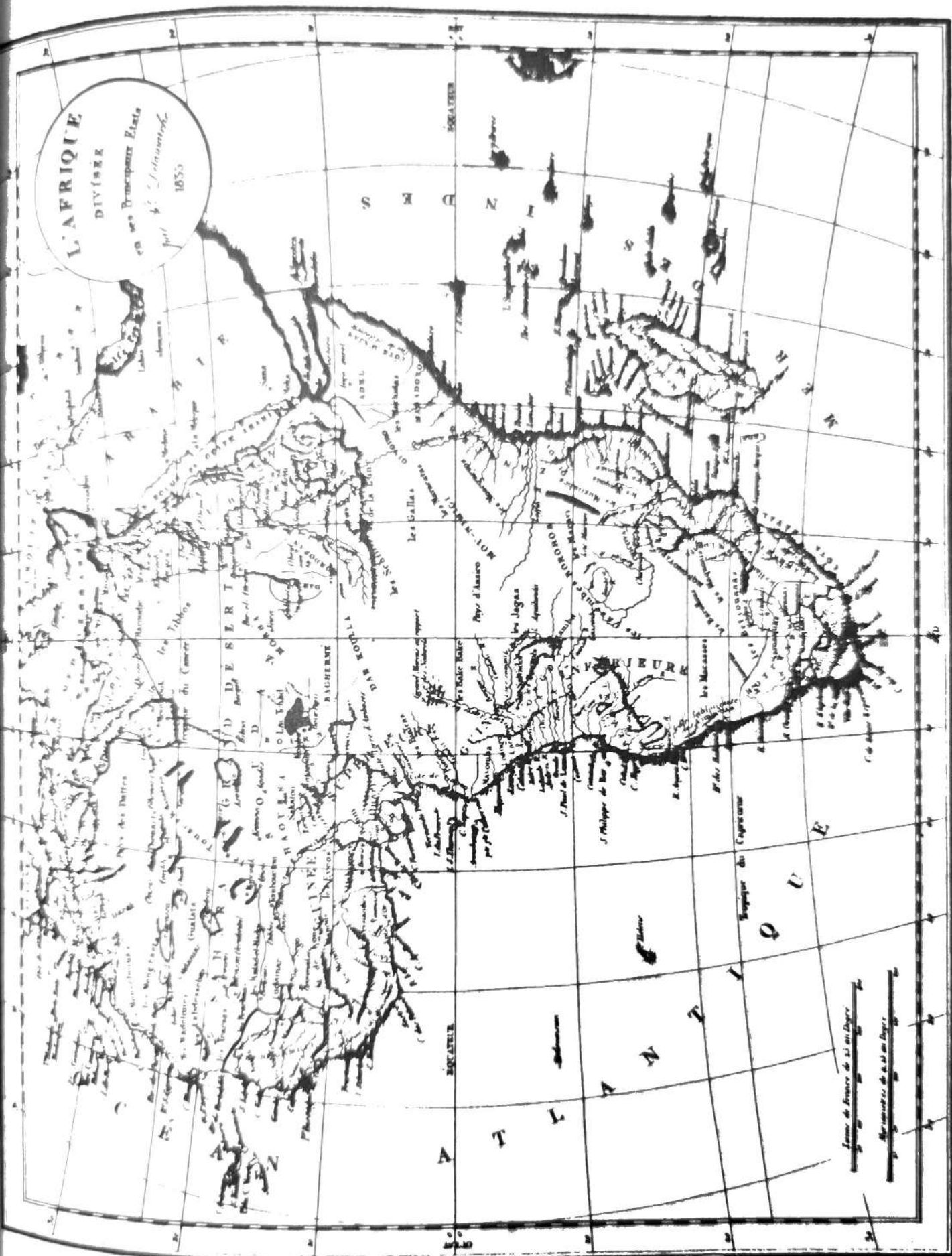


carte 10

Explications des cartes en page 38

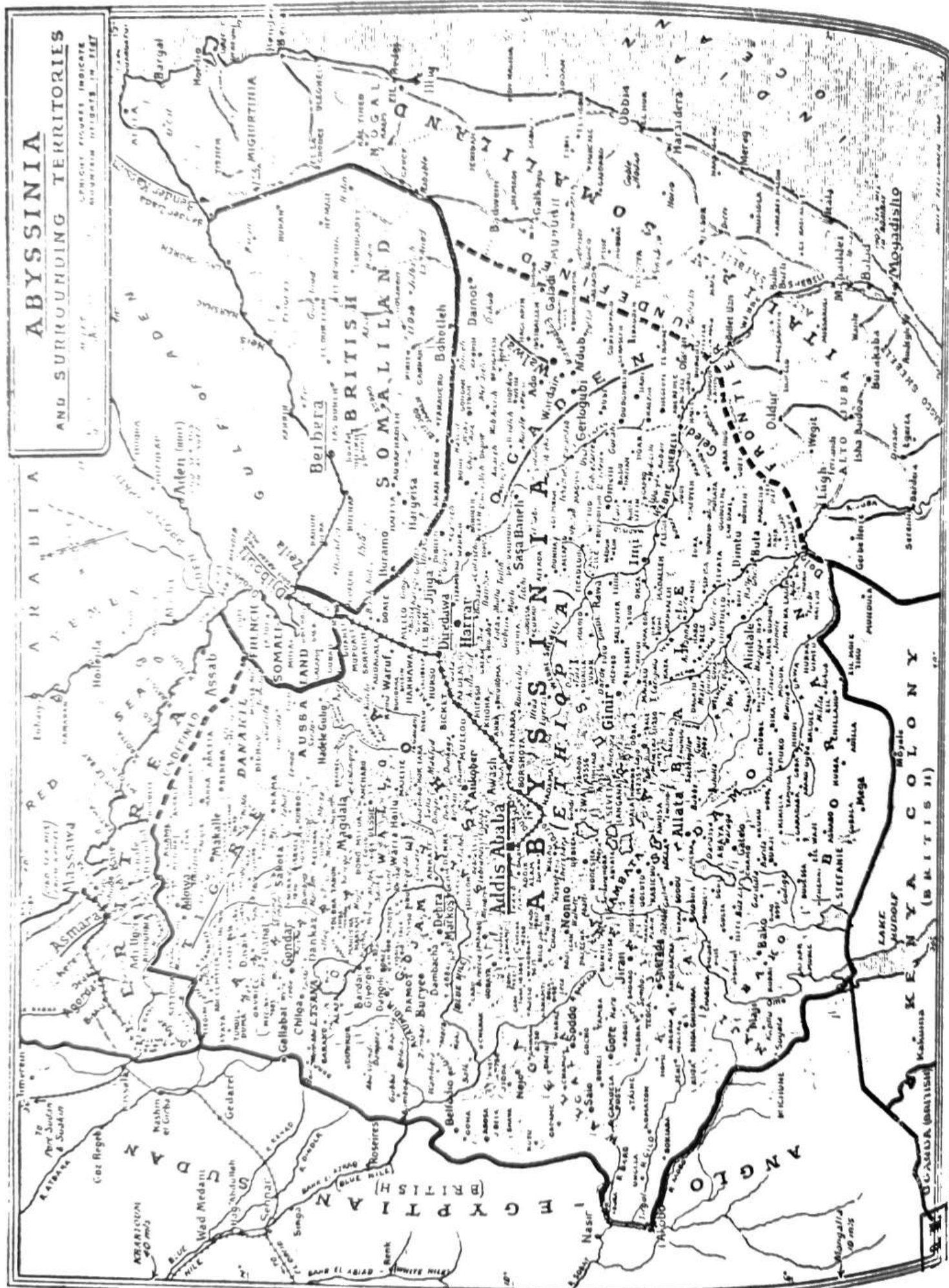


carte 11



Carte 11

Explications des cartes en page 38



carte 12

Explications des cartes en page 38



carte 13

Explications des cartes en page 38

devrait faire l'Abyssinie pour sa part ? Eh bien, les Amharas examineront, à leur discrétion cela s'entend ..., la question du droit à l'autodétermination des peuples concernés.

Et l'on nous précise si besoin est : il va évidemment de soi qu'il est hors de propos de leur concéder automatiquement ce droit légitime à l'autonomie...

Bref, cette paix par le moyen de prétendues « concessions réciproques » doit aboutir en réalité, non pas à une situation nouvelle, mais bien à consacrer l'état de fait présent par le détour d'un ingénieux looping au passé... Qui ramènerait, à la fin, au point de départ des discussions...

Que de fois avons-nous déjà entendu cette vieille rengaine ! Avez-vous, messieurs, autre chose ?

Même les Etats-Unis songeraient, semble-t-il, à solutionner le problème par une « suppression à la source »... Laquelle consisterait à vider la *Somalie occidentale* de ses habitants ; ce qui naturellement ne pourrait se faire que par les méthodes violentes bien connues : génocide et palestinsation par la dispersion, le pillage et le massacre d'une population de près de deux millions vivant sur sa terre natale laquelle représente, nous l'avons mentionné, un tiers de la superficie de l'empire abyssin.

Ainsi, selon Washington, le conflit s'estomperait définitivement de lui-même ...

La Nation somalie ne pourra que s'opposer de toutes ses forces à un tel projet monstrueux, auquel, nous voulons bien le croire, les Etats-Unis se garderont de prêter leur assistance : parce que, loin de remédier à quoi que ce soit, il créerait une situation dont le drame s'avèrerait sans commune mesure avec ce qui existe aujourd'hui...

C'est pourquoi, fort de cet état de choses, Mengistu n'hésita pas à poser comme condition préalable et comme signe de « bonne volonté » de la part de la Somalie à ce qu'elle reconnaisse tout

d'abord les frontières coloniales de l'empire abyssin qui passent au beau milieu de notre corps national... Afin que, voyez-vous, les deux pays puissent entamer des « négociations » fructueuses sur la paix...

La vérité, c'est qu'on cherche à acculer la Nation somalie à un *mea culpa*, à une reddition morale qui serait la fin de toute résistance devant l'occupation, l'agression et l'encerclement abyssins. Autant dire le consentement à sa mort lente, en douceur et par morceau.

2°) Le gouvernement abyssin a aussi déployé une autre tactique aussi insidieuse et dangereuse dans la poursuite inlassable de son dessein: la *fédération* !

Pourquoi en effet ne pas fondre ces territoires et frontières si disputés dans la solution fédérative qui possède la magie adorable de tout changer tout en laissant les choses en l'état ? L'on étendrait ainsi, comme thérapeutique idéale, un grand drap tout blanc et pesant sur les plaies, les « blessés » achevant de pourrir en état d'anaérobie...

En voudra-t-on au peuple somali de déclarer dès avant que l'on y étouffe et que cela pue par en-dessous ?

C'est en 1967 que l'idée en fut lancée pour la première fois et que le sujet fut officiellement discuté entre la *République de Somalie* et Joma Kenyatta. Applaudissant au projet par lui-même, parce que valable et entrant dans l'esprit du panafricanisme, le gouvernement somalien dut prendre pourtant une position précise. Il avança une proposition qui représentait la démarche préalable et la première étape dans la réalisation véritable de la construction fédérale en question : que les parties montrent tout d'abord leur volonté sincère dans la recherche de solution aux problèmes qui opposent les pays de la région. Sans quoi le projet risquait de prendre l'aspect d'un attrape-nigaud...

Vingt ans plus tard, à Aden, les Abyssins revinrent à charge, sous d'autres auspices, avec le même projet, tramant toujours le même complot. Et cette fois avec la caution intéressée du Kremlin et pour nous imposer par la barbe et par le poing, Castro, le pape régnant de la « Révolution mondiale » et de « l'histoire jugera... ». Ce dernier jugea notre cause et rendit rapidement son verdict : la *castration* ... Alors et quoi qu'il nous en coûtât, nous décidâmes de conserver à tout prix notre virilité, préférant une mâle mort à la sagesse bienheureuse des eunuques...

Depuis un siècle

C'est courez sus aux Somalis !

Après l'Ouest l'Est aussi s'y est mis !

Et l'Afrique est muette pour l'instant !

Mais...

Dieu merci à moi-même

Je suis toujours debout et jamais à genoux !

Faisant cavalier seul pour ma cause !

Malgré ma solitude

Malgré la force

Et la violence des vents contraires !

Je vaincrai à la fin !

Et vive ma victoire !

D'ailleurs quelque chose me dit

Au fond de moi-même

Mon daimon peut-être...

Que c'est moi désormais

Qui mènerai la danse !...

D'ici là inébranlable et sérieuse

Tu seras mon âme

*Et que vienne XXI^{ème}
Ce siècle si lent !
Celui de l'Afrique !
Où elle relèvera - et moi avec ! -
Décharnée et hirsute
Sa tête réfléchie...
Et sombre de mémoire...*

VI. NOTRE SALUT

« Compte sur ta prudence, mais également sur une épée bien tranchante et sur un bras très fort » (Proverbe chinois).

Nous savons, à quoi nous en tenir avec l'Abyssinie. Un siècle de combat, de volonté sauvage de domination et de lutte opiniâtre contre l'oppression nous l'ont enseigné.

L'Abyssinie parle de paix ; mais pour elle la paix est une blague. Elle parle de fédération ; mais la fédération est un bain trouble où noyer notre cause.

Elle travaille à l'encerclement de notre République en rêvant de resserrer toujours plus le noeud autour de son cou...

Pendant un siècle elle a bénéficié du support matériel et moral écrasant du « Monde libre » qui a présidé jusqu'à présent aux destinées de la planète. Tandis que sur l'arène historique où nous luttons désespérément seuls et sans soutien, pour défendre notre dignité et notre existence, nous étions hués, houspillés par une

assistance hostile et partisane s'efforçant d'humilier notre personne, de ridiculiser nos efforts... Elle se réjouissait visiblement de notre échec, attendu, se délectant d'avance d'un K.O... Mais, assommés, malmenés, titubant à chaque pas sous les coups de massue nous tenions toujours miraculeusement, étrangement sur nos jambes !... Et il se pourrait même que produisant des « anticorps » à ces attaques réitérées et réglées nous nous aguerrissions...

Depuis longtemps, très longtemps l'Abyssinie s'en est pris à la racine même de notre existence. Elle veut absorber, en mâchant morceau après morceau, notre Nation tout entière. Sa boulimie et sa haine sont si grandes que, appuyée et encouragée, elle ne recule nullement devant une telle entreprise monumentale et immonde... En fait, elle l'a déjà commencée et se trouve aujourd'hui engagée au beau milieu de son oeuvre de démolition. Enivrée, éclaboussée de l'odeur et du sang de sa proie qui aiguise plus que jamais son appétit...

L'Occident voit. En vérité, il laisse faire et attend le dénouement et la fin. C'est-à-dire que la victime affaiblie, saignée à blanc cesse, à bout de force, d'opposer toute résistance ; qu'elle abandonne définitivement tout mouvement, toute volonté de lutte et de vie... et se déclare forfait face à la mort...

Oui, c'est cela qu'on attend de nous, mes frères. Comme il n'est pas facile d'atteindre un tel objectif tant que nous tenons à nous-mêmes et à notre droit, l'on voudrait, pour rendre la tâche aisée à notre adversaire, que nous abjurions notre génie national ; que nous cessions d'être ce que nous sommes.

N'est-ce pas ainsi seulement, quand on a renoncé à soi, que l'on offre tranquillement sa gorge au couteau ? Dans cette belle indifférence de soi qui fait le bonheur du meurtrier ?

Abdiquer notre idéal d'unité, c'est renier notre identité, notre âme, notre volonté et instinct de survie en tant que nation ! C'est nous laisser aller au suicide, à l'euthanasie qu'on nous propose.

est, dans la confusion, s'habituer à l'oubli du danger.

La confusion, c'est en effet l'aveuglement et le désordre dans la nuit où l'on devient, quelle que soit sa force, une proie facile à la portée de tous les crocs...

Voilà comment, mes frères, on planifie une fois pour toutes, pour en finir avec vous ! Comment on voudrait, par des voies bien connues, vous renvoyer brutalement d'un coup en arrière et vous voir dégringoler vers les bas-fonds de la servitude et du néant, sur cette pente que nous avons péniblement remontée vers la liberté et la lumière ; vers l'unité et la conscience de nous-mêmes ! Oui, tout bonnement comme cela ; si facilement, si rapidement, perdant en si peu de temps ce que nous aurons mis tant de siècles à acquérir !

Cette perspective ahurissante, qui ne s'est jamais encore présentée, n'est plus une simple hypothèse.

Si inattendue, si inacceptable, si révoltante qu'elle paraisse, sa possibilité s'avère pourtant aujourd'hui très réelle, voire peut-être imminente !...

Dès lors une question capitale se pose à nous. Une question qui s'identifie totalement à notre avenir.

Selon la réponse que nous lui donnerons, nous serons ou ne serons pas.

Nous serons de ceux de l'être ou du côté des cimetières.... Il s'agit de savoir si, dans le contexte d'hostilité généralisée qui est le nôtre, et devant l'ennemi mortel héréditaire et ses plans machiavéliques visant à la destruction totale de notre Etat et de notre communauté, nous fournirons nous-mêmes gratis les fossoyeurs de notre Nation, assistant ainsi l'adversaire dans sa tâche odieuse ? Ou si, formant un peuple uni dans la lucidité, nous développerons de toutes nos forces, dans les formes et le temps requis, la guerre sainte pour notre *survie* dans la dignité ?

Telle est la question.

Aucune légèreté, sous peine d'être fatidique, n'est permise à la Nation en la matière...

N'assistons-nous pas en effet aujourd'hui à un triste spectacle ? Celui des compatriotes travaillant dans nos propres rangs à la catastrophe nationale en *collaboration avec l'ennemi* !...

A hâter le naufrage général où tout, y compris eux-mêmes (comment en serait-il autrement ?), pourrait être envoyé par le fond ? Et qui, égarés, mettent une sombre ardeur à haler la Patrie exténuée, stupéfaite et réticente vers l'abîme ? Ceux dont l'action suicidaire, matricide glace d'effroi la Nation horrifiée mais reconforte, mais réchauffe le cœur gorgé de haine de notre ennemi mortel pour lequel ronger nos os serait la suprême réjouissance ?

Veulent-ils vraiment que l'on dise un jour de nous, à notre descendance :

« Il y eut sur les rives de la mer Rouge un Etat somal qui dura à peine un demi-siècle... » ?

Rien, absolument rien, et quelle que soit la légitimité des griefs que l'on puisse évoquer par ailleurs, *ne saurait justifier* de la part d'individus ou groupes de notre société une activité subversive de quelque nature que ce soit qui tendrait, sciemment, à saper l'intégrité de notre République, la souveraineté de notre Etat et l'honneur de notre Nation ! Il n'est pas, il ne pourrait y avoir de valeurs supérieures à celles-là !

Ni, par conséquent, d'atteinte, de crimes plus graves ! L'Etat, la République, la Nation constituent nos acquis historiques fondamentaux, l'héritage que nous léguerons à notre postérité, le substrat matériel et moral sur lequel repose l'existence de notre peuple, ce qui le relie au passé et lui donne droit à un avenir de liberté.

L'irréparable et le pire, l'état infernal reviendrait à supprimer cette base.

Que pourrait-on faire de plus, que pourrait-on faire d'autre contre notre peuple ?

Sans doute la Nation somalie, quelle que soit sa force aujourd'hui après la grande épreuve de cette dernière décennie (la sécheresse et la guerre à l'ouest...) combattra avec la dernière énergie cet arrêt de mort décrété contre sa personne...

Et viendra aussi sans doute le jour où elle prendra « la mesure de toutes choses » dans la sérénité...

Pas seulement en dehors, mais aussi au-dedans d'elle-même: elle élèvera des digues pour se prémunir contre le déferlement des vagues qui menacent périodiquement de la submerger...

Notre salut ne peut venir que de nous-mêmes.

Notre victoire ne peut être que notre oeuvre.

L'indifférence pratiquement générale, l'incompréhension, l'hostilité permanente à l'égard de notre cause ne sauraient nous décourager : animés d'une volonté éclairée et tenace nous pourrions travailler à la transformation des conditions défavorables en situation penchant progressivement en notre faveur : tout résultat est l'effet d'un certain nombre de conditions nécessaires et déterminées, données dans le temps et l'espace, et dont l'accumulation méthodique doit aboutir tout aussi nécessairement au but recherché.

Il y eut une époque où, en France, comme un éloge au génie napoléonien l'on disait avec assurance : « impossible n'est pas français ! »

Aujourd'hui, l'on peut avancer sans fantaisie ni chauvinisme : « impossible n'est pas humain !... ». La science et la technique sont en train de nous le prouver par des prouesses éclatantes, toujours plus magiques et plus nombreuses, qui ne laissent plus nulle place au doute, et dans des domaines réservés jusqu'à présent à la Nature et aux Dieux, et où l'esprit humain ne s'était jamais aventuré...

Nous devons accorder sa juste valeur à l'opinion d'autrui, intéressée et chatoyante ; et savoir que *la nôtre seule compte avant tout pour notre cause...* « Ce que femme veut, Dieu le veut » dit un proverbe. De même, « ce que veut une nation, Dieu le veut » également...

Depuis un siècle, non seulement on n'est pas parvenu à nous terrasser, mais nous avons avancé dans notre voie, remporté de grandes victoires.

Il nous faut désormais songer à créer et à produire nous-mêmes ce dont nous aurons besoin pour faire triompher totalement, définitivement notre idéal vital. Cela se pose pour nous, désormais comme une nouvelle et impérieuse nécessité !

Nous pouvons, nous devons y réussir : en persévérant dans notre effort, en améliorant notre manière de faire et en nous *ouvrant à toutes les possibilités que nous offre l'avenir*. Cette tâche, d'ordre national, qui nous permettra seule de survivre dans le XXIème siècle n'est nullement au-dessus de nos forces.

Nous disposons tout d'abord de grands atouts qui sont comme un tremplin, comme des rames de lancement vers la conquête de notre avenir ! Ensuite, nous grandirons et gagnerons de la force en nous mesurant à notre tâche exaltante !

Mais à une condition. Et elle est de taille ! Etant la première, la plus difficile de toutes et touchant au plus profond, au plus sensible, au plus subtil de notre être !... Il nous faut en effet nous affranchir coûte que coûte de la *mentalité nomade* qui a été, jusqu'à présent, la pierre d'achoppement de toutes nos entreprises nationales...

CHAPITRE II

LA MENTALITE NOMADE ET LA CULTURE

« L'ignorance de la nature de ces déterminations voit dans cette confusion quelque chose d'illégitime qui ne doit pas avoir lieu et les attribue à une erreur subjective. Ce passage reste en réalité pure confusion tant que la conscience de la nécessité du changement n'est pas là. »Hegel (16).

I - LA CONFUSION ET L'INTELLIGENCE

Les animaux ne se fatiguent pas. Ils ne ressentent pas le besoin de la douloureuse méditation. Ils agissent sous l'empire du réflexe. Au contraire, tout ce qui met l'homme en mouvement doit tout d'abord transiter par sa tête (Marx). Dès lors, il n'est pour le « roseau pensant » (Pascal) qu'une seule et redoutable perturbation, qu'une seule maladie originelle pour ainsi dire : celle qui affecte la lucidité de sa conscience, et qui enferme par là même la menace de la mort morale que l'autre, physique et physiologique, ne fait qu'entériner...

La *confusion de l'esprit* conduit à l'une ou l'autre alternative : à l'irrésolution ou à l'anarchie.

En effet, on paralyse l'homme en le livrant à l'appréhension et à la peur : perdant les points cardinaux, il perd du même coup le commencement de toutes choses...

Ou alors, à l'opposé, la peur le jette dans une agitation désordonnée ; celle-ci masque mal son angoisse qui rend toutes les actions contradictoires, inachevées et ébauchées sans discernement, dans la hâte ; elles s'annulent par conséquent mutuellement et ramènent pratiquement au même résultat que la paralysie et

l'inaction ; il n'en reste pas moins que l'homme aura de la sorte épuisé le temps, linéaire et limité, qui lui était imparti... C'est dire que plus cet état dure plus se restreignent les possibilités et par conséquent plus la situation s'aggrave.

Il sait pourtant au fond de lui-même que tout en se démenant pour faire quelque chose - qu'il n'est sûr de rien ; gaspillant ainsi son énergie sans garantie de l'effet souhaité.

Quiétude et assurance naissent cependant de la clarté. Lucidité signifie transparence des rapports entre les choses. Mais, et de même que lorsque la visibilité est mauvaise, mouvementée, un pilote même averti ne saurait naviguer sans plan et trouver sa voie dans la brume, à travers les écueils ; de même l'esprit, ce troisième oeil, ce guide intérieur ne saurait nous indiquer le chemin à suivre sans la topographie détaillée des circonstances et le double itinéraire des choses à travers ce panorama changeant, celui de leur être dans l'espace et de leur devenir dans le temps. Une topographie aussi irremplaçable que mouvante où, pour nous orienter, notre but doit nous tenir lieu de Nord et, notre volonté, de boussole...

L'esprit, ce divin compagnon, cette céleste partie de nous-mêmes, comme eût dit Platon, est ce milieu intime et transparent où se reflète pour nous le monde, comme le ciel au fond d'un puits... Encore faut-il que le miroir, nullement passif mais participant au contraire activement à la formation des images ne soit ni obscurci ni voilé, comme peut l'être un soleil radieux enseveli sous des monceaux de nuages ; mais intact, aussi pur et serein que possible... L'esprit est donc cette « chambre noire », cette sphère privilégiée semblable à la géométrie dans l'espace, et où se projettent pour nous sous leurs multiples aspects, les phénomènes qui se déroulent en dehors et au-dedans de notre personne ; usant dans ces figures d'idées en guise de points ou, pour employer un terme plus rigoureux : de *concepts*.

C'est qu'en effet l'intelligence reconstruit le monde avec le matériel conceptuel (théorique) dont le réseau, dans l'unité de sa logique rationnelle, constitue comme la mathématique et le langage de l'être, la liaison communicative des essences...

Cette projection, quand elle peut à juste titre se prévaloir d'une exactitude rigoureuse (ce à quoi tendent ses efforts mais qui serait, s'il était atteint, le savoir absolu...) n'est dans le fond, et compte tenu des règles de passage d'un milieu à l'autre, du matériel à l'interlectuel, qu'une reproduction miniaturisée et abstraite de l'objet... En somme, une « maquette » idéale du réel saisi dans sa complexité, sa loi et son mouvement. Caractéristiques fondamentales que la « copie conforme » se doit naturellement de reproduire dans sa vie propre : afin d'épouser le modèle dans sa totalité et sa vérité, et ne pas se poser (et les raisons seraient nombreuses !) en porte-parole mensonger de celui-ci ; c'est-à-dire partiel, partiel, à la limite muet et absent en son lieu... Car de la fidélité de cette représentation, de la « maquette » à l'égard de l'original, du « mandataire vis-à-vis du mandant » dépendront étroitement l'opportunité et l'efficacité de notre action pratique.

Et ceux qui poursuivent un but, avec la volonté irrévocable de l'atteindre ; qui, parfois, librement, se mettent des oeillères à eux-mêmes pour ne voir que l'objectif, sourds et muets, volontairement, à tout le reste..., ceux dont l'esprit, comme une bête de somme peine sans répit à labourer en profondeur, la terre des idées (porteuse de semences pour l'autre, sa nourricière), le tiennent constamment en haleine, sous la laisse et le fouet : afin qu'il ne s'attache qu'à l'essentiel, et jamais au futile, et souvent fatal, ne prenant qu'à certaines heures son envol mesuré vers des horizons déterminés....

Ceux-là donc tiennent à cette « maquette » comme l'artisan à son diamant et sa pointe coupante, et veillent jalousement à ce que le précieux instrument ne change, à leur insu de nature dans leur

main, ayant peut-être toujours les mêmes éléments constitutifs, mais plus les mêmes décisives qualités...

Si telle apparaît la condition de la clarté, que serait alors la confusion ?

La confusion ne se présente pas simplement comme une négation fortuite de la lucidité. De sorte que, simplement on ne voit pas la chose maintenant mais pourrait l'apercevoir tout à l'heure ; comme il fait mauvais maintenant et fera beau une heure plus tard. En attendant... Or, la confusion, moment critique de l'esprit, demeure tant qu'elle n'est pas démasquée et débusquée. Nos pouvons la définir sous un triple rapport :

a) La confusion est tout d'abord cette situation où, pour l'esprit, les choses retombent et séjournent indéfiniment dans un état d'indéterminité permanente ou plutôt, intemporelle ; où, s'étant affanchies (par quel miracle ?) des contraintes de l'espace et du temps, ces abscisses de l'être, toute distance et toute différence (cette autre distance) ont disparu dans leurs relations réciproques, abolies par là même.

Enfin ayant recouvré la liberté absolue dans le paradis originel des formes, elles se changent, se substituent les unes aux autres à plaisir, se superposent, se confondent et ne forment plus au point focal, en lieu et place des images antérieures (renversées certes, mais sensées et par cela même distinctes) qu'une masse animée et informe, poussant dans tous les sens des pseudopodes éphémères et sans figure, et toujours renaissants. Bref, quelque chose d'étrange qui fascine et déroute l'esprit...

b) Avec cette nouvelle « image » inouïe et vertigineuse qui a absorbé en elle toutes les autres comme un triangle de Bermudes intellectuel, nous sommes passés en fait d'un terrain à l'autre ; de la connaissance au clair-obscur de l'inconscient du concret concep-

tuel de la réflexion discursive et ses règles au domaine fabuleux, illimité de l'imaginaire où tout est permis et possible et qui seul, par définition (par profession pourrait-on dire !) rend possible les chimères ; c'est-à-dire l'engendrement par accouplement logiquement anti-nature et selon, précisément, les interdits de la Raison et de l'Histoire...

En conclusion, nous nous trouvons transposés à l'opposé du réel, dans ce pays insulaire de l'imaginaire entouré de sa mer chatoyante peuplée des ébats et musique des sirènes avec leur troupeau de formes fantastiques...

c) Nous avons avancé plus haut que l'état de confusion était un moment critique dans la vie de l'esprit. C'est celui de la *destruction* de sa construction, et par conséquent aussi de la dissolution d'un ordre. Et si nous admettons avec le profond Hegel qu'une chose n'est ce qu'elle est que par l'ensemble de relations qu'elles soutient simultanément ou successivement avec toutes les autres (et inversement), qu'elle n'est même dans son être, développé et monnayé, que cet éventail de relations en quoi se manifeste et se résume toute sa vérité ; alors nous devons convenir que la destruction d'un ordre ne se réduit pas seulement à une simple disjonction, à une séparation des parties constitutives laissant intacts les éléments de base. Bien au contraire, nous sommes en droit de supposer qu'avec la disparition de leurs relations réciproques leur être même devrait changer et à la limite, disparaître lui-même...

Mais comme, dans l'univers, matière et mouvement sont en quantités constantes ; que rien ne se crée à partir de rien ; et que dans le processus naturel du devenir, du « maître et du périr » la disparition signifie non plus annulation de l'être mais seulement un changement de forme dans sa manière d'être, les parties éparpillées d'une structure détruite entreront dans l'élaboration d'un

nouvel ordre où, intégrées à un ensemble différent elles assumeront un autre rôle, peut-être à l'opposé, avec des relations nouvelles en conséquence. Où, en résumé, la même chose continue autrement en changeant du tout au tout...

Si pour les besoins de l'analyse, nous comparons la structure rationnelle à un système de défense, « immunitaire », protégeant l'intelligence contre la perversion de la bêtise, perversion immanente, ambiante, il est évident que l'effondrement de l'ordre dont elle le substrat laissera le champ libre à l'invasion immédiate d'une armée de succédanés et d'ersatz au service de la Bêtise ; et dont la pression constante à la périphérie (de l'ordre et de manière potentielle à l'intérieur de celui-ci...) s'exerçait déjà sur la paroi de la Raison. La Bêtise, conformément à l'étymologie du mot lui-même, est première : comme nous le prouve l'histoire de la vie et l'origine de l'homme lui-même. L'intelligence, dont l'office et la cérémonie consistent à distiller le savoir, c'est-à-dire la lumière de l'esprit qui naît de l'ordre, est seconde. Son oeuvre se construit, se conquiert aux dépens de l'autre. La confusion intellectuelle serait alors la rechute et le retour à l'obscurité originelle. En somme à la caverne, au double sens historique et philosophique...

Ici se pose un problème qu'il faut élucider : si tout ébranlement d'un ordre risque d'ouvrir les portes toutes grandes à l'irrationnel, comment concevoir alors le progrès de sa connaissance et sa possibilité, s'il est vrai que toute nouvelle théorie subsume un nouvel ordre dans les concepts ? Le processus de connaissance se développe sur un mode similaire à celui mis en oeuvre par la Vie dans le domaine biologique : le progrès se réalise par acquisitions partielles, successives quant à la grandeur ; par variations légères, accumulées quant à la forme. Les unes et les autres, simultanément poursuivies, progressivement intégrées à l'ensemble ; la Vie ne bouleverse pas et ne réduit pas à zéro l'organisation et l'économie générale de la structure de base appelée à se modifier, lentement,

à long terme par l'assimilation organique des apports nouveaux.

D'une façon générale l'accroissement ne peut être que le résultat de la création d'un *surplus* ajouté à l'acquis antérieur maintenu dans son être comme dans sa structure en devenir ; c'est-à-dire provisoire, devant nécessairement, selon un rythme et des modalités propres, passer d'une étape à la suivante dans son développement permanent en un milieu donné. Le changement, inévitable, dans le fond et la forme, ne signifie pas destruction totale et instantanée de la structure. Ce qui introduirait une solution de continuité brutale au plan de l'ordre ; une cassure, un hiatus où pourrait s'engouffrer le chaos, et qui ne doit pas avoir lieu dans le processus de construction ininterrompue par modification approximative des structures...

C'est ainsi qu'a agi la Vie pour son compte, pendant des milliards d'années. Cette méthode étant à la vérité la plus simple, la plus économique et la plus sûre ; en un mot, la plus rationnelle dans la stratégie de la Vie face au jeu de la Mort...

Nous avons caractérisé la confusion comme cet état d'obscurité et de dénuement où l'esprit, désarmé et désorienté, se trouve en danger devant les embûches du réel. De ce dernier, et dans l'état d'indistinction où toutes choses se fondent, l'esprit n'a plus qu'un reflet dissemblable, déformé et trompeur parce que la nature des choses elle-même, altérée, défigurée nous apparaît amputée ou munie de « rallonges » illégitimes, masquée et coiffée d'un ajout imaginaire : la fausseté et l'illusion pour leurrer l'esprit (et il tombe fatalement dans le piège, s'il n'y prend garde...) prétendant se substituer au réel et à ses lois, évacués...

Il peut arriver qu'en changeant de carburant le moteur lui-même change de mode de fonctionnement pour s'adapter à la nouvelle forme d'énergie ; qu'il change d'organisation à la longue, et peut-être même de nature à terme.

Avec l'esprit, nous sommes en présence d'un mécanisme du

même genre, parce qu'il relève de la loi de la vie basée elle-même, dans son histoire sur ce principe. Dans cet univers abstrait, où nous sommes passés des réalités tangibles aux productions fictives, l'esprit n'opère plus sur la même matière. Celle-ci n'a plus sa source dans le monde extérieur par la médiation des sens. Le matériau est devenu un mélange (tant par ses formes que par son contenu !) qui émane plus ou moins totalement de la sphère intérieure du psychisme. La nature de la matière, les nécessités de son traitement devront entraîner des modifications inévitables dans l'organisation et la démarche de l'activité intellectuelle. C'est pourquoi, dans la confusion, l'esprit subit probablement une régression et un retour vers des modes prélogiques de pensée. En résumé, nous avons vu :

1°) D'une part : un changement de lieu, topique, entraînant un changement d'activité et d'objet, et enfin d'organisation, de nature ;

2°) d'autre part que : nous avons d'un côté, ordre et lumière, efficacité et sérénité sont liés; et de l'autre, maintenus ensemble par le même enchaînement nécessaire : confusion et chaos, obscurité et angoisse, échec certain et mort immanente.

La maladie est, au niveau somatique, le commencement de la confusion des éléments. Elle signifie la mort prochaine du corps, par effondrement progressif de l'édifice, si le processus de désorganisation entamé n'est pas enrayé à temps.

La mort n'est pas en effet autre chose que la mise à terme d'un ordre, auquel un être donné s'identifiait jusqu'à présent. La reprise d'une activité normale passe nécessairement par le rétablissement de l'ordre approprié.

Il en est de même pour l'esprit qui connaît une situation et des aspects analogues quand survient une confusion dans ses éléments spécifiques, intellectuels : les concepts qui sont les concrets de connaissance.

L'intelligence, qui s'est chargée de la génération du savoir, est le feu divin qui se nourrit lui-même de sa lumière. Elle ne peut que s'affaiblir et s'étioler sous l'effet d'une pénurie regrettable et inévitante à cet égard. Sa lueur vacillante, s'éteint, lentement touffée...

En effet, l'inversion du mouvement naturel qui a présidé à l'origine à l'émergence de l'intellect est toujours possible. Elle est en permanence la vie de l'esprit. Car, végéter n'est pas être, mais lancer des oeillades au néant...

Renouer avec la logique et l'histoire, reprendre le dialogue avec le destin c'est, tout d'abord, rallumer la « lampe » !
« Remettre l'intelligence en marche » ! L'intelligence est le prophète, le Messie, premier dans l'ordre, de Dieu à l'homme sur la terre.

Celui qui depuis et d'où qu'ils viennent, tous les autres Messagers aux mortels prenaient à témoin devant l'Eternel : pour être crus, attester leur vérité !... La clarification, étape initiatique impérieuse, c'est la réintroduction de l'ordre dans les idées.

C'est retrouver les règles et conditions de la pensée correcte : pour remettre sur les rails la Raison désarçonnée.

Elle seule, alors, nous permettra après décantation, de voir clair dans ce torrent tumultueux, devenu trouble pour nous, du réel en devenir...

Bien évidemment, pour se ressaisir, il faut tout d'abord cesser de s'agiter dans le courant...

La science est méthode, c'est-à-dire un enchaînement logique où, comme en mathématique, le résultat ne se présente que comme un arrêt provisoire et conventionnel mais jamais définitif, à un maillon donné. Elle n'est rien d'autre. Procéder méthodiquement et par ordre signifie alors : soit « commencer par la commencement », dans le temps, de la réalité en question et suivre étape par étape son développement diachronique dans la durée ; soit en partant d'un repère donné dans l'optique « transversale » synchronique du phénomène considéré dans son unité rationnelle.

En d'autres termes, il s'agit de partir d'un ou de plusieurs aspects, dominants, déterminants du fait en question, et de se donner ainsi un autre « commencement » dans un autre ordre. Car il est possible, théoriquement, de reconstituer l'ordre de développement du phénomène et sa structure en s'appuyant sur chacune de ses manifestations, et de remonter ensuite en amont ou de prévoir au contraire son devenir en aval. Le choix de tel ou tel aspect relevant de la commodité...

La première méthode, diachronique, représente sans doute, quand elle est exhaustive, la plus profonde et la plus complète mais aussi la plus difficile. C'est celle que nous devons adopter lorsque nous voudrions connaître notre société sous tous ses aspects en dirigeant un faisceau de lumière unifié et suffisant sur nos origines, sur la formation et l'évolution de notre communauté nationale ; sur ses fondations actuelles, sur ses perspectives d'avenir, etc.

Il faudrait alors étudier la constitution du corps social et de la nation en partant de l'élément de base, la cellule familiale, étudiant ensuite le campement comme groupement de familles, de celles-ci en clans et, enfin, l'intégration de ces derniers dans le cadre de l'entité nationale ; et compte tenu, bien entendu, de l'environnement échologique et historique.

Il est à noter cependant que les résultats d'une telle recherche, dont les exigences dépassent infiniment les ressources d'un indivi-

du, ne peut être atteint qu'à long terme, par un effort national... C'est dire, naturellement, que nous n'avons pas ici la prétention d'entreprendre un tel travail...

C'est pourquoi nous optons ici pour la seconde approche. Il nous a déjà semblé, dans un écrit précédent (17) pouvoir dans un premier temps cerner les deux traits essentiels, décisifs de la société somalie : le *nomadisme* et l'*Etat*. Nous reprenons ici, sur ces deux thèmes, une réflexion à peine ébauchée qui doit se poursuivre et nécessite le travail systématique et permanent d'équipes professionnelles de chercheurs... (Nous reviendrons plus bas sur ce point). Nous affirmions alors que le nomadisme constituait la « question fondamentale », celle dont dépendra directement l'avenir de notre communauté ; et l'Etat, l'évènement historique le plus important dans la vie de notre Nation.

Dans ce travail nous voudrions d'une part, examiner le nomadisme sous un aspect particulier : la *mentalité nomade* ; et de l'autre, l'Etat (chapitre suivant).

La relation mentalité nomade-entité étatique est d'une richesse extraordinaire.

Elle recèle peut être le secret de nos problèmes. Nous ne pouvons, en l'état actuel de nos recherches à cet égard, qu'avancer quelques éléments, nécessairement incomplets, mais qui serviront peut-être à stimuler la méditation sur ce qui nous apparaît comme le problème de nos problèmes. Celui que nous devons préalablement formuler en termes exacts pour pouvoir aborder les autres, lesquels sont précisément faussés, déformés, occultés par celui-là. Nous considérons en effet que la mentalité nomade et l'Etat forment :

A) les deux pôles majeurs, conflictuels et déterminants de notre société actuelle ;

B) la condition subjective et objective nationales en opposition directe l'une avec l'autre par leur nature, leur fonction ;

C) cette contradiction principale entre la mentalité du Somali et son institution étatique, laquelle devrait être la projection objective de la première, reconnue et soutenue à ce titre, est une contradiction non plus superficielle et gratuite, arbitraire : mais fondamentale, historique et nécessaire ; qui doit être comprise et dépassée comme telle.

Nous ajoutons que :

D) cette *dualité*, absorbante, coûteuse pour l'un et l'autre antagoniste fait perdre facilement de vue :

a) d'une part la prise de conscience de soi de cette mentalité nomade : pour saisir sa nature, ses nouvelles conditions historiques et sociales, et les conséquences indispensables qui résultent pour elle de sa situation ;

b) la nature de l'Etat ; c'est-à-dire la raison pour quoi cette organisation spécifique est apparue, ses nécessités et son rôle social, et la mission nationale qu'il doit assumer dans la réalisation de notre idéal supérieur : celui de notre unité dans la souveraineté, le progrès et la paix.

E) Comme la mentalité nomade est la première dans l'ordre du développement historique de notre société nous l'appellerons (pour user d'une terminologie hégélienne) la thèse ; et l'Etat, postérieur, l'antithèse, notre objectif étant la recherche de la possibilité et des moyens du dépassement dans une synthèse où les éléments antagoniques puissent fonctionner harmonieusement dans une forme relationnelle, et par conséquent, organisationnelle différente. Or, savoir comment les choses peuvent exister autrement dans ce cadre nouveau renvoie nécessairement à la connais-

sance préalable des réalités en question. Cela va de soi.

Cela dit, deux mises au point nous paraissent souhaitables pour dissiper tout malentendu éventuel :

a) En premier lieu notre analyse, critique, de la *mentalité nomade* ne saurait être interpréter en aucun cas, comme un dénigrement, un rabaissement de la dignité ou de la culture nomade.

Pour une simple raison : c'est que, en soi, aucune chose quelle qu'elle soit, ne peut être dite bonne ou mauvaise par elle-même. Pareil jugement est lui-même borné. Tout dépend des conditions dans lesquelles cette chose est appréhendée et du but déterminé que l'homme poursuit à travers elle. Ainsi, avec la même énergie atomique on peut créer des déserts... ou fertiliser des espaces arides. C'est une question de choix.

b) En second lieu : contrairement à ce qu'on pourrait croire, en étudiant les caractéristiques de cette attitude d'esprit nous pensons certes au pasteur dans la brousse, mais surtout au « nomade urbain » : celui qui, en ville, en contact quotidien et direct avec l'Etat, est passé de la campagne à la *Cité* moyennant un simple changement vestimentaire (le complet ou l'uniforme contre la tenue traditionnelle...). Mais sans se départir pour autant des habitudes intellectuelles et psychologiques de son milieu d'origine...

Précisément, c'est avec ce « nomade » tout à fait particulier plutôt qu'avec l'autre au sens propre que les contradictions attachées à sa forme de pensée atteignent leur point culminant pour des raisons évidentes.

Il est placé à l'intersection « turbulente » de trois sphères appartenant fondamentalement à des univers différents : la campagne qu'il a quittée formellement ; la ville où, mal intégré, il vit en principe ; et enfin l'Etat au **coeur duquel il se retrouve du jour au lendemain et avec lequel il se trouve en contradiction flagrante par son esprit même...**

Après avoir reconnu l'obstacle : la confusion, son comment et en quoi elle consiste ; et délimité la dualité polaire prédominante du paysage social, il convient d'examiner l'élément actif qui est à la source même de cet état. C'est pourquoi, dans le développement suivant, nous nous pencherons :

1°) Sur la *mentalité nomade* en nous efforçant de dégager certaines de ses caractéristiques principales susceptibles de nous éclairer sur le comportement social du pasteur en milieu urbain ;

2°) Sur l'impact de cette mentalité sur notre expérience et notre conscience politique nationales ;

3°) Enfin sur les moyens de lutte tendant à la transformation de cette attitude d'esprit au profit tant de la société et de l'Etat, que de l'individu lui-même.

II. LES CARACTERISTIQUES DE LA MENTALITE NOMADE

1°) L'origine

Le pasteur nomade est, comme partout ailleurs, un homme façonné par sa vie. Sa mentalité est le résultat de ses conditions d'existence. A ce titre, elle se situe au sommet d'une structure socio-historique que nous pouvons décomposer schématiquement comme suit ; la *mentalité nomade* est liée à une :

a) Ecologie spécifique (« zones arides et semi-arides ») dans laquelle elle baigne et où son existence se traduit par une forme d'adaptation et de survie aussi adéquate que nécessaire ;

b) base économique : principalement l'élevage ;

c) organisation sociale : la tribu ou le clan ;

d) institution : le tribalisme

Cela signifie qu'une transformation réelle et durable, nécessairement progressive, de cette forme de pensée sera fonction d'une modification globale, mise en oeuvre en toute connaissance de cause, de cet ensemble de facteurs socio-économiques, qui conditionnent la vie du nomade et dans lesquelles sa réalité psychique puise ses racines profondes.

2°) *Les caractéristiques*

Répetons-le : il s'agit d'une étude, d'une exploration tout à fait à son début et où nous cherchons à approfondir et élargir les résultats précédents dans le cadre d'une conception théorique aussi cohérente que possible. Nous livrons ici à la réflexion quelques remarques qui nous paraissent comme autant de barrières, de points de rupture entre l'univers du nomade et celui, violent et déroutant, du monde moderne.

Nous constatons chez lui surtout des *absences* qui font que des créneaux importants, où viennent s'amarrer les exigences et relations sociales dans la *Cité*, font très souvent défaut. Par exemple :

a) absence de *mesure*. Elle concerne surtout les deux facteurs mathématiques par définition qui sont les conditions d'existence de l'être ; et dont toute chose, vivante ou non, est comme une concentration, une condensation : à savoir le *temps* et l'*espace*. Nous pouvons dire, et nous verrons pourquoi, que le nomade n'a pas, à proprement parler, la notion comptable du temps et de l'espace, et qu'il est d'autant moins lié par eux...

Dans la pratique, le temps et l'espace paraissent plutôt affaire de l'animal et du troupeau ; l'alternance du jour et de la nuit, les puits et les pâturages en sont les repères simples, immuables et peu nombreux...

b) absence de *contradiction* : la vie du nomade se déroule dans un monde transparent où les situations et les choses sont toujours

clairement définies : c'est le jour ou la nuit, la sécheresse ou la pluie ; la guerre ou la paix, la vie ou la mort, etc... C'est ici le règne du tiers exclu, le royaume du bon sens...

c) absence de *praxis*, de contact direct avec la matière. L'animal, prolongement organique au sens propre, et moyen de reproduction auto-reproductif, s'interpose entre le nomade et la nature. Sa médiation muette et pétrifiante interrompt et masque, en même temps qu'elle empêche, l'établissement d'une relation nécessaire et immédiate, enrichissante, entre l'homme et la nature.

Le moyen matériel de production assure la relation de l'homme à la nature : en amont et en aval. L'homme part de la matière et revient à elle par son outil. Parce qu'il est produit par l'homme lui-même. Il matérialise une connaissance nécessaire dont le niveau est indiqué par le degré de perfectionnement de l'outil.

Or, l'animal se reproduit en même temps qu'il produit. Cette auto reproduction laisse l'homme inactif et ignorant de la matière. Contrairement à l'apparence, la relation avec l'outil, inanimé, est donc plus féconde et vivante, que celle que l'homme entretient avec l'animal, avec son outil organique.

Ses exigences quotidiennes s'opposent même à la prise de conscience, libératrice et humanisante d'un tel rapport. Le nomade est ce maître solitaire qui n'est ni dominé ni affranchi en retour par son « esclave » (l'animal...). Il n'existe pas ici de réciprocité dynamique enrichissante, contrairement à la dialectique du « *Maître et de l'esclave* » chez Hegel.

Le couple homme-bête, semblable à celui de la mère et de son bébé nous révèle à l'analyse (qu'il faudrait mener jusqu'à son terme, ce qui n'est malheureusement pas le cas ici...) des aspects édifiants. Le nomade demeure sous la dépendance non seulement matérielle mais également *spirituelle* de son appendice animal et instrumental : la bête qui représente la relation unique et totale,

vivante, et le cordon ombilical avec la nature. En d'autres termes, le nomade ne s'est pas du tout émancipé de sa Mère : la nature. Il reste partie intégrante de celle-ci, comme encore immergé en elle, ou, plus exactement ayant à peine vu le jour...

De ce qui précède nous pouvons déduire que la nature, pour le nomade se réduit exactement à la nature vivante immédiate et généreuse ; c'est-à-dire à la faune et à la flore, qui lui offrent leurs produits finis, à condition de prendre à sa charge la livraison (cueillette et chasse, le troupeau étant le gibier à demi-domestique et suivi dans son errance...). La matière inanimée et ses lois relèvent du domaine de l'« esclave » (la bête); elles n'existent pas pour lui. Encore moins, donc, la matière sociale et historique, création directe et consciente de l'homme à partir... de la nature.

Et à plus forte raison, il ne saurait logiquement avoir une claire conscience de tout ce qui en découle (au troisième niveau...). Ici ressurgit le temps, qui est le rythme propre du travail humain sur la matière. Or, nous l'avions déjà indiqué (18), le nomade est profondément imprégné d'une conception circulaire, invariable et fermée sur elle-même de la temporalité.

Elle reflète la rotation, l'éternel retour des cycles naturels, biologiques et solaires. Dans ces conditions, la vie fragile de l'homme se trouve complètement dominée par leur répétition infinie dans l'extranéité et l'indifférence.

Or le temps linéaire, celui du mouvement et du progrès, de l'accumulation et de la création entre dans l'existence humaine par la *praxis* : lorsque l'homme, mettant « la main à la pâte », se décide à pétrir les éléments de la matière, laquelle précisément existe entre autres par le temps qu'elle communique par le contact. Par le travail effectué sur elle, l'homme découvre et s'approprie cette autre dimension du temps ouvert : sur le mouvement, le possible et la liberté, sur l'histoire et le savoir.

Il y a passage d'un mode temporel à un autre ; où le cercle

amorce la spirale, abandonne le repos sur soi dans l'instant pour un départ rectiligne inaugurant le *devenir* ; et ce passage est aussi celui où l'homme accède à une sphère nouvelle de son existence.

Or le nomade, en raison de son attache animale à la nature n'a pas accompli ce saut de la nature naturante et figée à celle, intellectualisée, humanisante et humanisée, de l'Histoire.

d) Absence de *contrainte*

La liberté du nomade est une liberté totale, *absolue*.

Car les limitations sont réduites au minimum, sinon pratiquement inexistantes en général. Parce qu'elle signifie absence de relation avec la nature, comme nous l'avons vu plus haut, l'animal qui monopolise toute l'attention, toute la vie du pasteur fonctionne comme un écran, un isolant à cet égard. Cette liberté n'est pas activité, travail organisé sur la matière ; pour cette raison elle n'est pas synonyme de *puissance* et de *savoir*. Elle ne répond pas à la question : liberté, pour quoi *faire* ? Mais consiste plutôt en une absence d'initiative, en un état de passivité portant naturellement au fatalisme.

Dieu est maître de tout. Il est la cause, la raison inévitable de ce qui arrive. Alors?... Eh bien! lui, le nomade, a-t-il tout au plus la charge de ses bêtes...

Parce qu'elle se veut « absolue et totale » cette liberté, qui n'a pas appris à marcher au pas avec les lois de la nature, aboutit nécessairement à l'anarchie et à son contraire ; c'est-à-dire à la négation de l'ordre, quand elle se trouve contrainte d'agir dans la vie pratique.

Or la liberté ne consiste pas à garder son soi dans un coin, mais à commander à la nature de la seule manière à laquelle elle puisse consentir : en se soumettant soi-même préalablement à ses exigences, c'est-à-dire en obéissant tout d'abord à ses lois.

Etre libre ne consisterait pas en un état ; c'est un mouvement ; la liberté n'est pas un palier d'escalier. Elle est activité pratique et

transformation dans un but précis du monde réel ; car comme l'écrivait bien Engels :

« La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là-même de les mettre en oeuvre méthodiquement à des fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois de la nature extérieure que de celles qui régissent l'existence physique et psychologique de l'homme lui-même, - deux classes de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la représentation, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause » (19).

En conclusion, la liberté humaine signifie une activité :

- a) organisée et orientée ;
- b) basée sur la compréhension des lois de la nature et consciente de ses possibilités comme de ses limites nécessaires ;
- c) impliquant, dans son déroulement, le facteur spatio-temporel, c'est-à-dire exigeant, pour porter ses fruits, un quantum donné de temps et d'espace indispensable.

Ce sont là les conditions fondamentales de la liberté et de la création humaines. Elles supposent l'organisation dans un ensemble des actes, pensées et sentiments de l'homme pour atteindre ses objectifs. D'où la nécessité de l'effort, de la méthode et de la patience.

Or la liberté, chez le nomade, ne se manifeste pas par la *praxis*. Elle est plutôt un *état d'âme*, une *manière d'être subjectif*, un *sentiment*. Cette liberté semble comme le résultat d'une intériorisation d'un état, non pas d'indépendance, mais d'isolement relatif dans le monde.

Sa vie même nous éclaire sur sa conception de la liberté. Il l'expérimente à tous les niveaux de son existence individuelle, familiale et sociale :

1°) Il passe sa journée, en faisant paître son troupeau, dans la solitude : entre le silence de la nature et le mutisme de l'animal, faisant des vers ou jouant de la flûte, accompagnant de son chant le chœur des oiseaux... Et comme la réalité et le rêve sont inversement proportionnels comme l'eau et l'air dans la bouteille, le nomade, poète, nécessairement livré à la rêverie, s'éloigne de la sphère du réel et de ses servitudes astreignantes...

2°) Dans sa famille, il est le maître tenant sous son autorité son épouse, sa progéniture et son bétail... Pratiquement, il lui appartiennent, même si le sentiment de propriété individuelle est, en général, loin d'être très développé...

La femme assure les trois-quarts des tâches domestiques, l'homme se chargeant seulement de la défense et des relations extérieures, pour ainsi...

3°) Son appartenance à la tribu se manifeste essentiellement par deux faits occasionnels : la participation

a) au paiement du prix du sang (la *dia*) en cas de meurtre par un membre du groupe;

b) à la guerre pour la protection du groupe, des personnes et de leurs biens (du bétail notamment), des pâturages et des puits qui sont les biens communs du clan.

A ces trois niveaux : celui des relations avec son troupeau, avec sa famille ou sa tribu, le nomade ne souffre d'aucune restriction. Il ne connaît pas d'autres servitudes que les nécessités attachées à la survie et à la prospérité de son troupeau dont dépendent sa vie propre et celle des siens .

Il n'est soumis :

Ni aux règles permanentes d'une institution sociale dont il serait membre (la tribu étant la seule à cet égard et ses règles réduites au minimum).

Ni à une exploitation économique (ou à un état servile) ou à une dépendance à l'égard d'un tiers, sous quelque forme que ce soit.

Ni aux contraintes liées à la hiérarchie qui n'existe pas dans une société où, à l'extension spatiale, ne se superpose pas une construction verticale : puisque cette société égalitaire et segmentaire ne comporte pas de clivage, de différenciation en classes sociales, antagonistes et subordonnées les unes aux autres sur le plan économique et politique.

Nous n'avons même pas ici la loi imparfaite, parfois même autoritaire mais essentielle de la majorité et de la minorité : de même que la justice s'exprime sous sa forme première, la plus simple, la plus juste dirait-on, c'est-à-dire arithmétique ; de même la démocratie est totale parce qu'elle relève du consentement unanime de tous ; la discussion continuant sous l'arbre jusqu'à ce que tous, y compris les parties en litige soient convaincues du bien-fondé de la décision.

Cela accentue encore son sentiment d'indépendance et de liberté.

Ainsi, les relations du nomade avec son groupe tribal et avec la nature sont-elles ramenées au minimum ; ainsi que, d'ailleurs la solidarité sociale, laquelle se résume comme nous l'avons vu plus haut, à la *dia* ou à la défense.

En fait, l'élément capital qui est à la base de toute l'organisation sociale et familiale nomade, de tous ses rapports avec la nature environnante, c'est l'*animal* qui porte la tribu comme l'escargot sa coquille et l'entraîne dans ses déplacements au gré de ses besoins, soumettant, subordonnant les hommes et leur ordre, leurs rapports et leur conception du monde à ses nécessités vitales : l'*animal* est l'élément *principal* ... Il est le pilier, la colonne vertébrale de leur économie, de leur organisation et de leur culture. Bref, de leur manière d'être et d'agir...

Nous pensons que l'*oralité* vient compléter et accuser les traits

du tableau que nous avons tenté schématiquement de brosser sur le nomade et sa vie intellectuelle. Car l'oralité avec sa tendance à la répétition, à la poétique et à l'intemporel (trois notions qui semblent s'allier si bien ensemble...) a le vent pour substrat ; tandis que l'écrit est inscription sur l'être...

C'est pourquoi la société nomade est une société fermée : à la fois sur elle-même et aux parties qui la composent. Et, à cette différence près que les uns sont sédentaires et les autres engagés dans une errance perpétuelle, nous pouvons en remplaçant village par tribu, et département par territoire, appliquer aux pasteurs, ce que Marx écrit au sujet des paysans :

« Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les ramener dans des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent, aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse des rapports sociaux. Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit elle-même directement la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille. Un certain nombre de ces familles forment un village et un certain nombre de ces villages un département »...(20).

Des caractéristiques psychologiques découlent certaines conséquences intellectuelles. La pensée nomade qui ne s'est pas formée en *informant* la matière, qui ne s'est pas moulée, en créant, dans le creuset de la *praxis* est une pensée :

a) *unilatérale* dans sa démarche pour appréhender les choses,
b) *unilatérale*, elle est nécessairement superficielle. Si la profondeur consiste en premier lieu à saisir non plus un, mais tous les aspects du phénomène ; en second lieu leurs relations réciproques dans leur unité ; et enfin outre sa structure interne, son ordre de développement dans le temps.

c) *mécanique*, mais non dynamique et abstraite. Son déterminisme étroit et rigide de la cause et de l'effet (selon le bon sens) ne lui permet pas d'admettre une cause circulaire qui heurte sa logique.

d) *fausse* en raison de sa conception dispersée, erronée, incomplète ou déformée de l'être par défaut de la *praxis* qui révèle la réalité et sa connaissance véritable. Elle ne perçoit qu'un côté du réel et projette sur le reste ses préjugés et préventions, ses oppositions rigides et tranchées, ses archétypes tribaux... Elle est par conséquent :

e) *Anti-dialectique*. Puisque son point de vue sur le réel n'intègre pas la dialectique qui est :

« La science des lois du mouvement dans la nature et de leur reflet dans la » (21).

« La théorie de la façon dont les contraires peuvent et sont habituellement (dont ils deviennent) identiques - des conditions dans lesquelles ils sont identiques en changeant l'un dans l'autre « des raisons pour quoi l'esprit humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, figés mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se changeant l'un en l'autre » (22).

La dialectique nous enseigne que la quantité se change en qualité et inversement que la contradiction est le moteur du mouvement, et que l'opposition des contraires (*thèse et antithèse*) se résout dans le dépassement vers une synthèse supérieure où les éléments antagoniques antérieurs se retrouvent dans un ordre différent

La conception selon laquelle chaque chose vivante ou inanimée doit être rattachée à ses conditions que dans la nature comme dans la société et l'histoire les phénomènes naissent, se développent et meurent (disparaissent) et que le processus de leur développement, c'est-à-dire leur genèse et leur devenir dans le temps est en même temps la révélation de leur vérité.

f) Enfin la pensée nomade est, pour les raisons ci-dessus mentionnées : *anti-scientifique* et *anti-historique*.

Anti-scientifique : parce qu'elle manque d'objectivité dans sa réflexion, et de pratique dans sa relation à l'objet.

La science seule nous livre une connaissance exacte, approximative, progressivement élaborée et qui comporte dans sa démarche les trois étapes successives et complémentaires se déroulant dans un cycle continu : observation du phénomène, théorisation (mise au point d'une hypothèse) expérimentation en vue de la vérification et de la rectification de l'hypothèse. Il en est de même sur le plan social où la *praxis* dans sa relation dialectique avec la théorie remplit la même fonction dans la recherche de la vérité.

Anti-historique parce qu'elle ne saisit pas les événements historiques dans leur continuité et leur unité ; dans la logique de leur développement. L'homme qui ne sait pas prendre du recul vis-à-vis des événements, qui ne peut s'élever à un point de vue d'ensemble plus large demeure comme immergé dans l'instant, en proie à un essaim de nécessités ; il se débat inextricablement contre la tyrannie implacable des choses courroucées et mal comprises. En effet

« la nécessité, nous dit Engels, n'est aveugle que dans la mesure où elle n'est pas comprise ».

Le salut de l'homme réside alors dans la lumière que fournit la connaissance.

III. LA SOCIÉTÉ, LA NATION ET L'ÉTAT

Or, pour en revenir à la psychologie du nomade, la société, l'Etat, la Nation sont par excellence des réalités historiques dont les conditions d'existence, de fonctionnement et de développement sont régies par des règles précises que la conscience humaine doit pénétrer et acquérir par la connaissance. Seule cette connaissance objective et dialectique, c'est-à-dire scientifique nous permet d'accéder à ce moment de lucidité : celui où « le destin peut être compris et dépassé » .

Réservant l'examen de l'Etat et de la nation aux chapitres suivants, nous parlerons ici de la société, relativement au point de vue qui nous occupe, celui du nomade.

Nous avons en effet évoqué ce problème plus en détail, dans la brochure précédente (Nation Somalie, III : *Etat et Société*) la formation historique de la société et sa nature d'être vivant, soumis à ce titre à des lois spécifiques.

Poursuivant cette analyse nous voudrions nous arrêter ici sur un point particulier, en quoi consiste et sur quoi se fonde la cohésion du corps social.

La société est, comme tout le monde l'admet aujourd'hui, un être vivant.

Or, tout être vivant possède, par définition, une structure interne, une morphologie externe et une psychologie (serait-elle réduite au seul réflexe) qui lui sont propres et sont adaptées à sa fonction : celle de perdurer dans l'existence pendant une période donnée, par un ensemble d'actions et réactions à travers lesquelles il s'assure les échanges vitaux avec le milieu environnant. Ces échanges avec la nature ne sont possibles que grâce aux équilibres qui existent à l'état normal entre les différentes parties de l'orga-

nisme dont dépend sa vie et que ces échanges ont précisément pour but de préserver.

Il en est de même du corps social. Sa cohésion interne se développe simultanément à trois niveaux.

1°) En premier lieu la division du travail social

Dans un corps vivant, chaque organe assume conformément à ses caractéristiques spécifiques une tâche particulière dont les résultats profitent à tous les autres. Chacun d'entre eux dépend par conséquent de tous les autres dans des relations réciproques d'interdépendance dont l'ensemble contribue, au plan général, à la vie de l'organisme. La *division du travail* dans la société obéit à des règles similaires touchant aux différents secteurs de la vie collective (agriculture, industrie, commerce, défense, etc).

La *division du travail* apparaît une nécessité pour permettre à l'homme de s'affranchir de la contradiction entre les exigences pratiquement innombrables de sa vie et la limitation étroite de ses possibilités ; c'est-à-dire de la disproportion entre la grandeur de ses besoins et l'exiguïté de ses moyens personnels. Elle traduit la première et indispensable forme de solidarité entre les hommes à travers l'échange des fruits de leur labeur individuel. La *division* exprime ainsi des « rapports de collaboration » (23). Elle permet à chaque membre de la société de profiter de l'effort collectif de tous les autres pour subvenir à ses besoins. Bien plus, si l'homme a pu évoluer et

« dépasser le stade auquel les animaux se sont arrêtés, c'est d'abord qu'il n'est pas réduit aux seuls fruits de son effort personnel, mais coopère régulièrement avec ses semblables ; ce qui renforce le rendement de l'activité de chacun. C'est ensuite et surtout que les produits du travail d'une génération ne sont pas perdus pour celle qui suit » (24).

Ce qui est vrai des biens matériels l'est, à plus forte raison, du

voir et de la culture.

Car « la sagesse humaine s'accumule sans terme, et c'est cette accumulation infinie (possible seulement « dans et par la société ») qui élève l'homme au-dessus de la bête et de lui-même » (25).
Bref,

« la cohésion d'un organisme n'est pas faite simplement de la juxtaposition et de la coagulation de ses éléments constitutifs. Elle implique la constance et la régularité des échanges et des rapports entre ses parties et ses éléments » (26).

Mais la *division sociale* ne signifie pas seulement la répartition spatiale des tâches. Il doit exister entre les diverses parties des proportions déterminées tant entre leurs grandeurs réciproques qu'entre le rythme de leurs activités.

En d'autres termes, il doit s'instaurer des équilibres nécessaires qui doivent être préservés à travers le changement inévitable des circonstances.

Et de même que, dans un moteur (système de lois naturelles dosées les unes par rapport aux autres...) la panne ne vient pas seulement de ce qu'une pièce manque à sa place ou ne présente pas la forme requise, mais peut résulter également d'un changement du rythme de fonctionnement d'un ou plusieurs des mécanismes intégrés ; de même dans la « machine sociale » des phénomènes analogues introduisent, lorsqu'ils se produisent, des anomalies qui perturbent plus ou moins profondément, selon leur gravité, l'harmonie du corps social.

C'est pourquoi la « biologie sociale » s'attachera, par exemple, à déterminer et à décrire les

« processus par lesquels s'établissent, se maintiennent ou se dérèglent les équilibres vitaux à l'intérieur d'une même société et entre les groupes différents... » (27).

L'importante d'une telle connaissance s'explique aisément. Dans un être vivant, chaque organe fonctionne selon un rythme propre. Et

« si ce rythme venait à changer, le coeur à battre plus vite ou la digestion à se ralentir, tout l'organisme serait troublé ou même détruit » (28) ;

bien plus : avec « l'accélération d'un ou de plusieurs processus déterminés, les autres gardant leur rythme habituel » (29), la « loi des proportions définies » se trouve rompue et nous n'avons plus affaire au même organisme, mais à une espèce nouvelle :

« Si la proportion ou les vitesses respectives changent, nous nous trouvons désormais devant un corps nouveau doué de propriétés et en quelque sorte d'une personnalité différentes » (30).

2°) *La moralité*

Il ressort donc de ce qui précède que l'on ne saurait méconnaître ce principe, celui de la *division sociale du travail* et des équilibres sociaux, et leur porter impunément atteinte sans que la communauté et ses membres en souffrent individuellement et au plan collectif ; sans que l'homme se sente immédiatement assailli et écrasé par le poids de ses besoins ; et tende par là même vers le bas, vers les degrés inférieurs de l'animalité qu'il avait franchis précisément grâce aux efforts conjugués de tous et de toutes les générations.

Parer à ce danger permanent qui menace de démolir tout l'acquis social du passé, est ce à quoi répond la moralité et les lois qui en sont l'expression écrite.

Car cette menace de destruction vient de l'homme lui-même ; l'homme qui est pourtant tout à la fois le créateur et le bénéficiaire de cet ordre social. Comment ? Par son comportement quand il met en cause, sciemment ou non, les règles fondamentales qui

régissent le fonctionnement normal et la santé de l'organisme social.

La communauté a dû donc, sous peine de mort, se prémunir contre ce danger ; et pour ce faire, « régulariser la conduite » de l'homme : tant pour assurer le respect des règles sociales que pour garantir la liberté à l'homme lui-même. C'est pourquoi la morale, système de commandements, consistera en « un ensemble de règles définies et spéciales qui déterminent impérativement la conduite » (31) de l'homme en société.

La règle morale qui « détermine, fixe, régularise les actions des hommes » pour les « soustraire à l'arbitraire individuel » (32) « suppose chez l'individu une certaine disposition à vivre une existence régulière, un certain goût de la régularité » (33).

Selon Durkheim, l'« esprit de discipline », « premier élément de moralité » crée cette tendance salutaire.

Il résulte lui-même d'une unité étroite entre le goût de la régularité et le sens de l'autorité morale (34). Dès lors, l'*absence* de cet *esprit de discipline* revêt une signification particulière. Car « l'impuissance à se contenir dans certaines bornes » constitue pour l'activité humaine comme pour l'activité biologique un « signe de morbidité », de « dérèglement intérieur » (35).

Se plier aux restrictions imposées par la règle morale, c'est donc pour l'homme acquérir une élévation intellectuelle et esthétique par l'effort et obtempérer aux injonctions de la raison. C'est aussi par là même, contrairement à l'apparence, accéder à la liberté véritable, c'est-à-dire assurée, réelle et permanente, et non plus illusoire et fonction des circonstances aléatoires.

En effet :

« apprendre à agir moralement, c'est apprendre aussi à se conduire avec suite, d'après des principes constants, supérieurs aux impulsions et aux suggestions fortuites » (36).

C'est atteindre à la « maîtrise de soi », qui est la « première condition de tout pouvoir vrai, de toute liberté digne de ce nom » (37), et à la « volonté réfléchie et personnelle » (38)

Enfin, cette limitation est l'instrument de notre liberté, parce que « les forces morales protègent contre les forces brutales et inintelligentes » (39) qu'elles tiennent à l'écart de notre vie tant que, comprenant leur nécessité, nous respectons les règles sociales.

Car c'est une illusion que de croire que le pouvoir et le bonheur consiste dans la « toute puissance absolue » laquelle ne tarde pas à conduire à son contraire. En effet

« quand nos tendances sont affranchies de toute mesure, quand rien ne les borne, elles deviennent elles-mêmes tyranniques, et leur premier esclave, c'est précisément le sujet même qui les éprouve » (40).

3°) Enfin, parce que les hommes changent, qu'il naît d'autres, tandis que la société demeure, celle-ci doit trouver, dans ses mutations et ses transformations

« les moyens de s'adapter à elle-même. Il s'agit, à mesure qu'elle se développe, de trouver des règles propres à diriger l'activité des individus » (41)

par la création, à chaque étape, de valeurs appropriées et de lois qui en découlent.

IV. LA LUTTE CONTRE LA MENTALITE NOMADE

Le tribalisme imprègne et pénètre toute notre vie politique et nationale. Comment en serait-il autrement ? Lorsque l'ensemble de notre société est composé justement de ces formations qui, à la vérité, ne se distinguent les unes des autres que par le nom ? En

effet, entre les divers clans somalis qui enserrent chaque homme, chaque femme dans leur réseau étroit et touffu, il n'existe aucune (autre) différence, quel que soit le point de vue (économique, social, religieux, culturel) auquel on se place. Pourtant, le groupe tribal constitue une unité d'autant plus solide qu'elle se montre plus souple et mobile, insaisissable dirait-on par sa nature même, et que les membres qui la composent sont totalement intégrés à l'ensemble et soumis non pas à ses lois, mais plutôt à sa discipline uniforme et rigide, exclusive par rapport aux autres formations similaires. Ces groupes, autonomes, libres de leur mouvement et vivant côte à côte sans véritable relation (en raison même de leur mode de vie) évoluent à la surface du sol national comme des molécules (42).

Le problème consiste dès lors à les intégrer en un corps composé, délimité et structuré : celui de la Nation qui les enveloppe et s'élève au-dessus.

Or, avec sa simplicité mouvante, son unité fermée sur elle-même, son histoire répétitive ; bref, avec la finitude de son monde matériel et spirituel liée à ses conditions d'existence, il s'est avéré que le clan fonctionnait dès le début comme une force stationnaire et rétrograde, hostile à tout progrès remettant en cause ses valeurs. Son opposition latente ou, plus souvent, déclarée, à tout progrès épousa des formes variées allant de l'infiltration subtile et déformante, récupératrice (relativement aux institutions de l'Etat) jusqu'à la rébellion armée en passant par l'alliance ou la complicité avec les ennemis ou les oppresseurs de la Nation.

Pour nous en convaincre, il nous suffit de jeter un coup d'oeil sur notre passé : du *Sayid* à l'indépendance, en passant par le SYL et le régime révolutionnaire : à chaque étape nous assistons à la lutte sans merci de la *volonté nationale de progrès* contre les *forces nombreuses, multiformes, arriérées et obscures, tenaces, du tribalisme*.

Une lutte où, régulièrement, la « rechute » alterne au succès initial.

Où la tradition et le passé reprennent le dessus sur l'évolution et le mouvement historique en avant. Même si, à y regarder de près, le chemin parcouru dans ce combat montre, à travers ses arrêts ses régressions même, une avance continue de la conscience nationale et, par conséquent, une défaite, un affaiblissement permanent de l'esprit clanique condamné à disparaître à long terme. Et peut-être que aujourd'hui, malgré les apparences, malgré son formidable regain d'activité, cet esprit pernicios est-il au « bord de sa tombe »... Peut-être, le verra-t-on plonger rapidement et pour toujours, et après sa regrettable et éphémère recrudescence actuelle dans la nuit humide et froide du dédain où il devra moisir et périr à jamais...

Les plus lucides d'entre nous, les plus conscients ; ceux qui furent toujours à l'avant-garde du combat pour conquérir à notre peuple plus de liberté, plus de dignité, plus d'unité ; ceux-là saisissent d'emblée que l'ennemi le plus dangereux (parce que diffus, omniprésent, récalcitrant à la raison), c'était justement cet esprit tribal enkysté et ferré à sa coquille nomade, et qui ainsi, bardé et borné, échappant à l'emprise de l'histoire, en empêchait la compréhension, que cette histoire soit humaine ou nationale.

Nous n'avons pas même encore commencé à nous pencher sérieusement sur notre passé récent, à méditer notre expérience à cet égard en la replaçant dans son contexte historique ; c'est-à-dire dans la continuité du temps et en relation avec la situation actuelle de la Nation. Nous avons aujourd'hui la chance de compter encore parmi nous des compatriotes, responsables d'Etat, ou simples militants, qui ont activement participé à cette histoire ; celle de la libération comme de l'union et qui ont, pour cette raison, le privilège inappréciable de représenter dans le présent notre histoire vivante,

la plus importante peut-être. Nous devrions nous hâter de recueillir soigneusement, totalement leurs témoignages : quand eux-mêmes n'ont pas la possibilité de nous léguer par écrit leur savoir d'une manière objective, impartiale, c'est-à-dire en faisant abstraction de leur sentiments personnels, des misères inévitables dans la vie humaine : en pensant seulement au service national, irremplaçable, qu'ils rendront aux générations futures...

1°) L'expérience du passé

Comment donc les nationalistes (par opposition au *tribaliste*) aux prises avec le phénomène clanique ont-ils tenté de maîtriser cet adversaire inavoué qui menaçait à tout moment de les prendre à revers ?

a) Le *Sayid* Mohammed Abdille Hassan menant, sur plusieurs fronts une lutte implacable contre les envahisseurs coloniaux ressentit la nécessité impérieuse de juguler le tribalisme pour renforcer l'unité, indispensable, du peuple somali face à un ennemi organisé, matériellement supérieur. Il essaya d'éliminer toute référence à une appartenance clanique dans les rangs des derviches pour cimenter leur solidarité, leur esprit de fraternité. C'est pourquoi :

« Attempting to assert the leadership of all Somalis, he imposed on his followers ban against the use of clan names » (43).

Il utilisa la religion comme facteur d'unité et substitua l'islam au tribalisme. Ainsi :

« Islam was a forerunner of modern political movement which has sought, above all, to eliminate tribalism » (44).

Mais le poids, mais la force du tribalisme exploité à outrance par les ennemis furent tels que le grand et admirable patriote dut lui-même à la fin s'y résigner comme à son dernier réduit et y chercher ses ressources pour poursuivre la résistance nationale... Puisque,

selon Castagno, pour pouvoir continuer le combat, tout en se défendant contre les groupes tribalement, mais non plus politiquement ou religieusement hostiles :

« The Mullah himself ultimately had to fall back on his clansmen, the Darood, for support against the ishaaq » (45).

b) Le SYL

Le *Somali Youth League* naît ainsi en 1943, dans un contexte social déterminé, celui où :

« Somali political parties are untermeshed with social system that is strikingly affected by vacillating pattern of clan association and cleavages ».

Au point de juger qu' :

« An understanding of modern political system requires an appreciation of agnatic lineage society that underpins it, for Somali political parties are essentially consortia of competitive kinship groups. The relationships between the parties and the traditional groups are major conditioning forces in the political progress » (46).

Il n'est pas étonnant dès lors que le SYL inscrive à son programme les deux objectifs principaux et indissolublement liés : celui de la Grande Somalie et pour y parvenir, l'élimination du tribalisme. Ainsi (et bien que la formulation soit malaisée...)

« The aims of the party included eradication of « all harmful prejudices and ill-feeling between tribes, rer, and tarigas » (47).

c) l'indépendance

Voici, édifiante, et toujours selon Castagno, la situation avant l'indépendance des formations politiques avec leurs relations aux clans dont le nom, bien souvent occulté, et parfois ouvertement revendiqué...

Dans ces conditions, chaque parti présentait un double visage : une face visible comme la lune, *nationale*, et une autre cachée, *clanique* et obscure mais non moins active et présente.

Il était inévitable que se posa au jour l'épineux problème de la représentativité des clans à laquelle devait se superposer celle des formations politiques lors de la composition du premier gouvernement du pays. En somme, la tribu fournissait le contenu et le parti, le cadre... Et comment séparer le fond de la forme ? Pourtant quelle que soit la force des arguments que l'on puisse avancer au nom du réalisme, on ne pouvait nier que pareil dosage, toujours difficile, se révélerait à l'évidence une cause génératrice de conflits et un handicap certain pour l'avenir. Ainsi Abdirazak Haji Houssein

« Complained before the UN trusteeship that the clan balance formalized clanism in politics and was incompatible with the political evolution of Somalia, and fatal to its unity »

La suite des événements devait malheureusement conformer ces inquiétudes...

La première constitution de la République qui entre en vigueur au 1er Juillet 1960 exprimait en ses 105 articles un souci d'équilibre et de complétude tout en cherchant d'une part à consacrer légalement l'évolution acquise et d'autre part, à concilier la liberté de l'homme et le maintien de l'ordre étatique et juridique. Elle disposait en effet en son article 28 relatif à la « Liberté d'opinion » que :

« 1°) Toute personne a le droit d'exprimer librement son opinion de toutes les manières, sous réserve des limitations qui peuvent introduites par la loi afin de préserver la moralité et la sécurité publique.

2°) L'expression de la pensée ne peut faire l'objet d'une autorisation ni d'une censure préalable. »

TABLEAU A
NUMBER OF VILLAGES WITH BRANCHES OF, AND DOMINANT
CLAN AFFILIATIONS OF, PARTIES IN SOMALIA (1950-1954)

<i>Party</i>	<i>Number of villages ^a</i>	<i>Dominant clan affiliation ^b</i>
INTERCLAN		
National		
Somali Youth League	34	Daarood, Hawiye
Somali Progressive league	12	Osman Mahmud (Daarood)
Somali African Union	22	Murosada, Averghedir Aer (Hawiye)
Somali National Union	7	Galgial, Hauadle (Hawiye)
Regional		
Benadir Youth Union	5	Rer Hamar, Rer Merca (Mogadiscio and Merca)
Local		
Somali National league ^c	1	Bimal (Dir), Marehan (Daarood)
Hidalet al Islam Shidle e Mobilen	3	Shidle (Negroid), Mobilen (Hawiye)
CLAN OR TRIBAL		
Regional		
Afgoi-Audegle Group	2	Digil
Hisbia Digil Mirifle	15	Digil, Rahanweyn
LOCAL		
Abgalia	1	Abgal (Hawiye)
Abgal Youth Association	1	Abgal (Hawiye)
Ancora	1	Bagiuni
Bagiuni Fichirini Youth	1	Bagiuni
Dir Youth Association	1	Dir
Giam Giamogia	1	Gosha (Negroid)
Murosada Bloc	1	Murosada (Hawiye)
Leopardo	1	Negroid
Palma	1	Negroid
Six Shidle	1	Shidle (Negroid)
Somali Democratic Union	1	^d
Somali Patriotic Union	1	Dir

^a The number of villages in which the parties had branches are estimates derived from the *Corriere della Somalia*, 1950-1954, and the reports of regional commissioners, not from party claims.

^b My categorization differs from that of I.M.LEWIS "Modern Political Movements in Somalia," *Africa*, XXVIII (July-Oct., 1958). Lewis does an excellent job of drawing the relationship between traditional ethnic groups and modern parties, but I regard his categories as too broad and his depiction of vacillating pattern of affiliations and cleavages as too general.

^c Not to be confused with the Somali National League in Somaliland.

^d Data lacking.

TABLEAU B

CLAN-PARTY IDENTIFICATIONS AS SHOWN IN THE FEBRUARY, 1960,
ELECTION IN SOMALILAND

<i>Party</i>	<i>Per cent of votes</i>	<i>Dominant clan association</i>	<i>Per cent of population</i>
Somali National League	52.2	Ishaaq Habr Yunis Habr Awal(Iise Muuse) Eidegalia Arap	20,1 4,5 6,0 3,0
National United Front	24,8	Ishaaq Habr Toljaala Habr Awal (Saad Muuse)	15,6 15,6
United Somali Party	16,4	Darood Dulbahante Warsangeli Dir Gadabursi Iise	15,6 3,5 7,5 8,6
Somali Youth League	5,7	Daarood	

Mais les responsables politiques avaient clairement conscience des risques d'abus que comportait cette conception d'orientation libérale en raison de la virulence du tribalisme qui pourrait un jour, par son égoïsme aveugle et anarchique, pulvériser le cadre institutionnel fragile, à peine mis en place. Sa protection exigeait logiquement le maintien, dans le cadre de certaines limites, des mouvements et humeurs, instables, des forces et groupes claniques ; on pouvait espérer parvenir à ce but et réduire leurs pressions et impact sur les organisations politiques en demandant à celles-ci le respect de certains critères éthiques, à définir par le législateur, et auxquels les partis politiques devraient conformer leur *formation* et leur vie interne, comme leurs activités publiques. Ainsi, le premier Président, Aden Abdoullah Osman, tout en marquant sa préférence pour le « multiparty system » exprimait ses réserves à cet égard et confiait le projet qu'il nourrissait pour parer aux abus :

« I believe in a multiparty system. Not too many parties. We are planning a law that will requiere political groups to be responsible and not juste personnal followings or temporary interest groups » (49).

Cette louable intention pour moraliser la vie politique ne porta pas ses fruits. L'article 28 de la constitution retourné, appliqué à rebours servit de « porte de sortie » pour s'évader de l'arène institutionnelle restreinte et soumise aux lois, à l'étendue infinie des gesticulations et du hors jeu... tout comme nos troupeaux passent par l'issue de l'enclos à la nature. Les partis politiques entraînés par le tribalisme se retirèrent pour ainsi dire de la ville policée et retournèrent aux disputes habituelles dans la jungle et la prolifération dans le désordre... L'esprit tribal qui hante comme un fantôme la réalité sociale ; qui sait que toute évolution économique, politique ou culturelle se fait à ses détrimens prit sa revanche contre le progrès de la Nation et la naissance de l'Etat ; l'Etat, cette superstructure contre laquelle il se regimbait et qu'il ressentait dès le

début comme un bât insupportable qu'il aurait désormais à subir pour toujours. Afin donc de pouvoir se dérober à cette « contrainte » (car c'est ainsi que l'évolution nécessaire apparaît à l'ignorance...) et mettant précisément à profit les nouvelles conditions offertes par l'Etat, le tribalisme engendre une perversion politique en combinant liberté d'opinion et système électoral à la proportionnelle détournés de leur but. Tout clan et sous-fraction de clan, tout démagogue, eurent dès lors la liberté de s'offrir une association... C'est ainsi que le nombre des partis politiques ou prétendus tels est passé en dix ans, de moins de 25 (5 dans le Nord, une vingtaine dans le Sud) au moment de l'indépendance à plus de 80 à la veille de la Révolution ! Certains groupements affichant naïvement faute d'idées, un animal comme emblème, quand ce n'était pas carrément la marque du clan !...

La soutane vaut ce que vaut le moine. La meilleure constitution ne vaut en définitive que ce que valent les hommes qui doivent l'appliquer et passer dans leur vie son contenu et son esprit... Dans cette première constitution si détaillée, si profonde les auteurs avaient eu l'ambition d'intégrer en une synthèse judiciaire l'expérience humaine à cet égard et les particularités de l'évolution nationale. Mais elle avait par là même pêché par sa perfection. Toujours était-il qu'elle resta lettre morte. Le texte fondamental constitutif et le premier en son genre dans notre histoire n'était plus, à la fin, qu'un bout de papier insignifiant et lointain, voué au mépris et à l'oubli par le nomade « libéré » qui, poussant un ouf ! reprenait également en ce domaine, intellectuel et juridique, son irrésistible *errance*...

Dans la brousse, le nomade avait la charge de son troupeau et de « son » territoire. En ville, où ces deux éléments n'existent plus, il se croit en devoir d'assumer la garde de cet autre troupeau : les hommes de troupe de la tribu...

2°) Le Régime révolutionnaire

Avec l'avènement du Régime révolutionnaire, nous passâmes à l'autre extrême : suppression de tous les partis, mise à l'écart de toute la classe politique, suspension du parlement et de la constitution à l'exception de son article 6...

Lorsque l'Armée admirée et aimée, chantée et louée par tout le peuple prit le pouvoir, elle sauva de justesse le pays d'une catastrophe imminente (guerre civile pouvant entraîner l'effondrement de l'Etat) ; elle le fit avec l'appui, la bénédiction chaleureuse du peuple écoeuré et devenu violemment anti-parlementaire.

En quelques années, de 1970 à 1975 où le démon du tribalisme fut complètement subjugué et baillonné (provisoirement hélas !) le Régime révolutionnaire montra d'une manière éclatante de quels prodiges était capable le peuple organisé et uni, confiant en son génie en s'appuyant sur le seul critère de compétence. Cette seule expérience, sans précédent, a sans doute en soi une signification aussi importante que les résultats obtenus eux-mêmes. Ceux-ci s'imposaient dans tous les domaines de la vie nationale tant par leur ampleur historique que par l'effort populaire unanime qui les avaient produits.

Pendant ce laps de temps pourtant bien court où l'ordre, le travail et la stabilité succédèrent à l'anarchie, à l'insécurité et à l'incurie, le peuple enregistra des progrès en flèche bien souvent en partant de zéro : qu'il s'agisse de l'économie, de l'éducation et de la culture, de la santé et de la défense, du développement et de la réorganisation de l'appareil d'Etat, ou de la politique étrangère où notre pays s'acquit rapidement une image respectable en Afrique et dans le monde.

Sans doute, est-il légitime d'inscrire à l'actif des 25 membres du SRC (Supreme Revolutionary Council) les expériences historiques fondamentales, remarquables et uniques qui représentent les points culminants de ce grand effort populaire. La Révolution par

les Forces Armées avait fourni tout à la fois l'inspiration et le moteur, mais aussi le modèle d'organisation militaire :

a) le sauvetage national lors de la grande sécheresse (70-74) et la campagne d'alphabétisation. Sans cette oeuvre généreuse et enrichissante, aux significations multiples, pour secourir hommes et bêtes dans les campagnes sinistrées, protégeant par là même les centres urbains qui auraient été submergés par les vagues successives d'un exode inévitable, il est à penser que la société somalie aurait été ébranlée jusqu'en ses fondements par les conséquences de cette calamité naturelle. Elle a survécu grâce à cet effort. Et seule une organisation fortement structurée et efficace, animée par une foi révolutionnaire aurait pu venir à bout en entraînant avec elle toute la masse, et avec l'aide indispensable de notre alliée d'alors, l'Union Soviétique.

b) L'inappréciable transcription du somali et son adoption comme langue officielle de la Nation. Nous pouvons affirmer que par cet acte notre Nation naquit une seconde fois à l'existence ! Nous fîmes entrer notre identité culturelle dans l'Histoire en rendant inaltérable notre langue, la musique de notre âme nationale ! Par cet acte enfin, nous nous sommes donné la possibilité essentielle et première de libérer toutes nos ressources intellectuelles et artistiques ! Nous nous sommes ouvert tous les couloirs de notre passé, toutes les portes du savoir humain ! Bref, hommes et Nation nous sommes désormais autres ! Par les nouvelles possibilités que nous nous sommes données ! Il nous faudra les exploiter d'une manière rationnelle et totale en prenant bien conscience des richesses, inépuisables, qui nous attendent.

c) Le « boom » extraordinaire du secteur éducatif, à l'intérieur comme à l'extérieur des murs de l'école.

d) L'appui décisif à l'indépendance de la république de Djibouti ; - la formidable poussée de volonté de libération et d'union nationale (1977-1978) dans la *Somalie occidentale* : ce sont là les événements qui marqueront définitivement le destin de la Nation somalie.

Pourtant, là encore, une fois de plus et pour la même raison, tout fut remis en cause quand le tribalisme latent, assoupi, releva la tête dès que la pression révolutionnaire commença à se relâcher. Le moment décisif, à cet égard, se situe tout naturellement après la guerre de la *Somalie occidentale* et la défaite qui ne pouvait qu'accentuer les contradictions internes dans un pays affaibli et sortant d'une grande épreuve.

Un rapport américain mit pertinemment le doigt sur les causes qui engendrèrent l'échec du processus admirable de transformation révolutionnaire de notre société. Il se heurta à deux obstacles majeurs : la « mentalité nomade » et la « bureaucratie » ; la première pierre d'achoppement fut, comme de juste, la « mentalité nomade » ; le second obstacle, aggravé paradoxalement (nous comprendrons comment au chapitre suivant) par celle-ci, fut la bureaucratie ».

De cette « mentalité nomade », nous avons parlé ci-dessus et tenté de décrire les caractéristiques propres de sa physionomie. Il est d'ailleurs à se demander, compte tenu donc de ces dernières, comment le nomade a pu alors, tout au moins pour le début, suivre le mouvement révolutionnaire. Le mode de sa pensée elle-même ne s'incrit-elle pas en faux contre une telle perspective et ses possibilités ? Ou y aurait-il participé réellement, comme cela semble être le cas non plus par compréhension, par adhésion consciente au credo révolutionnaire, mais seulement mû par d'autres mobiles Par nationalisme par exemple ? En tout cas, nous pouvons être fondés à affirmer en toute logique que la mesure dans

quelle la Révolution aurait réussi et entraîné avec elle le nomade
rait inversement proportionnelle à la régression de sa psycholo-
e et de sa manière de voir traditionnelle analysée dans les pages
-dessus ; et que la même règle demeure valable relativement à
ut progrès historique...

3°) *La lutte contre le tribalisme, cet « opposant » permanent*

A. DEFINITION DU NOMADE

Rappelons que nous lions étroitement dans notre analyse esprit
bal et « mentalité nomade » dont il est la cristallisation et l'élé-
nt actif. La question se pose dès lors de savoir qui est nomade ?
Dans notre contexte, celui de la Somalie qui nous occupe par-
culièrement ici, le nomade à proprement parler ce n'est ni le
adhijire » (chevrier), ni le « *lo'jire* » (le bouvier), mais le chame-
ier (« *geeljire* ») .

En effet, lorsque eau et pâturage se font rares et que la
sécheresse décime chèvres, moutons et vaches, seul le *chameau* est
roi : seul il résiste, inébranlable dans la « pénurie », stoïque dans
l'épreuve ! A lui s'accroche comme au rocher la vie du nomade. Et
le poète de dire les malheurs qui attendent en pareilles circonstan-
ces ceux que la bonté divine n'aura pas bien lotis à cet égard...

Le chameau est l'animal noble par excellence : valeur, longévité
et beauté. Il peut endurer des semaines, sinon des mois des
conditions difficiles. Comme son maître peut des jours entiers
voyager à ses côtés sans manger ni boire. C'est lui, le chameau, qui
fournit lait et viande supérieurs en qualité à tous autres, le moyen
de transport ; c'est lui qui sauve la vie du nomade lorsque ce
dernier, menacé de mort (par inanition), et pour échapper au
trépas, sacrifie in extremis et toujours à contre-cœur, l'existence
de la bête, son muet et sympathique compagnon : étanchant sa soif
avec l'eau, décantée, récupérée à son estomac ; buvant même à sa
veine jugulaire, ou mangeant le cœur « prêt à consommer » de sa

bosse... le Somali ne l'utilise que rarement comme monture.

Le chameau manifeste des qualités qui lui permettent de prétendre à un droit de préséance au regard de ses « semblables » qu'il domine de tout son corps, de toute la longueur, hautaine, de son cou. Sa possession ennoblit son maître comme son don inspire le respect et la gratitude. Tandis que caprins et ovins ne sont que de la menue monnaie ; que les bovins eux-mêmes, en raison de leur vie fragile sont assimilés à des « tétards » qui prospèrent certes dans l'abondance de l'eau mais crèvent aussi vite que la mare se dessèche, le chameau qui connaît rarement la « déflation » constitue l'unité de compte par excellence, l'« étalon » stable qui entre dans le paiement du prix du sang ; c'est lui que l'oeil cherche dans la dot que le fiancé offre à sa future belle-famille pour la fille demandée en mariage ; lui qui constitue le butin principal de la razzia et la source fréquente de lutte entre tribus.

Bref, il est le symbole de la richesse, le signe de l'honneur ; la marque forcée de la reconnaissance sociale. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que nous nous trouvions en présence des anecdotes suivantes dont nous nous permettons de citer ici quelques-unes pour illustrer ce point de vue. Mais elles ne constituent, bien sûr, que des échantillons d'exemples abondants à ce sujet :

a) Puisqu'il n'est pas de bien supérieur, dont la possession soit convoitée et donc jalousement surveillée, l'on comprend cet avertissement plein de menace de la part d'un homme qui devait avoir des raisons de s'inquiéter !
« Et que l'on ne s'avise pas de subtiliser ma chère chamelle : car alors je m'abattrais sur le coupable entre chien et loup, nu comme mon long fusil !... »

b) Le chameau, c'est même *le* bien matériel en ce monde. Aussi, le Somali, dédaigneux et rempli du sentiment de

fierté que lui inspire sa possession s'écrit-il :

« O Seigneur Dieu, qu'en savent-ils, eux, les « *Gaala* », en fait de noble chameau ! » (« *Gaala* » a ici le sens d'« indifèles »).

c) Bien plus, le chameau se voit élevé à la dignité d'une vertu métaphysique ! (en quoi, soit dit en passant, le Somali trahit ce fond rationaliste « athéisant »).

En effet, l'au-delà lui-même (entendez le paradis) ne saurait probablement receler salut et béatitude sans la vue rassurante de cet animal devenu, il faut bien le dire, plus qu'une bête par la vertu de ses qualités intrinsèques dont la présence dispense la seule absolution qui soit ! « Car là-bas n'est loué, ni sûr de rien, qui n'amène pas sa chamelle avec soi » ! Et du coup ce monde « intelligible » de Kant devient impénétrable et absurde sans le « camel key » ! Et le nomade d'entonner à l'instar de Lamartine :

*Un seul « être » vous manque
Et tout est d'intérêt dépourvu !*

Car comment croire que quelque chose puisse être sans la valeur « efficiente » du chameau ? Ce qui signifierait que le tout-Puissant ne se serait pas bien débrouillé dans l'Autre-Monde, s'il y manquait cet élément essentiel ! l'au-delà n'étant probablement que le prolongement de la vie d'ici-bas ! car comment en serait-il autrement ? C'est pourquoi pour le nomade son chameau vaut plus pour lui que le pari pour Pascal, auteur des *Pensées*. Il ne saurait donc raisonnablement se départir de son viatique, son talisman et sa mascotte. Bref, son passe-droit à la vie sous la lumière !... Et donc aussi, naturellement, pour le paradis comme pour tout le reste, en supposant qu'il y ait une « suite » à tout ceci (entendez l'existence terrestre !).

d) Mais l'ascension du chameau sur l'échelle de l'être en arrive même à prendre le pas sur l'...*homme* lui-même ; si l'on en croit l'histoire ci-dessus et qui ne serait pas une pure invention :

Les victimes d'un raid vinrent trouver leur roi et implorer son intervention contre les agresseurs. Et ce dernier de s'enquérir :
- Qu'avez-vous subi ? Vous aurait-on enlevé des chameaux ?
- Certes non, nous n'avons rien perdu de nos animaux. Mais il y a pis : des *hommes* sont morts !

Alors le Roi, qui ne voyait pas les jolies bêtes en jeu dans le litige jugea que Sa Majesté n'avait pas lieu de se déranger : peut-on en effet se mettre en rase campagne pour si peu !

Tout cela se passait dans la société traditionnelle. En voici maintenant une anecdote plus « actuelle », différente et combien révélatrice ! qui m'a été contée à Mogadiscio où circulent des histoires de ce genre, aussi piquantes que savamment inventées qui font les délices des Somalis et de leur « esprit de finesse » naturellement portée à une ironie, innée... La fonction présidentielle elle-même n'est pas concevable sans être « assaisonnée » de ce prestigieux titre de propriété ! En effet :

e) Le président Mohamed Siyaad Barre posséderait dit-on quelques chameaux (« Halaal » geel ah...) dans sa région d'origine où ils doivent continuer à errer depuis que, et il y a belle lurette, l'« intéressé » a abandonné la profession première de tous, celle de « chamelier » pour des hautes destinées... A la suite de quoi il a dû plus que négliger ses pauvres bêtes ! Alors ce qui devait arriver arriva : voilà qu'un beau jour le garçon qui en avait la charge, et ne voyant sans doute pas leur « propriétaire » revenir de sitôt ! décida brusquement d'en aller vendre quelques-unes à la ville d'à côté...

Cependant, sur la place du marché, on ne tarda pas à « reconnaître » les chameaux du « Vieux » lesquels, bien entendu, ne ressemblaient pas aux autres. On mit donc le « coupable en prison » et les animaux, sous bonne garde ; après quoi l'on porta, comme il se doit, la chose à la connaissance du « propriétaire ». Et voici comment le « Vieux » aurait tranché cette délicate affaire en ordonnant ce qui suit :

« Que l'on reconduise *tout d'abord* les bêtes à leur lieu de provenance ; qu'*ensuite* on m'amène le jeune homme en question » !...

L'on ne saurait épuiser ici toutes les pensées sous-jacentes à cette petite histoire apparemment anodine, mais hautement instructive pour notre recherche sous le rapport de la « mentalité nomades ». Retenons seulement cette triple signification qui mérite toute notre attention :

- En premier lieu, et c'est là peut-être le point le plus profond (parce que nous voyons, comme dans le rêve, la connexion de deux mondes si différents...), la propriété, attribuée au Président, des chameaux est donnée allusivement comme un moyen, comme un titre de reconnaissance compte tenu de sa fonction et de sa position sociales ; lesquelles, sans cela, ne seraient pas justifiées. Autrement dit, la possession nécessaire d'un tel cheptel se donne (pour la société traditionnelle qui ne reconnaît pas l'autre, urbaine, à l'intérieur de laquelle elle continue à penser !) comme une forme de légitimation de son autorité, qui opère concurremment et simultanément avec les procédures institutionnelles et juridiques de transfert de pouvoir. Si une telle interprétation s'avère exacte, alors les implications politiques et sociales et les énormes problèmes qui peuvent en surgir seraient, avec une recherche plus poussée, faciles à saisir dans la pensée populaire d'où émane cette

formation spirituelle similaire aux productions oniriques... Voyons cependant la remarque suivante :

- L'anecdote signifie en second lieu que *tous* les Somalis sont des nomades : si cette qualification s'applique au Premier d'entre eux, alors aucun ne saurait y échapper. Tous sont par conséquent dans le « bain » pour ainsi dire ; ce qui, peut-être, n'est pas si loin de la vérité et que la société pastorale relève comme un motif de fierté.

- Enfin, dans la Bible comme dans l'esprit des peuples le guide est comparé et assimilé au pâtre, au berger qui conduit le « troupeau » : la masse...

Ici, pour le Somali, le Berger devient le Chamelier. A ce titre, le Président et son rang, c'est-à-dire sa fonction peuvent avoir leur place et sont admis au sein de la société traditionnelle, laquelle aurait ainsi un pouvoir de légitimation et de récupération, et se poserait première non seulement dans le temps, mais aussi dans l'ordre politique par rapport à la communauté urbaine où le « patriarche » aurait « émigré »...

Complétant ce dernier sens, et achevant la liste des honneurs décernés à cet animal, mentionnons comme étant le point culminant, et le couronnement de sa longue carrière le fait que :

f) l'Indépendance (*Gobannimo*, substantif féminin) a pris dans l'imagination nationale les espèces d'une « chamelle » comblée et baptisée du beau nom de : « *Maandeeq* » que l'on pourrait traduire, imparfaitement d'ailleurs, par : « qui satisfait pleinement l'esprit ».

Alors, pour prendre soin de *Maandeeq*, comme il convient, qui pourrait prétendre à ce rôle, honorable entre tous, sinon un ... « chamelier »... Et le poète parlant de cette « chamelle » prestigieuse n'affirmait-il pas déjà « l'on ne saurait le confier à qui dont le père n'aurait pas reçu de la tradition et de l'expérience du temps, l'art et le savoir faire de la traire »?...

Ainsi la pensée latente dans l'anecdote paraît être la suivante : « chamelier » est, et devra demeurer, la première qualité du Chef de l'Etat. *Maandeeq* l'exige. Et celle-ci (les quelques chameaux fictifs de l'anecdote nous le rappelle) est en brousse ; c'est là qu'est son milieu naturel, sa patrie pour ainsi dire ; c'est là qu'elle prospère et peut se multiplier. On ne saurait donc l'amener en ville, Monsieur le Président ; ce serait un délit et vous auriez des problèmes : le jeune homme à la fois raisonné et absous par le Président et dont il ne saurait se passer les services, puisqu'il devra rejoindre postérieurement les bêtes là-bas... représente l'*importante communauté nomade*...

Pareille analyse nullement exhaustive ici... ne nous révèle véritablement qu'un fragment du matériel disponible sous ce rapport dans notre société ; chaque détail s'avère gros de significations multiples. De leur exploration jaillira la lumière qui nous éclairera sur certains aspects de notre corps social et le comportement de ses membres et de leur psychologie.

Venons-en maintenant au nomade lui-même pour en indiquer un ou deux traits supplémentaires. Ils nous montrent peut-être où se situe le point décisif qui permet d'ébranler tout son être, tout son univers.

Le nomade, avons-nous dit, est un homme libre et fier. C'est un homme volontairement chevaleresque, naturellement généreux. Ce caractère de sa personne découle des conditions de son existence où le courage et l'honneur, autant que l'esprit d'équité sont des vertus cardinales sinon vitales. Le nomade n'est pas l'homme de la parcimonie et des demi-mesures. Trop fier et honnête pour simuler et avoir des arrière-pensées, il lui plaît souvent d'accorder ou de refuser *en bloc*. Et de même qu'il acceptera ou rejettera en bloc, de même il se dessaisira ou s'engagera en totalité quand il

s'agit de sa personne, défendant farouchement avant tout sa dignité et son indépendance. C'est là que se situent tout à la fois sa force et son talon d'Achille...

C'est pourquoi les démagogues chercheront à lui en mettre plein la vue pour lui extorquer son consentement à ses dépens ; pour la même raison ses ennemis les plus subtils, les plus dangereux s'efforceront, comme un frelon, à le piquer au vif à son point le plus sensible en le prenant, pour le provoquer, par son sentiment de l'honneur, individuel ou tribal : afin qu'il interrompe brusquement par sa colère brutale ses entreprises ; qu'il précipite lui même par terre son oeuvre et ce qu'il aura édifié par ses efforts personnels, et peut-être durant toute une vie...

Lorsque la manoeuvre a réussi, le voilà qui, tout à coup se déclare forfait, ou fait volte-face ; sans plus d'explication : car l'honneur, comme la liberté ne s'explique pas plus qu'il ne se divise. Tandis que rira sous cape, celui qui se sera joué de lui à son insu. Et, en vérité, on s'est toujours conduit ainsi avec lui ; à tous les niveaux et sous des formes diverses, depuis le commencement de la colonisation. Il serait peut-être temps qu'il révise ses positions : à savoir qu'il serait bête d'être honnête avec celui qui ne l'est pas avec vous ; surtout quand il y va de votre vie...

B-LA NOCIVITE DE L'ESPRIT TRIBAL

Afin qu'aucun malentendu ne subsiste à cet égard, répétons encore qu'il n'est pas question de condamner sans appel le tribalisme en soi comme s'il s'agissait d'un péché originel, mais de comprendre sa nature ; c'est-à-dire sa raison d'être comme ses conditions d'existence, étant donné que nous n'avons pas affaire à une chose éternelle et immuable, mais à une réalité sociale et humaine, historiquement donnée et soumise à ce titre au changement.

Personne, en effet, ne saurait nier les vertus de cette vieille

institution de l'humanité et le fait que, tout particulièrement pour nous, Somalis, la solidarité inhérente à la structure clanique et le talent guerrier du nomade assurèrent à notre société pastorale une existence indépendante depuis des milliers d'années.

Mais si, les conditions générales s'étant modifiées, ce qui était tout d'abord une bouée de sauvetage se transformait en une ceinture de plomb propre à couler au fond, il serait déraisonnable et dangereux de ne pas en prendre conscience comme tel, et songer à s'en débarrasser au plus vite...

L'institution tribale, avons-nous indiqué ci-dessus, est l'émanation nécessaire d'un mode de vie : le *nomadisme*, dont elle constitue la « superstructure ». Le mouvement des conditions naturelles, historiques et écologiques, qui détruit la base même de la société pastorale supprime nécessairement par là même les deux fonctions du tribalisme : comme forme de solidarité collective et moyen d'identification, aussi simple et commode que précis (en sorte que, par exemple, il suffisait à Djibouti, à l'Administration coloniale, de connaître dans l'ordre le nom de cinq ou six ascendants de quiconque pour le rattacher infailliblement à un rameau tribal, en usant comme aide mémoire les gros volumes du colonel Chedville, seule oeuvre systématique et complète d'une anthropologie réduite à son contenu oppressif... La non-satisfaction à cette condition prouvant à contrario la qualité d'« étranger » du sujet et par conséquent d'intrus ; ce qui lui valait l'expulsion, ou la prison, ou les deux à la fois...).

L'histoire de la Vie nous apprend qu'un être vivant ne se résigne jamais de lui-même à la dissolution (de ce point de vue, le suicide est une dramatique anomalie...) ; il n'accepte pas la disparition à laquelle pourtant le condamnent, inéluctablement, les lois de la nature : il ne se soumet pas à cette horrible perspective sans avoir auparavant déployé toutes les forces de résistance et d'adaptation dont il est capable pour échapper à la mort, ou, tout au moins, en

ajourner l'échéance ; il se change au besoin lui-même, faute de pouvoir changer le monde pour se créer une chance de survie et d'espoir. Il en est de même à plus forte raison dans la société...

Les conditions d'existence devinrent de plus en plus difficiles dans le cadre traditionnel de la campagne ; on peut s'interroger alors si l'institution tribale ne se serait pas transportée par sa mobilité même, vers des horizons meilleurs ? Vers le nouvel espace « pastoral » étatique et urbain ? Milieu a priori si différent, si opposé à son lieu d'origine ? En d'autres termes, le phénomène tribal n'aurait-il pas « émigré » en ville pour survivre, se créant une nouvelle aire vitale par l'invasion et la subversion, transformant ainsi la ville et l'Etat, c'est-à-dire la *Cité* en un gros campement ? Le tout en épousant (et c'est là sa mystification et son « savoir », son « astuce »...) la loi « politique » du milieu ? La problématique et son centre dynamique se situe à la vérité, non plus maintenant dans la brousse mais à ce niveau précis. D'où l'optique et la logique de notre analyse axée sur ce noeud vivant dont elle s'efforce de pénétrer le sens à savoir : le *point de rencontre* de la campagne, de la ville et de l'Etat.

Examinons donc le tribalisme dans ce nouveau contexte.

a) En premier lieu, le tribalisme est par définition un *principe de division*. C'est même là sa fonction principale sinon unique ; celle qui, avant tout permet de circonscrire une unité par opposition à tout ce qui se situe en dehors des délimitations de celle-ci. C'est une fois cela acquis que pourront jouer la solidarité, l'identification préalable des membres et des non-membres, les droits et devoirs des premiers, les relations avec les seconds, etc... L'on peut presque avancer que la division est la démarche première, constitutive du groupement tribal. Principe de division, le tribalisme l'est par définition, il ne saurait être autre chose du point de vue global, celui de la communauté.

L'institution tribale unit le clan. Mais cette unité n'est qu'apparente : son essence est précisément d'être fondée sur la division non seulement externe mais également interne du groupe clanique. Elle est en fait minée de l'intérieur dès le début : comme unité divisée et divisions immanentes, résultat et maillon du même processus (ensemble, sous-ensemble, fraction, sous-fraction, etc) qui ne s'arrête lui-même qu'au « terminus » : l'individu.

La réalité du tribalisme, c'est que sa vérité (son unité) s'oppose à sa loi (la division) dans une contradiction insoluble interne à son être. Là réside son drame, son danger et sa difficulté. La structure tribale instaure au sein du groupe un éparpillement virtuel qui épouse curieusement dans son développement pratique, les formes connues de la scissiparité.

C'est pourquoi tous les membres d'une société, hommes ou femmes, doivent être inclus dans un groupe ; il est bien évident que l'esprit tribal réduit la « nation en miettes » ; la formation sociale vivante en une masse chaotique et uniforme : parce que, précisément, cet esprit opère comme un agent virulent de déstructuration et de décomposition du corps social. En cela consistent pour lui la réalité et la vie..

Le progrès historique a suivi un itinéraire bien connu : celui qui va de *l'individu à la famille*, de la famille à la *tribu* ou au clan, et de ceux-ci à l'Etat et à la *Nation*. *La conscience tribale se complaît justement dans le processus inverse de régression et de dégénérescence, de retour dans le chaos et les ténèbres.* Un processus qui, par sa logique intrinsèque même, ne peut que conduire rapidement à l'impasse et à la solitude dans l'arrêt, l'erreur et le non-être.

b) *Tel maître, tel valet...* Et de même de l'esprit tribal. Tel sur le plan social, tel sur le plan *intellectuel*.
Ce qui caractérise en effet la *mentalité tribale*, c'est son *étonnante pauvreté intellectuelle*.

Le jargon du ghetto tribal se compose de quelques mots, essentiellement des substantifs, toujours les mêmes, définis et limités en nombre comme dans leur contenu une fois pour toutes : les *noms*, les *seuls* noms des *tribus*... Conjugués à l'auxiliaire être : il est de la tribu *x*, il est de la tribu *y*, etc... Et en conséquence, il adhère aveuglément ou exclut (excommunie pourrait-on dire...) irrémédiablement.

Voilà, réduit à sa plus simple expression tout son bagage ! Toute sa bible et son credo ! son but ultime et premier ! Tout le reste relève du brochage, du camouflage ? Il mâche et rabâche à longueur de journée cette écume invariable, fade, et différemment colorée, dont il nourrit son esprit affamé et languissant à son insu (on peut en effet avoir faim comme on peut être malade sans le savoir). Car le provincialisme n'est pas la patrie de l'esprit, universel par nature; tant par son origine que par sa fonction : la réflexion tire précisément le général du particulier. Sans cette aptitude, l'homme n'existerait pas au figuré et peut-être même au propre...

La force évocatrice de ces noms (celle des tribus) est telle qu'elle omnibule totalement l'esprit déjà obscurci et asservi par ce babillage insipide, qu'elle dévore littéralement en un temps record toute la culture scientifique et éthique moderne qui avait pu être acquise depuis et qu'on avait pu croire durablement affermie ! Assez tristement l'expérience montre bien souvent, sinon toujours que le vernis resté superficiel malgré toutes les apparences (voyez ces messieurs qui eurent rang d'hommes d'Etat chargés d'une responsabilité nationale ! Et si longtemps !... Avant de se convertir à... *rebours*!... par le *recyclage* tribal...). Il découvre soudain un fond ancien, autrement dit tribal, plus largement nomade, demeuré complètement intact sous les dehors trompeurs de citoyen évolué. Le nomade se dépouille des valeurs modernes ; il met bas son masque (d'emprunt !) et s'exhibe littéralement comme le baigneur, avant de plonger avec frénésie dans le milieu nostalgique

d'autrefois ! c'est là une constatation surprenante et cruelle particulièrement pénible pour ceux qui ont la charge de gouverner. Cette *instabilité intellectuelle*, épidermique, doit nous inviter à réfléchir à déceler les raisons profondes. Car il va de soi que le Somali ne réagit pas ainsi par goût de la farce, mais très sérieusement et de bonne foi, mû par des motivations inhérentes à sa réalité psychique ; bien entendu ce comportement est préjudiciable à sa vie comme à celle de la communauté en général. Mais continuons notre analyse.

Quand il a tiré comme un boulet de canon le nom de l'Ancêtre du clan dont il se réclame, le tribaliste a tout dit. Il n'a plus rien à ajouter à ce nom, celui du patriarche, réel ou mythique, qui éclipse et réduit à zéro du même coup, comme un soleil noir, toute sa connaissance, tout son savoir académique, son expérience de la vie : savoir qu'on avait pu croire un moment plus tôt réellement existant et intégré à son être.

Cette fixation obsessionnelle (sur l'ancêtre du clan et son nom) nous permet d'avancer que le tribaliste souffre d'une cécité, d'une surdité rationnelles, plus ou moins complètes... relativement aux arguments soumis à sa raison. Mais sa faculté critique a pratiquement cessé de fonctionner : faute de lucidité sereine ; elle s'est abîmée dans son opposition toute négative et crispée. Tolérance et ouverture intellectuelle sont le fait d'une largeur de vue où l'esprit, point focal de toutes les perspectives, cohabite pour ainsi dire dans l'immanence avec tous les possibles. Il s'ensuit une inévitable altération de la qualité de la pensée. Le tribaliste, parce qu'il ne tient pas compte des justifications avancées, qu'il s'obstine à les rejeter d'avance sans même examiner le fond, n'est plus, en vérité, un homme qui réfléchit et chez qui l'essentiel s'effectue au niveau du cerveau ; mais un être qui réagit et s'est replié sur le réflexe et sur la vie mécanique et sonore de l'élocution. Nommer absolument l'Ancêtre, c'est se substituer d'une certaine manière à lui ; de sorte

que : Ancêtre = moi. Affirmation auto-suffisante de soi, comme l'est l'Ancêtre évoqué. Ce dernier est en effet le fondement tenu pour « nécessaire et suffisant » du clan. Autrement dit, ce moi du tribaliste est le point final comme il est aussi le commencement par son autre soi (l'Ancêtre). Résultat : le problème pour une telle conscience, c'est précisément sa relation avec autrui et le monde. Elle est, en vérité, incapable de soutenir les exigences du rapport nécessaire avec l'autre que soi. Aussi préfère-t-elle s'isoler et se retirer dans le refus. La solution, la liberté et la puissance consisteraient selon elle dans la solitude et l'absence de contact avec le monde extérieur. Ce qui nous renvoie à une sorte de schizophrénie, à un état qui, à la limite, relève comme dirait Freud de l'anormal et du psychopathologique. Le principe de division sans fin qui est à la base de la pensée tribale, la solitude de nomade vécue dans la brousse, entre la nature silencieuse et le mutisme du troupeau ; le penchant à la rêverie et l'absence de la *praxis* ; de dialogue par le mot et la main pourraient peut-être, entre autres, nous éclairer sur un comportement aussi singulier.

Or la richesse spirituelle, le savoir et le pouvoir réside justement dans la multiplicité ordonnée des relations vivantes avec la nature ; la conscience y accède seulement lorsqu'elle se décide à sortir de sa tour d'ivoire et que, renonçant à sa liberté, à son être illusoire elle se dirige à la rencontre de l'autre ainsi que nous l'explique Hegel :

« Puisque la conscience de soi est raison, son comportement jusque-là négatif à l'égard de l'être - autre se convertit en un comportement positif. Jusque là, la conscience de soi avait eu seulement affaire à son indépendance et à sa liberté, en vue de se sauver et de se maintenir soi-même pour soi-même aux dépens du monde ou de sa propre réalité effective, qui se manifestaient tous les deux à elle, comme le négatif de son essence. Mais comme raison, devenue assurée d'elle-même, elle a obtenu la paix avec eux, et peut les supporter, car elle est certaine de soi-même comme réalité, ou elle est certaine que toute réalité effective n'est rien d'autre qu'elle ; sa pensée est immédiatement elle-même la réalité effective, elle

se comporte donc à l'égard de cette réalité effective comme Idéalisme. Se comprenant elle-même de cette façon, c'est pour elle comme si le monde se présentait à elle pour la première fois; auparavant elle ne comprenait pas ce monde, mais elle le désirait et le travaillait, elle se retirait toujours de ce monde en soi-même, et l'abolissait pour soi, s'abolissant soi-même comme conscience - comme conscience de ce monde en tant qu'essence, autant que comme conscience du néant de ce monde. C'est seulement après que le sépulcre de sa vérité a été perdu, après que l'abolition de sa propre réalité effective a été elle-même abolie, et c'est quand la singularité de la conscience lui est devenue en soi absolue, c'est alors qu'elle découvre ce monde comme son nouveau monde effectivement réel, qui a pour elle de l'intérêt dans sa permanence, comme il en avait seulement autrefois dans sa disparition ; car la subsistance de ce monde lui devient une vérité et une présence siennes : la conscience est certaine de faire en lui seulement l'expérience de soi » (50).

C - L'ELITE ET LE LEADER

Nous avons vu ci-dessus ce qu'est le tribalisme et comment fonctionne l'esprit tribal. Nous comprendrons dès lors les deux faits suivants, nécessairement liés et extrêmement importants. En premier lieu, le tribalisme fournit le lasso, le filet avec lesquels on court derrière tout homme d'envergure qui cherche à sortir du cloisonnement, à bousculer et passer par-dessus les barrières claniques aussi ridicules que nombreuses ; c'est avec ces deux instruments qu'on finit presque toujours par le capturer :

« But, above all, ethnic balance impedes the development of effective national leadership, whether in the dominant parties or within the opposition. As soon as a leader gains national stature and proeminence, his clan affiliation is exploited by his competitors, within and outside his political party, in order to reduce his appeal. Whatever national confidence he may have gained may be transformed into widespread mistrust based on ethnic provincialism » (51).

Ainsi, est-il poursuivi des deux côtés : les uns crient :

- « Il est de *nous* ! » cherchant à se l'approprier par la retribalisation, en le *dénationalisant* ; à quoi les autres répondent :
- « Il *n'est pas* de nous ! » en se faisant un devoir de le nier et de le détruire...

Les premiers s'en saisissent en l'amarrant d'une aile au port... tribal.

Les autres après qu'il a été arrimé, lui coupent carrément la seconde...

Mutilé et diminué, dépareillé, immobilisé et « affecté » au sol (pour lui interdire toute élévation...) l'homme d'envergure devient comme l'oiseau qui ne pourrait plus, qu'il fût faucon ou colombe, prendre son élan aérien selon sa destinée...

Et toutes les deux parties, chacune pour sa part, se réjouissent séparément pour des raisons inverses, de leur oeuvre complémentaire et désastreuse accomplie ensemble par une hérésie de la raison.

Cependant, l'homme exceptionnel, auquel auront été ôtées tout à la fois et l'opportunité et la reconnaissance sociale pour donner libre cours à sa vocation naturelle non seulement ne saurait plus espérer s'acquitter de sa mission, mais sa réaction, forte et violente à cette situation arbitraire, opposée aux exigences de sa personne, pourrait à la longue le faire mourir ou même le transformer en un être totalement différent, et inattendu. Cela entre dans la nature des choses... Et ceux qui ont été à l'origine de ce drame, de cette déplorable déviation seront aussi à la fin, les premiers à s'en plaindre, à s'en prendre à lui... Tel est le grave malentendu, souvent mortel qui guette, par le biais du *piège* tribal, tout homme éminent à vocation nationale.

C'est pourquoi, en second lieu tout véritable leader éprouvera irrésistiblement un dégoût viscéral à l'égard de la réalité tribale et de ses aberrantes prétentions. Pour des raisons profondes et bien

précises.

Un leader est tout d'abord quelqu'un qui va *quelque part*. Et point tout seul ! Qui se sait investi (peu importe par *qui* ?...) d'une mission dont l'accomplissement total est constitutif du sens de sa vie et coïncide même, à la limite, avec elle. C'est un homme qui, ayant fait sienne le plus sérieusement du monde la seule question fondamentale en cette vie : « être ou ne pas être », a pris à bras-le-corps son devoir dans sa totalité. Sachant que dans cette vocation il y va de sa vie, et qu'il dispose de moyens et d'un temps limité pour attendre son but. N'est-il pas dès lors évident, pour un tel homme, que le tribalisme s'incrit inévitablement en faux, contre tout son projet, contre sa visée et sa foi, contre toute sa manière d'être et son expérience ? « Abats le tribalisme ! », hurle-t-il, de toute son âme !

a) C'est pourquoi tout homme porté par une volonté nationale ne peut que combattre de toutes ses forces ce facteur de division qu'est le tribalisme ; qui a le don de dissiper les énergies nationales à force de les éparpiller, de les faire évaporer, de les faire tarir à force de les gaspiller sans discontinuer, sans mesure, ni limite. Il combat cet ennemi insaisissable qui restreint son champ d'action, qui brise les perspectives derrière les barrières claniques, ces véritables et invisibles barricades en société ! Le leader, qui sait qu'on ne peut bâtir rien de grand sans le concours ordonné d'un grand nombre d'hommes unis dans la volonté et agissant de concert, doit naturellement abhorrer le tribalisme qui fait que le peuple, que la Nation lui file comme de l'eau entre les doigts... Le tribalisme opère un rapt : il ravit les hommes à leur poste ! A leur leader !

b) Le leader ne saurait davantage goûter au brouet tribal mille fois remâché dont on bourre les têtes transformées en boîtes vides et fermées, fonctionnant à faux : après qu'on a mis l'intelligence au

congélateur ; il ne pourrait davantage s'entendre avec ceux qui se meuvent *mécaniquement dans un cercle vicieux* et croient suivre un *chemin* ; ni, enfin, participer en quoi que ce soit à l'occupation puérile de ceux qui passent le plus clair de leur temps à effectuer le dérisoire inventaire tribal : combien sommes-nous ? Combien sont-ils ? Qu'ont-ils ? Qu'avons-nous ? etc.

Ceux qui n'ont d'autres soucis qu'à monter leur faction sur la chasse gardée fictive, la « mouvance » tribale, prétendant par là même réduire tous les autres à l'état de braconniers !...

c) Il ne saurait, lui, l'homme possédé de liberté et brûlant de découvrir, de sortir des ornières, de frayer à coup de hache des voies nouvelles à travers la jungle de la société et de l'Histoire, il ne saurait donc s'accommoder de cette chaîne : la ligne *généalogique* qui, attache par le pied le tribaliste à la case et au carcan du clan.

L'office de cette ligne est d'être l'abot de sa pensée. Le tribaliste est un homme doublement limité sur le plan intellectuel et psychologique ; depuis longtemps nous avons fait un rapprochement étrange entre le psychisme du raciste et celui du tribalisme : il n'y aurait qu'une seule différence : ici le complexe de supériorité se confond avec celui de l'*exclusion* : à une intelligence intrinsèquement captive est posé en outre (et les deux vont de pair...) un rayon d'action restreint à partir du piquet (Ancêtre...). Elle est en effet soumise à distance à l'autorité tyrannique, introuvable et fictive de ce dernier, c'est-à-dire l'Ancêtre.

Une féministe française disait que l'on avait réduit la tête à ses compatriotes, comme on réduisait les pieds aux Chinoises. Cette suite généalogique apprise par coeur dès le berceau, sert en vérité à enserrer, à *enchaîner l'esprit* de l'enfant. Il nous faut libérer l'homme de cette entrave intellectuelle qui opère sa vie durant comme un obstacle épistémologique au développement de la

pensée ! Il nous faut libérer la Nation et sa conscience de soi de la possession occulte, de la domination asservissante de cet Ancêtre imaginaire !

Freud avait avancé cette hypothèse valable et cohérente dans l'ordre logique (et peut-être aussi *historique* ?...), mais combien paradoxale pour le bon sens : à savoir que la civilisation aurait commencé par un meurtre, celui du « Père »...

Peut-être est-il temps pour nous d'« assassiner » cet increvable « Ancêtre » pour nous affranchir définitivement de sa tutelle archaïque et absurde ! Nous saisir une fois pour toutes de ce revenant qui ne cesse de renaître de ses cendres (52).

d) Mais le leader est précisément celui qui voit large, haut et loin ; et qui n'a à coeur qu'une seule chose convertir tous à sa vue.

e) Il incarne la conscience nationale; il symbolise la synthèse brûlante de tout ce que le peuple porte au plus profond de lui-même : *force, amour, hantise, espoir* !

Il est celui qui, générateur d'*ordre nouveau*, personnification vivante du rêve lumineux et lancinant de la Nation, se présente tout à la fois comme le héros et le messie, le phare de l'avenir ; et bien souvent aussi comme le mouton d'Abraham, donnant au besoin, comme Bouddha, son corps en pâture aux monstres affamés des Temps du danger...

Par quel bout donc et pour quelle destination un tel homme pourrait-il s'embarquer dans une quelconque et misérable petite locomotive tribale ? En compétition désordonnée, destructrice et aveugle avec ses semblables ?

Non. Bien au contraire, un tel esprit logique avec lui-même, avec sa nature et son idéal, son amour profond, inconditionnel de la Nation n'a qu'un seul désir : la démolition à ras du sol de cette

Tour de Babel des tribus ! Et des monuments hideux, hérétiques, de bêtise et d'absurde auxquels elle sert fatalement de piedestal sous le ciel, déchiré, offensé, de la Raison ! Cette Tour maléfique, étrangement magnétique qui n'est même pas un mur de lamentation ! Qui attire les hommes au-delà de tout appel ; qui boit leur lucidité et leur temps et vit affreusement de leur vie !

Non, l'abattre est le seul acte valable : pour affranchir les hommes d'une aberrante adoration ; le pire peut-être qui soit aujourd'hui parce qu'elle paraît comme un hommage rendu à de la raison...

Qui veut la fin veut le moyen. *L'élite est l'armée immédiate du leader*. L'Histoire, qui est la mémoire des hommes, montre que leur existence est indispensable et leur rôle capital ; surtout en temps de crise où tout, système et valeurs, est remis en cause ; où gronde au loin l'orage du danger et où les vents de la tempête agitent déjà le corps social comme un bateau en mer...

Il importe alors, en pareilles circonstances à la collectivité de s'interroger sur son état ; de méditer son passé et de tourner un regard sans complaisance sur l'avenir : si elle ne veut pas être emportée par le cours accéléré et violent des événements, submergée par le torrent historique en crue. Or, la « condition de toute réflexion d'une société sur elle-même » passe par « l'identité de ses élites, leur légitimité, leur place et leur rôle. D'elles dépendent en effet la nature d'une société, ses progrès ou ses blocages. D'elles proviennent aussi sa culture, ses promesses et ses enjeux. *Elargir les élites, c'est enrichir une nation et multiplier ses chances* » (53).

C'est l'élite, en effet qui rappelle salutairement aux hommes que « la mémoire des peuples constitue leur meilleure défense contre la tyrannie et la mort » ; qu'elle est « aussi leur meilleur atout pour recouvrer la liberté » chaque fois qu'une société sombre dangereusement dans l'oubli s'abandonnant, inconsciemment, au gré

des contingences, et qu'elle perd de vue que l'« histoire a déserté » son sein (54) ; c'est-à-dire qu'elle tombe en chute libre dans le vide, comme l'avion dont le moteur se serait calé en plein vol... Sans l'impérieux sursaut pour se ressaisir, sans la volonté du peuple de « renouer avec l'histoire », le résultat prévisible ne pourrait être que l'explosion dans le néant...

L'expérience humaine est un trésor de sagesse inépuisable ; elle nous montre que :

« Nul grand mouvement ne s'est accompli » dans le passé « sans l'action des chefs remarquables ». Que « Nul grand mouvement n'a duré si ces chefs n'ont pu s'appuyer sur des élites spirituelles, politiques, sociales » (55).

C'est pourquoi l'absence de l'élite, qu'elle abdique son rôle ou qu'elle soit empêchée d'assumer sa mission, entraîne inéluctablement des conséquences désastreuses pour les peuples. En effet, l'Histoire, cette grande et sévère maîtresse des humains, nous enseigne encore que :

« Dans toutes les civilisations, à travers faiblesses, ruptures, dissociations passagères - Egypte, Grèce ou Rome, Chine ou Inde, Etats Européens des temps d'une Europe spirituellement liée - une élite organisée a servi des chefs responsables du corps de la nation, dépositaires de l'âme du peuple. Que le chef soit devenu un simple magistrat de passage, que le pouvoir politique ait prétendu supprimer l'idéal spirituel, que l'élite se soit diluée ou sclérosée, que les préoccupations matérielles aient occupé le premier rang, l'Etat n'a pas tardé à se perdre, la civilisation à décroître et le peuple à souffrir » (56).

Qu'est-elle donc cette élite ? « Les sujets qui constituent les élites sont ceux qu'on peut dire les meilleurs » ; non en soi, tous les hommes étant égaux, mais culturellement compte tenu du niveau de développement historique et de la nature des problèmes posés

de cette société ; « ils représentent à cet égard les plus beaux fruits de l'arbre (social) sur lequel ils ont bourgeonné et qui ont été » dans les cas heureux, ajoutons... « attentivement surveillés et cultivés » (57).

D'eux dépend l'avenir d'une profession déterminée, de la société elle-même ou de la nation (58).

A cette élite incombe également la tâche capitale, vitale pour la communauté et l'Etat, de « former et d'élever des successeurs » (59) et d'assurer ainsi la continuité du dialogue avec l'Histoire... Si l'élite représente

« la part la meilleure, qui entraîne tout le peuple, est au peuple ce qu'est la conscience à l'âme » (60)

c'est qu'elle assume, une fonction sociale irremplaçable. Une judicieuse référence au biologique nous en livre le secret et toute la portée : en effet, de même qu'un

« organisme humain, privé de son gouvernail cérébral, erre dans l'imbécillité, l'insanité, la folie, la bestialité » ;

de même

« un organisme social, privé de sa direction intellectuelle et morale, tombe dans le désordre, l'anarchie, la turbitude et la barbarie » (61).

C'est pourquoi il convient, pour le salut du corps social, sa prospérité et sa paix, d'écarter toute considération démagogique qui aboutirait à

« confier aux aveugles le volant de la machine » (62)

et ne pourrait conduire qu'à la catastrophe.

Car il a bien fallu à l'humanité se résigner à cette vérité au prix de malheurs et d'affres intellectuelles innombrables : qu'il n'y avait rien de mieux pour elle que d'attribuer les rôles, les responsabilités sociales selon la compétence respective des prétendants; qu'il fallait en conséquence, pour conjurer la barbarie et l'arbitraire, juger les hommes non plus par leur fortune, leur naissance ou appartenance à un groupe ou une classe ; mais simplement, mais uniquement

« parce qu'ils ont là, sous le front, entre les sourcils » (63).

Qu'en effet

« chacun fût fils de ses oeuvres et de ses mérites : toute justice serait accomplie et l'Etat mieux servi » (64).

Il n'est donc pas étonnant que tout projet sérieux de redressement national aspire avant tout, comme condition fondamentale préalable, à rassembler cette élite quand elle a été éparpillée, détruite par les circonstances, les erreurs humaines, les bouleversements historiques.

C'est, par exemple, le besoin cruellement ressenti par les patriotes dans la France divisée et vaincue, plongée dans la nuit de l'occupation. Pour arracher leur pays à ce sort humiliant et reconquérir pour le peuple français un avenir de liberté,

« il faut, disaient-ils, chercher jusqu'à dans les faubourgs et les hameaux français, il faut chercher parmi les élèves de l'école primaire ceux qui rafraîchiront la pensée et raffermiront le corps de la France ».

« Il faudra, insistaient-ils, par nécessité, et non seulement par amour, faire appel à tous les Français que la partisanerie chronique divisait en multiples groupements » (65).

D - LES TENTATIVES DU PASSE

a) Toutes les formes de lutte contre le tribalisme évoquées ci-dessus présentaient, nous semble-t-il, un point commun : les efforts, louables, déployés ont tendu moins à éliminer méthodiquement et patiemment ce fléau qu'à l'exorciser, à le rendre tabou en le frappant d'interdit et en faisant essentiellement, sinon uniquement appel à l'émotion : qu'elle soit patriotique, religieuse ou idéologique. En somme cette lutte ne réussit ni à détruire ni même à affaiblir durablement le tribalisme ; mais plutôt à l'évacuer, à le vider de l'espace social. En d'autres termes, à le refouler hors de la conscience, de l'activité sociale. Cela produisait des résultats tangibles, parfois spectaculaires, tant que les pouvoirs publics pouvaient maintenir à un niveau suffisant la pression répressive. Mais sa virulence n'avait été qu'endormie, ou plutôt seulement éloignée et le démon redressait infailliblement la tête dès que la vigilance se relâchait. En somme, il n'était chaque fois que simplement « refoulé ». Or nous savons d'après Freud, que ce qui a été refoulé, loin d'avoir été mis « hors d'état de nuire » voit, au contraire, sa capacité de perturbation accrue malgré son absence apparente.

Le « retour du refoulé » n'en est que plus grave dans la vie troublée du patient. En fait, le tribalisme n'a pas été visé comme institution, mais comme *idée*, comme *sentiment*. Autrement dit, il a été combattu le plus souvent comme une réalité abstraite et individuelle, mais non comme un phénomène social présentant des formes objectives.

b) L'expérience révolutionnaire a été sans doute la plus sérieuse, la plus méritoire, mais aussi la plus importante. Elle a dé-

veloppé à ce sujet une multiplicité d'initiatives dont il faudra sans doute reprendre certaines d'entre elles.

Nous pouvons classer l'ensemble de ces actions sous plusieurs rubriques :

1. D'abord, point capital, à l'appartenance clanique le Régime né le 21 Octobre 1969 substitue la connaissance en faisant de la compétence le seul critère. D'où l'admirable devise, promise probablement à connaître une seconde et plus longue vie : « *AYAA TA QAAANA MA AHA EE WA MAXAAD TAQANA A* » (la question n'est plus : « qui connais-tu mais *que* connais-tu ? »). Aussi simple que paraisse une telle formule, elle représentait à elle seule toute une révolution : en proclamant en quelque sorte la *séparation de l'Etat et du Clan*, équivalente en importance à celle de l'Etat et de l'Eglise dans les pays occidentaux au début du siècle ! Ce principe comportait un triple effet bénéfique : d'abord il revenait pour l'Etat à « couper les vivres » au tribalisme en refusant de le prendre en compte dans la distribution des charges et des honneurs par la puissance publique. Puisque l'attitude contraire revenait pratiquement, en transigeant avec le clan, à embaucher les « *KABAQABIIL* » et leurs oies, et à soumettre ainsi la rationalité et l'universalité de l'Etat aux contingences et aux excentricités de la vie tribale.

En faisant donc appel exclusivement à la compétence, on libérait, en second lieu, l'individu de l'emprise des groupes traditionnels ; en ne reconnaissant que la capacité comme référence unique, on privilégiait heureusement la formation et l'éducation ; en d'autres termes la *connaissance* et par conséquent aussi les *valeurs morales*. Enfin l'Etat s'avérait le premier bénéficiaire de cette méthode rigoureuse de recrutement de ses serviteurs ; méthode qui se signalait par son esprit logique, lucide et patriotique, et qui excluait *ignorance, injustice* et coterie tribale de la sphère étatique. Il en résultait nécessairement une transparence des rapports, une efficacité du personnel et de l'appareil d'Etat dont la

collectivité ne manquait pas d'éprouver rapidement les bienfaits à tous les niveaux.

Ce principe, énoncé pour la première fois, simple mais véritablement révolutionnaire produisait des effets de nature à sceller en profondeur, dans le cadre de l'Etat, l'unité des masses populaires du gouvernement dans un élan ordonné et enthousiaste de tout le corps social vers l'avenir. C'est là une expérience fondamentale que nous devons méditer sous deux aspects : son introduction opportune et judicieuse, et sa mise en échec regrettable et progressive ; les raisons réelles, multiples, qui présidèrent à l'un ou l'autre cas, procédant toutes de notre société, de notre nature propre. Ce qui est grave, ce n'est pas qu'une chose échoue ; mais de croire qu'une bonne chose, une fois mise sur le rail, devra rouler toute seule.

C'est oublier que la dissolution, que le désordre et la mort guettent en permancence toute oeuvre humaine ; qu'en ce monde toute nouvelle acquisition quelle qu'elle soit, y compris la vie de l'homme elle-même, est à reconquérir dans tous les instants afin de perdurer dans l'être. Autrement, elle ne tarderait pas à être entraînée vers le bas et le néant par sa propre pesanteur...

2. Les coopératives constituaient une initiative nouvelle extrêmement intéressante à tous points de vue. Nous ne pouvons mentionner ici que quelques remarques sommaires mais significatives. Cette expérience appelle en effet des études approfondies et prometteuses. Disons seulement que ces coopératives comportaient entre autres quatre éléments nouveaux qu'elle intégrait dans l'existente menacée et figée, identique depuis des siècles, des pasteurs. Ces derniers expérimentaient en même temps un changement de :

- lieu, abandonnant le terroir tribal;
- de mode de vie (de nomades à sédentaires) ;

- d'activité (d'éleveurs à agriculteurs ou pêcheurs);
- de composition (altération de l'homogénéité clanique, l'unité coopérative réunissant des hommes et des femmes originaires de groupes et régions différents...).

En d'autres termes, et compte tenu de l'isolement, de l'organisation, de l'autarcie économique de la formation tribale en perpétuel mouvement, le passage de la campagne dans le nouveau cadre de vie impliquait la suppression des conditions d'existence nomade, et par conséquence aussi clanique. La coopérative coupait l'herbe sous les pieds du tribalisme ! On ne pouvait que s'en réjouir du point de vue national !

Le problème, sérieux, résidait peut-être dans le fait que, sans préparation (et la calamité naturelle qui justifiait ce transfert massif n'en donnait guère le temps alors...) le pasteur se retrouvait du jour au lendemain extrait de sa société traditionnelle et implanté, sans transition, dans une autre totalement différente et située, pour ainsi dire, au beau milieu du monde moderne. En soi cependant, et si déchirant qu'il soit, le déracinement aussi dramatique que nécessaire des nomades n'autorisait pas, comme certains se sont complus à l'intérieur comme à l'extérieur, du pays) à condamner cette courageuse et généreuse expérience entreprise par l'Etat dans le cadre du sauvetage national. L'évolution de l'humanité s'est faite par correction approximative d'erreurs inévitables commises dans des expériences nouvelles, vitales, inconnues jusque là et qu'il a fallu pourtant instituer sous la pression urgente des circonstances.

Les coopératives restent également une initiative significative dont nous devons reprendre la conception en la corrigeant en l'enrichissant, sur la base de ce qui a déjà été fait et de l'expérience acquise depuis à cet égard.

3. Dans le même ordre d'idées, l'Institut Politico-Militaire de

Halané à Mogadiscio fonctionna admirablement comme un creuset pour la jeunesse somalie qui, venue de tous les coins et hameaux du pays, devait y acquérir la même formation militaire intellectuelle et morale; son atmosphère était par définition *anti-régionaliste*, *anti-tribaliste* ; on y respirait le ferment révolutionnaire et l'amour de la Nation .

4. Les classes sociales (les travailleurs, etc, le Parti et ses multiples organisations devaient, sur le plan social et politique, se substituer aux clans : pour la défense des intérêts individuels et collectifs en dehors des structures traditionnelles.

5. Une des fonctions principales liée d'ailleurs au paiement du prix du sang (la *dia*), c'était d'assurer en cas de décès, l'enterrement du défunt. Le Régime révolutionnaire décida la prise en charge, par l'Etat (la municipalité) des frais funéraires ; ce qui rendait sans objet à juste titre la solidarité tribale et représentait, comme sur d'autres points, une innovation dont on ne peut que reconnaître le bien-fondé et qui doit entrer définitivement dans les moeurs.

Il faudra naturellement ajouter à ce qui précède : les effets résultant : de la transcription déjà mentionnée de la langue somalie et de l'explosion culturelle dont elle fut la cause ; des efforts prodigieux effectués en matière d'éducation ; de la campagne massive d'alphabétisation, et qui, se conjuguant avec le développement des infrastructures sociales et des services, amélioraient sensiblement les conditions générales de lutte contre le tribalisme. L'on peut affirmer en tout cas que le Régime révolutionnaire du Président Siyaad Barré avait mis en application un train de mesures qui, sous le rapport quantitatif aussi bien qualitatif a été le plus sérieux jamais entrepris ; qu'il produisit rapidement des résultats positifs tangibles, comme on pouvait s'en rendre compte avant la guerre de libération de 1977-1978 : le tribalisme avait

réduit à la « portion congrue », et sa référence assimilée à un acte illicite et honni... D'où cette fierté des masses aussi bien que des dirigeants devant l'union du peuple et les réalisations prodigieuses, miraculeuses presque qui avaient été accomplies dans cet état d'esprit et en si peu de temps...

V. L'EDUCATION ET LA SCIENCE

Il nous faudra désormais inclure dans notre arsenal de lutte contre le tribalisme, ce démon multiforme et tenace, un nouvel élément, central, qui est déjà à notre disposition, mais que nous avons si peu utilisé jusqu'à présent sous cet angle ! Je veux dire l'*éducation* ! Celle-ci a surtout signifié pour nous combat contre l'analphabétisme, contre l'ignorance conçus littéralement comme des ennemis extérieurs ! Mais non *transformation* de *nous-mêmes* ! Par un retour, une réflexion sur nous-mêmes dont cette éducation devait, par définition, nous fournir tout à la fois les voies et moyens pour y parvenir !

1. « *Connais-toi toi-même !* »

Et nous voici renvoyés à nous-mêmes ! Revenant enfin à une vérité fondamentale et vieille comme le monde : « *connais-toi toi-même !* » ; car, qui ne se connaît pas est comme un homme aveugle au milieu des choses ! c'est un homme qui n'existe pas ! Car la connaissance du monde pour nous passe par la connaissance de nous-mêmes. Un tel homme n'est rien et ne peut rien faire. Le savoir de ce que nous sommes nous livre le secret de ce que nous devons être et comment.

Nous avons jusqu'à présent essayé de créer tout un monde pour le Somali en omettant la chose essentielle, première, la condition *sine qua non* de la réussite de tout dialogue avec nous-mêmes et

avec notre histoire : la connaissance de ce en quoi consiste la *réalité sociale et psychologique de l'homme somali* !

Il nous faudra littéralement mettre le Somali sous le microscope ! L'étudier comme une chose ! Sous tous les rapports et sans complaisance ! C'est-à-dire objectivement, scientifiquement dans la ferme intention de découvrir la vérité à son sujet et de nous en servir afin de résoudre au mieux, le plus rapidement et de manière appropriée nos problèmes sociaux, humains et internationaux. Cela veut dire naturellement : sans chercher, morbidement, à nous rabaisser systématiquement ; ni d'ailleurs nous soucier de l'opinion d'autrui dans le long et indispensable effort de ce qui sera une *quête de nous-mêmes*...

Il n'est pas douteux que de cette intelligence profonde de notre réalité élémentaire jaillira une lumière pour nous qui éclairera d'un jour nouveau nos difficultés, et nous permettra de poser un regard différent sur les choses et le monde. Ici se situe peut être pour nous le véritable commencement, le bout du fil qui nous donnera la possibilité de démêler patiemment, avec le temps, l'écheveau de notre situation historique. C'est par là qu'est passé le chemin de l'Humanité...

Celui que d'autres peuples ont emprunté avant nous. Il nous faut y aller, entre prendre sérieusement le même parcours...

La *socialisation* de l'homme est le fait de l'*éducation*. Avant (et en dehors) de l'éducation, le petit de l'homme n'est qu'un *animal*. Si la mère fournit la matrice biologique pour la nature, la société doit à son tour refondre le « produit » dans le moule *culturel* : pour en faire une part et un membre d'elle même ; c'est-à-dire se l'assimiler et le mettre en mesure de vivre dans le cadre d'une communauté dont l'existence organisée est soumise à des *règles* déterminées et impérieuses. En cela consiste en fait le passage pour l'homme de l'*animalité* à l'*humain*. En d'autres termes

« la nature humaine, hors de l'éducation se réduit à bien peu de chose (...) l'humanité n'est pas une hérédité naturelle mais un héritage que chacun doit reconquérir » (66).

C'est pourquoi avant l'institution éducative qui dote l'homme d'une seconde nature, socialisée,

« on a comparé chaque génération nouvelle à une invasion de barbares que la société doit assimiler, civiliser, utiliser ; il ne peut exister pour elle problème plus vital » (67).

En somme, il nous faut distinguer en l'homme deux plans : un fond permanent, naturel, commun à toutes les sociétés ; et en second lieu, une acquisition supplémentaire variable, *culturelle*, où se reflète l'image propre de chaque communauté humaine : c'est-à-dire ses désirs, ses besoins, ses caractéristiques sociales et historiques spécifiques.

Ici se situe le *décalage*, la *distorsion* que l'histoire introduit entre la conscience qu'une société a d'elle-même d'une part ; et ses nécessités réelles, de l'autre. A l'éducation précisément de réduire ce fossé, cette contradiction mortelle.

Cela veut dire qu'ici se situe également pour la société son pouvoir d'*autocréation* par la modification de l'être social et intellectuel des membres qui la composent.

Qu'est-ce que cela signifie pour nous ?
Que notre être social, que notre être culturel *ne répond plus* ou pas suffisamment aux exigences de notre société !

Qu'il existe un retard, déchirant, entre lui et les tâches que notre développement historique et les monde moderne imposent à notre collectivité. Une seule solution dès lors : *revoir, repenser, remouler, recréer l'homme somali* ! Cela n'est ni une plaisanterie, ni une chimère. Mais très concrètement ce que notre société, ce que notre idéal et notre avenir attendent de nous. C'est un défi qui a déjà été

lancé à bien des peuples avant nous; nous devons surmonter cet obstacle à notre tour. Nous n'en avons pas le choix si nous voulons survivre libres en ce monde.

Ne nous faisons pas d'illusion: c'est là une oeuvre, une construction méthodique et de longue haleine que nous ne saurions accomplir en un tour de main; mais seulement par les efforts accumulés, continus et éclairés des générations successives. Cette tâche qui ne portera ses fruits que dans l'avenir, si elle est bien menée, ne saurait davantage nous décourager par la patience, les sacrifices énormes qu'exige son succès final: car elle s'avère vitale pour notre société. Elle ne pourra que languir et mourir à long terme si elle ne *renouvelle pas sa conscience d'elle-même* et son *miroir culturel* où doivent se refléter fidèlement son image d'elle et, à travers elle, le monde où nous vivons. Nous sommes sommés de nous atteler sans tarder à cette transformation.

Sans plus perdre de temps, posons-nous la seule question qui se dresse désormais devant nous. A savoir, par quel bout prendre cette entreprise immense, complexe et délicate mais urgente? Commençons tout d'abord par nous *poser* des garde-fous.

Il ne s'agit pas en effet de prétendre sectionner par un coup de hache nos racines... Chose dangereuse et absurde.

Ni de se jeter à corps perdu dans la « modernité »; c'est-à-dire dans une aliénation plus néfaste encore sous prétexte de nous faire évoluer à la « vitesse supérieure », substituant une déviation déformante à un décalage avec nous-mêmes.

Ni, enfin, d'outre-passer la vérité, d'oublier la nature, la sagesse humaine. Fondamentalement, en effet, nous ne pouvons viser que le même objectif que la raison et l'expérience humaine assignent à l'être humain comme à sa finalité élevée: parvenir à réaliser un « homme complet », un homme pleinement épanoui dans une société harmonieuse. En quoi cela consiste-t-il? Aldous Huxley

nous en fournit une suprême illustration imagée :

« Etre un homme complet, c'est une entreprise difficile, mais c'est la seule qui nous soit proposée. Personne ne nous demande d'être autre chose qu'un homme. Un homme, vous entendez. Pas un ange, ni un démon. Un homme est une créature qui marche délicatement sur une corde raide, avec l'intelligence, la conscience et tout ce qui est spirituel à un bout de son balancier, et le corps et l'instinct et tout ce qui est inconscient, terrestre et mystérieux à l'autre bout. En équilibre, ce qui est diablement difficile » (68).

Cette dangereuse acrobatie : tenir la balance égale entre les deux parties antagoniques mais constitutives de son être et marcher ainsi (dans le vide et le vertige !) « en équilibre », voilà ce qu'il est donné à l'homme de réaliser, et en quoi il a déjà réussi, partiellement du moins, pour avoir parcouru le long et périlleux chemin de son histoire : grâce, précisément à l'éducation ! La civilisation est une relation dialectique entre ces deux éléments, le naturel et l'humain. Car,

« le sauvage et le civilisé, l'homme primitif et le citoyen moderne, possèdent les mêmes aptitudes ; mais ceux-ci ont appris à les cultiver et à les manoeuvrer, tandis que ceux-là en ignorent encore les rouages et le fonctionnement. Ceux-là sont les esclaves de leurs instincts animaux ; ceux-ci sont parvenus, dans la succession des siècles et des générations, à en développer les qualités et les vertus et à en supprimer les défauts et les vices » (69).

Le retard culturel d'une société sur elle-même, c'est-à-dire sur les exigences de son évolution historique nécessaire crée inévitablement un déséquilibre en faveur de l'élément instinctif. Lorsque sa vie culturelle, qui devrait normalement être en avance sur son état, marque le pas, qu'elle stagne, elle aboutit pratiquement à une régression à cet égard. En d'autres termes, la nature reprend ses droits, proportionnellement à ce mouvement de recul. Des causes

diverses peuvent provoquer cette situation, mais le résultat demeure le même, dès que la société relâche son effort et sa vigilance; en effet :

« Quels que soient les progrès de la culture et de l'expérience acquise par la civilisation, les reflexes des mauvais instincts persistent et il est toujours possible de les voir se déclencher et d'assister aux méfaits qu'ils engendrent : la bête humaine reprend la place de l'homme » (70).

Le processus permanent d'assimilation et de création des produits culturels, c'est donc pour une société le moyen de maintenir la « bête » en cage, et l'homme en liberté, et d'empêcher que la situation ne se renverse ! Et la culture ne signifie pas érudition, accumulation quantitative de connaissances. De même que l'éducation physique n'a pas pour but d'apprendre à exécuter tel ou tel exercice particulier, mais à acquérir l'aptitude à effectuer *tout* mouvement, c'est-à-dire à rendre le corps disponible à notre volonté ; de même la culture doit apprendre au corps individuel, social, national maîtrisé, discipliné à se soumettre docilement, totalement à la partie supérieure, spirituelle, de l'Homme.

Celui-ci est pour ainsi dire formé d'un doublet. L'union étroite entre ces deux parties, naturelle et culturelle, entre sa vie psychique et son existence biologique, accroît leur rendement, leurs capacités réciproques. La réalité humaine unifiée et consciente de sa force devient efficacité, liberté et puissance. La possession de la nature par l'homme passe en effet par celle de son corps propre. L'homme s'intègre à la société, accède enfin au monde par cette appropriation préalable de soi. Et la culture se définira, dans sa signification simple et profonde comme

« ce qui permet à un homme d'utiliser toutes les ressources pour faire face à une situation nouvelle, résoudre un problème nouveau » (71) ;

elle dote l'homme de ce savoir qui, dans son vrai sens se cristallise et s'intègre en une « structure plastique assimilée » (72) susceptible, par sa souplesse, sa mobilité, son ouverture, d'affronter avec force et confiance toutes les circonstances. Et de ne pas se sentir désarmé, dérouté et submergé. Bref,

« la culture consistera donc moins dans le savoir que dans l'art de s'en servir » (73).

Oeuvre humaine complémentaire, valorisante, la culture part de la nature, engendre une aptitude et atteint son objectif principal en ce point précis où s'effectue la jonction entre réflexion et liberté, notre conscience et le monde extérieur et où s'applique

la « fine pointe de l'intelligence : le jugement » (74),

fer de lance de l'esprit et couronnement de la culture. Le reste n'est plus qu'affaire de liberté humaine, qu'elle rend possible et éclaire de sa lumière...

Une fois donc définie cette condition générale, fondamentale, il appartient ensuite à chaque groupement humain de bâtir sur cette base commune en fonction de ses caractéristiques propres, et de concevoir les formes culturelles adaptées à ses besoins, aux sensibilités de son âme, à l'élan et à la force de son génie national.

Pour ce qui est de notre société, il nous faudra, sous peine des pires fourvoiements, établir une distinction indispensable entre le présent et l'avenir. Celui dont la personnalité s'est déjà moulée, structurée et pour ainsi dire « solidifiée » dans le réseau immuable des relations traditionnelles présente nécessairement cette rigidité spirituelle qui donne peu de prise à la fluidité et au changement... Nous ne pouvons le « réformer », le refaire, lui imposer de force une modification rapide et profonde sans risque de violence morale à ses convictions ; ses croyances et sans briser sa vie et

ébranler la société actuelle elle-même fondée sur ces valeurs. Tout ce qu'on peut tenter sous ce rapport, c'est de refréner les tendances jugées néfastes de son être, de limiter leurs conséquences sur le plan collectif. Sans se dissimuler la possibilité, permanente, de voir la digue se rompre dès que la volonté s'affaiblit, que les barrières, avec le temps et par les brèches non colmatées, cèdent sous la poussée des instincts.

Mais il en est tout à fait autrement avec les jeunes. Ici la société dispose tout à la fois de la matière vierge malléable, du temps et de la liberté de créer, dans le vrai sens du terme, un *être social nouveau* : elle peut tout d'abord écarter chez l'enfant la transmission des réflexes, des habitudes intellectuelles et comportementales indésirables ; elle peut ensuite combler ses carences ; elle peut enfin ajouter à cet héritage culturel modifié, remanié, les acquisitions nouvelles considérées indispensables pour parvenir à ses fins. En cela consiste précisément pour elle la reproduction des conditions de son existence et la possibilité, sur cette base, de progresser ; c'est-à-dire de se transformer, de devenir autre dans le mouvement qui emporte toutes choses, et qui ne tarderait pas à la disperser si elle n'épousait pas le rythme de son écoulement... Nous décelons donc le point capital, vital, pour toute société ! C'est en effet ici que pour elle l'éducation prend toute sa signification. La communauté réussira ou échouera à cette tâche primordiale. L'on dit : « comme on fait son lit on se couche ». Les enfants d'aujourd'hui sont les hommes de la société de demain. la survie de cette dernière, sa cohésion, sa force et sa confiance en soi, bref son bonheur dépendront de l'attachement et du discernement avec lesquels elle se sera acquittée de ce devoir.

Demain sera fait pour elle de ce qu'elle mettra aujourd'hui dans l'esprit et le coeur de ses enfants. L'on ne saurait exprimer autrement que l'éducation revêt pour elle la plus haute importance : celle, en fait, de sa propre auto-crédation, de la création de

son existence.

C'est pourquoi Lénine écrivait que celui qui contrôle l'éducation d'une génération domine pour un siècle le destin de la nation. Aucune société donc ne saurait rester indifférente à ce qui touche à l'éducation de ses enfants : qu'ils lui échappent, et ce sera autant de fantassins, autant de « sauvages », de « barbares » qui l'envahiront demain et assailliront son ordre !

Qu'elle les néglige, qu'elle prenne à la légère leur formation, et elle vivra demain son avenir (limité) en état de pénurie à tous points de vue ! Car elle devra se confier, pour la défendre, la nourrir, à des hommes faibles, incertains, divisés entre eux et plongés dans l'anarchie intellectuelle et sociale !

Qu'elle entreprenne enfin avec eux une *contre-éducation*, et elle signera à coup sûr son arrêt de mort !...

Elle aura alors, sciemment ou non, obscurci son avenir ; elle aura méconnu sa chance de survie et n'aura plus en face d'elle que les ombres trompeuses de ses enfants : pour avoir failli, quand elle était encore docile, malléable et fraîche à former la matière humaine, à lui insuffler l'esprit et la vie...

Un de nos problèmes de taille qui relève de nos dispositions psychiques liées à notre mode de vie traditionnel (égalitarisme et « démocratie pastorale ») est que nous tendions invariablement à vouloir faire tous la même chose : la *politique* en l'occurrence ! Ce qui n'est ni possible ni nécessaire, et s'inscrit en faux contre le principe même de la *division sociale du travail* dont la nécessité impérieuse s'impose à toute communauté.

Une autre difficulté, aussi énorme, partiellement artificielle liée à la première vient de la tentation, même louable, à vouloir résoudre en même temps *tous* les problèmes qui se posent à notre collectivité à un moment donné. Mais la *division sociale* ne se déploie pas seulement dans l'espace entre les divers secteurs d'activités. Elle doit aussi s'étaler *dans le temps entre les généra-*

tions. Chacune de celles-ci doit accomplir, dans la continuité du mouvement social, les tâches de l'heure que lui assigne son époque historique, et préparer la voie à celles qui incomberont à la suivante. L'on pourrait appeler cela le « travail journalier des générations » en comptant, au niveau de l'histoire, une vie pour un « jour ». Lorsque ce travail n'a pas été effectué, partiellement ou totalement, il restera nécessairement du « pain sur la planche » quand, l'heure ayant sonné et les hommes concernés ayant épuisé leur existence plus tôt que leurs tâches, ils auront quitté définitivement les devants de la scène... Mais comme tout engagement social non honoré n'en demeure pas moins

« indéplacable » il s'inscrit au passif, accru éventuellement du « reliquat » précédent et pesera comme retard et arriérés. c'est-à-dire comme dette irrémissible due à l'Histoire, sur la génération suivante pour laquelle il s'ajoutera au volume inévitable de son propre labeur. Et si les arriérés s'accumulent au-delà du « seuil de solvabilité », il faudra que ladite société devant laquelle le temps se sera arrêté(ou descendu à l'étage), déclare sa faillite et dépose son bilan devant l'implacable, l'inéluctable créancier : la mort...

C'est pourquoi le meilleur investissement pour une communauté, c'est celui consenti sur elle-même ; c'est-à-dire sur ses enfants, afin que demain, les aptitudes humaines sur lesquelles elle devra compter soient à la mesure des défis dont dépendra son salut.

Notre survie de demain, à nous, Somalis, passe aujourd'hui par le *renouvellement total* (non le reniement !) de *nos valeurs* !

Elle passe par la prise de conscience difficile, douloureuse même pour certains, du décalage dangereux qui ne cesse de se creuser entre nos valeurs, notre culture traditionnelle d'une part, et les exigences vitales de l'époque contemporaine de l'autre ; un avenir vertigineux se prépare pour l'humanité il jette les plus grandes lumières, en même temps que les doutes les plus profonds sur son sort !

Exister demain ou disparaître est un *choix d'aujourd'hui* !

Il est une constatation paradoxale, qui paraît pourtant de bon sens et illustre le recul que nous devons prendre vis-à-vis de notre culture, dont nous avons été, à juste titre, si fiers jusqu'à présent :

« Ce qu'un habitant des fonds des mers découvrirait en dernier, a-t-on dit, c'est l'eau: il ne pourrait en prendre conscience que s'il se trouvait par accident entraîné vers la surface et jeté à l'air » (75).

En effet :

« Etre capable de voir sa propre culture dans son ensemble, d'en évaluer les modèles et d'en apprécier les implications exige un niveau d'objectivité rarement atteint, s'il l'a jamais été » (76).

2. Que devons-nous apprendre à nos enfants ?

Cette réflexion sur nous-mêmes, ce recul, cette distance par rapport à notre être social et historique et la mise en perspective de notre appréciation, nous ne le prouverons que dans ce que nous enseignerons désormais à nos enfants et qui les fera *différents de nous-mêmes dans la continuité*.

Autrement dit : comment, assumant notre passé, concevrons-nous leur éducation pour un avenir où ils devront trouver leur place ? Comment transformerons-nous notre société (traditionnelle) close, immobile, tournée vers le passé en une société *dynamique, ouverte, en mouvement* ? Une société pleinement consciente de ses problèmes, de ses besoins mais aussi de ses possibilités et prête à en tirer parti ?

Aujourd'hui, apprendre pour apprendre n'a plus de sens. N'est pas possible non plus d'accumuler tout le savoir produit par l'humanité. Ce qui est essentiel, capital, c'est d'acquérir très précisément les connaissances indispensables qui répondent aux problè-

mes spécifiques auxquels une société historiquement déterminée se trouve nécessairement confrontée. Ce qui est essentiel, ce n'est pas de prétendre s'assimiler la totalité de l'expérience humaine ; chose impossible ; mais s'en approprier selon ses besoins au fur et à mesure de l'évolution sociale. Par conséquent, il est de la plus haute importance qu'un pays, qu'un Etat veille attentivement au contenu exact de l'éducation et à ce que cette éducation, nourrie d'une réflexion constante sur l'expérience, soit adaptée aux exigences de la société et à l'image, précise, qu'elle se fait de son avenir.

Dans cette perspective, et ayant au préalable, tenté de cerner le problème posé par la « mentalité nomade » nous voudrions avancer quelques suggestions pour surmonter progressivement l'obstacle, prodigieux, que constitue pour nous une telle vision dans le monde actuel.

A notre avis nos programmes éducatifs futurs devraient prendre en compte le souci d'atteindre, à travers l'enseignement, certains objectifs pédagogiques précis, à savoir :

A. L'ESPRIT SCIENTIFIQUE

Apprendre :

1. Tout d'abord à *observer* et à *réfléchir* avant d'émettre tout jugement ; ce qui est un préalable à la rigueur intellectuelle, à l'esprit critique.
2. La valeur de l'*organisation* et de la *méthode* ; en effet connaissance, création et organisation sont les résultats de la méthode. Sans la méthode dans la pensée, l'action, l'organisation on n'aboutit à rien ; l'expérimentation (dans la vie pratique ou le laboratoire) permet une juste appréciation des résultats obtenus sur le plan théorique. Il faut la solida-

rité, l'esprit d'équipe ; une équipe étant un ensemble structuré dynamique agissant.

3. Que tout être, animé ou non, est ce qu'il est et agit comme tel par l'effet et sur la base d'un nombre déterminé de conditions données ; qu'il a une durée de vie, sa longévité étant bornée par son temps biologique, et qu'il forme une totalité dans l'espace et le temps, dans sa structure, sa forme et sa fonction qui en découlent, etc...

4. Que la voie la plus simple, la plus courte, la plus économique, la plus logique est celle que suit toujours la nature ; qu'elle est aussi la plus rationnelle pour l'esprit.

5. Que la complexité n'est qu'une superposition plus ou moins dense de simplicité (ou états simples) ; qu'il en est ainsi de toute réalité naturelle, biologique, sociologique, historique, psychologique ; ce qui rend possible l'analyse en ses éléments constitutifs.

6. Que les principes de la nature sont les plus simples qui soient ainsi que l'ont expliqué les grands esprits.

7. Que la *véritable pauvreté* n'est pas tant matérielle qu'*intellectuelle* ; qu'elle est *celle des idées*...

8. Que la vérité et l'objectif recherché ne s'improvisent pas, ne se produisent pas magiquement par un heureux hasard au point nommé ; mais qu'ils sont les fruits de l'organisation, de la préparation méthodique, de l'effort ordonné, orienté sur le plan intellectuel et pratique. Que tout est relatif et que la vérité réside précisément en cet état

provisoire, condamné au changement, au dépassement de soi, et à la disparition..

9. Que la conscience est à la science, ce que l'intelligence est à ses créations : c'est-à-dire première dans l'ordre et supérieure dans les fins...

B. LE SENS DE L'HISTOIRE

Apprendre

1. Que l'histoire est le milieu où a lieu la *genèse*, le développement et le déclin de tout être, de tout phénomène : homme, société, Etat, etc., qui doit inévitablement parcourir cette évolution en trois phases.

2. Que la trame de l'histoire est faite d'une succession ininterrompue de changements nullement fortuits mais liés les uns aux autres par une logique intrinsèque (en sorte qu'on ne peut vouloir ceci sans cela) ; et que l'être des choses comme leur vérité se manifestent dans ce processus et sont soumis au devenir. Le devenir étant précisément ce mouvement général unifié et cohérent dans sa dispersion, sa diversité apparentes, parce que fondé justement sur des lois naturelles, identiques et immuables en soi ; mouvement qui entraîne la matière dans l'espace et le temps.

3. Qu'aucune création : naturelle, sociale ou individuelle matérielle ou spirituelle, ne peut atteindre d'emblée son développement complet et sa perfection, bref sa vérité ; mais seulement, *par degré*, dans la durée.

4. Que les hommes sont les acteurs en même temps que les sujets de l'histoire, qu'ils la font, mais non comme il leur plaît en raison des conditions déterminées, matérielles et intellectuelles, de leur existence sociale qui leur montrent en même temps la portée de l'action et ses limites.

5. Que par conséquent, la liberté consiste dans le choix lucide entre des possibles limités en nombre mais concrets : selon le contexte historique, la connaissance de l'homme, la nature de ses objectifs, etc.

6. Que, pour les mêmes raisons, notre histoire nationale n'est pas un amas de faits disparates et dispersés, incompréhensibles ou réduits à l'instantané, au cliché du jour qui passe chargé de peine ; mais qu'elle forme, au contraire, un ensemble structuré possédant son *sens*, ses *articulations* et son *unité* ; que chaque situation, chaque étape de la chaîne s'élucide dans son développement temporel par toutes les étapes passées et que, pour les mêmes motifs, elle conditionne les suivantes dans la cascade des événements à venir.

7. Que le progrès signifie tout d'abord et toujours conservation, consolidation de l'*acquis* ; et production, par un travail supplémentaire, d'une « plus-value » ; qu'il ne peut y avoir évolution, amélioration quelle qu'elle soit, si l'héritage diminue ou se perd et s'il n'est pas maintenu dans son intégralité, revalorisé et enrichi dans le même temps par le nouvel effort de l'homme et les fruits de son action ...

C. LE SENS ETHIQUE

Apprendre:

1. Le respect de la *loi* pour elle-même ; pour ce qu'elle représente et parce qu'elle est affirmation de la liberté par l'homme qui s'incline librement devant la règle qu'ils'est lui-même édictée. Respect par conséquent du Devoir pour lui-même, de son accomplissement, quelles que soient les circonstances : ainsi que le veut la loi.
2. Respect de tout être vivant : arbre, animal, fleur, et par dessus tout respect:
3. De la *dignité* de la personne humaine : valeur suprême, fondatrice de l'humanité et de l'humanisme
4. Le respect des *règles en société* : des institutions, de leur organisation, de leur fonctionnement ; et comprendre : que la sécurité, le bien-être, etc., résident dans l'accomplissement de leur rôle ; que toute dégradation « tout manque à gagner » au plan collectif se solde tôt ou tard par une perte personnelle pour chaque membre de la société... Que tous donc ont intérêt à apporter leur aide à celle-ci : dans le respect de la loi, le maintien de l'ordre, le bon fonctionnement au profit de tous des services publics, etc.
5. Que par conséquent le sens des normes, du bien et du mal, de l'esthétique sont indispensables à la santé sociale. Que la norme crée l'équilibre, l'harmonie, la régularité des rythmes ; qu'à l'opposé, l'absence de mesure introduit la perversion dans la nature, dans l'économie des êtres, des institutions. Bref : que la démesure est monstrueuse, ainsi

que nous l'enseignent et la nature et l'histoire...

Qu'il n'est pas de véritable éthique sans la clarté dans la conscience et que, par conséquent, elle ne peut être que le fruit de l'éducation au sens platonicien du terme : c'est-à-dire la formation équilibrée et simultanée des sens, de l'esprit et de l'âme : la *beauté*, la *vérité* et le *bien* vont nécessairement ensemble...

6. L'attachement à la liberté, à un idéal social et humain où s'exprimera la volonté tonifiante, créatrice, humanisante de disputer le destin aux forces aveugles. Un idéal supérieur en quoi la vie individuelle sans valeur en soi, sinon arbitraire et absurde, puisse se surmonter et se dépasser en une oeuvre qui dure ; oeuvre à laquelle elle serve de moyen et par quoi l'existence humaine puisse acquérir être, signification et plénitude. Autrement, toute vie réduite au fait biologique du vivre peut-être dite, à bon droit, *humainement* ratée ! Inexistante !

7. L'amour légitime de la *Patrie*, et comment l'aimer d'une manière *intelligente, efficace, durable et pourquoi...*

8. A réfléchir sur la nature respective et la contradiction fondamentale entre l'Etat et la tribu (clan). Et comment la résoudre.

9. Le goût du travail, de l'effort persévérant et patient, de la créativité, de la maîtrise et de l'épanouissement de soi par le moyen de sa production, de son oeuvre. Par l'apprentissage, dès le plus jeune âge, des travaux pratiques : atelier, jardinage...

D - L'APTITUDE AU CHANGEMENT

Apprendre :

1. A apprendre : souplesse d'attitude ; esprit plastique ; ouverture et disponibilité aux choses et aux hommes...

2. A ne jamais oublier, ne jamais se départir de ce qui distingue l'homme des autres animaux : la *réflexion* d'une part, la *morale*, de l'autre. « Je pense, donc je ne suis plus un animal ! Je contrôle mes instincts, je ne suis pas leur esclave, mais libre à leur égard ! Je suis un homme ! et entends le demeurer ! » . « Je réfléchis : la preuve, c'est que les choses me répondent quand je les interroge, quand je les interpelle par mon action : et pas n'importe comment ! Mais comme je veux !... »

Voilà quelques remarques qui suggèrent des directions afin d'en finir à long terme avec la « mentalité nomade » et ses effets néfastes. Elles ne signifient nullement qu'on ne fait rien de tel dans nos écoles. Mais cette préoccupation sollicite toute notre attention et requiert que nous mettions plus l'accent sur certaines disciplines ; que nous donnions à nos programmes éducatifs des orientations vers des objectifs précis.

Il en est ici, comme avec les élèves qui se répartissent *grosso modo* en deux catégories : ceux qui apprennent, au besoin par coeur et qui sont, tout au plus, capables seulement de reproduire leur leçon *in extenso*... (La révolution dans la méthode pédagogique commence justement par cette remarque au 16^{ème} siècle : les maîtres qui transmettent leur savoir aux élèves comme l'oiseau la graine : avec le bout de son bec et sans goûter...). Ceux qui, sans accumuler nécessairement le même quantum de connaissances, cherchent plutôt à pénétrer, quitte à poser parfois au professeur

quelque problème par leur désir original et louable de comprendre...

Les premiers font essentiellement appel à la *mémoire* ; ils se doteront au mieux d'une « tête bien pleine » comme on dit, (la question étant précisément : de quoi et pour quoi ?) ; tandis que les seconds utilisent surtout leur capacité de *réflexion* ; la différence entre ces deux démarches est la même que celle qui existe entre le dépôt et l'appropriation quant à l'objet. Tandis que la mémoire conserve passivement tel quel avec l'inévitable dégradation que lui fait subir le temps, l'intelligence intègre ; c'est-à-dire décompose (et peut par conséquent effectuer le processus inverse) ; elle incorpore le contenu à sa vie et lui confère par là autonomie et mouvement. C'est pourquoi, tandis qu'à l'un il ne restera plus, au fil des années, que quelques vagues souvenirs, l'autre au contraire aura enrichi son acquis et l'aura fécondé et transformé en aptitude qui échappera aux ravages du temps . Ainsi avons-nous tous vu de ces élèves qui, ne retrouvant plus momentanément la formule pourtant apprise au cours d'une épreuve de mathématique se mettent à la redécouvrir et y arrivent ! Autant dire qu'ils sont déjà prêts par la même, à découvrir, aussi autre chose ! Alors que leur copain appartenant au premier groupe suerait sang et eau, restant désespérément bloqué devant le même cas ! Il est à peine besoin de préciser que dans l'« école de la vie » elle-même nous nous trouvons confrontés à des situations autrement sérieuses mais qui, bien souvent, paraissent cependant une simple transposition d'un cas « scolaires » typiques, et donc édifiants ! Et ce qui est valable au niveau des individus et des groupes l'est parfois aussi de la société. Une société « bloquée » serait une communauté qui aurait perdu la « formule » (ce qui veut dire que cette formule n'est plus ou pas encore dans son esprit, ou ne vaut plus dans sa main) et ne saurait plus comment la retrouver, la *réinventer* ! Et ainsi, elle ne peut que piétiner, tourner sur elle-même, devant son problème qui

demeure obstinément entier malgré cette danse et ne reconnaît justement que la clé involontairement « omise » !...

Nous connaissons tous ce qu'est un autodidacte, c'est un « *self made man* », un homme qui s'est formé lui-même. Il se peut cependant qu'un autodidacte, au lieu de se contenter de lire ce qui lui tombe sous la main, élabore lui-même le programme qu'il souhaite suivre et s'enseigner lui-même. Mieux, il se peut qu'il mette au point et confectionne les *manuels* et autres ouvrages dont il aura besoin dans le cadre de sa formation projetée. On peut se demander alors quel intérêt y aurait-il pour lui à apprendre postérieurement ce qu'il aura produit au préalable !... Et l'on aurait raison, si cet exemple ne s'appliquait dans sa totalité à la ... société. Parce qu'elle doit s'éduquer elle-même, la société figure par définition l'« autodidacte » méthodique, studieux et lucide. Et cette *autoformation* lui est possible grâce à sa faculté de dédoublement : chaque génération adulte prend en charge la suivante et ne disparaissant qu'à sa maturité sociale.

Une véritable éducation sera donc celle qui mettra « *en marche le moteur de l'intelligence !* ». Celle qui inculquera le goût de rechercher, de découvrir et de produire par soi : deux attitudes qui vont ensemble et doivent être liées. Ce sera celle qui, en d'autres termes, incitera l'homme à ne pas traîner son intelligence comme un poids mort (alors la tête est lourde, il faut la porter et la nourrir à *perte...*) ; mais comme un *levier* dont le recours accroît tout à la fois la puissance de l'homme et la force de l'outil ! Ce levier qui permet de soulever la terre pourvu qu'il ait un point d'appui...

Le mouvement normal de l'enfant le conduit de la famille à l'école, de celle-ci à la vie ; c'est-à-dire à la nature, à la société. Mais sa formation ne serait pas complète, elle souffrirait d'un handicap insurmontable si elle ne devait pas s'achever par une réflexion sur *l'histoire* qui est le domaine de la synthèse supérieure (de l'évolu-

tion de la nature, de la vie, de la société et de la culture). Car l'histoire, prise dans ce sens peut être comparée à un « Magasin de pièces détachées » où tout le monde vient s'approvisionner selon ses besoins, de tous temps, pour toutes sortes de pièces... Lorsqu'on n'a pas trouvé dans ses vastes rayons l'objet qui a justifié sa visite, on n'en sort pas pour autant bredouille. Du moins si l'on sait s'y prendre : le magasin comporte en effet un « atelier » et un « laboratoire », et tous matériaux nécessaires pour vous fabriquer vous-mêmes ce qui vous manque ! L'administration du « Magasin » fournit même gracieusement des modèles de référence et leurs modes d'emploi respectifs ! Il vous suffira d'enfiler la combinaison et de vous mettre au travail ! Vous n'êtes astreint qu'à une condition qui, d'ailleurs, ne vous coûte rien et qui, de toute façon, que vous y pensiez ou non, sera remplie : laisser au Magasin, en guise de remerciement, une « photocopie » de votre dossier de production et vous prendrez votre pièce gratis, les frais étant supportés par le Magasin ! On ne peut rêver mieux ! Et cela sans aucune limitation ni du nombre de passages qu'il vous plaira d'y effectuer, ni du volume, de la variété, ou de la grandeur de vos pièces ! Certains s'en vont ainsi munis aussi bien d'un chapeau que de trains entiers ! En somme on se fournit de tout : soit que l'objet soit « prêt à emporter », soit qu'il faille faire un petit tour à l'atelier ou au labo !

N'est-ce pas là, à la vérité, un « Magasin » merveilleux ? Une boutique féérique unique en son genre ? Certains, ayant parfaitement compris de quoi il s'agit et tous les trésors inépuisables que recèle ce fameux « Magasin » y consacrent le plus clair de leur temps ! Il en est d'autres qui, au contraire, passent devant sans même daigner se retourner tout comme on passe, indifférent, devant une vieille grotte voilée de toiles d'araignées...

Et ce « Magasin » qui regorge de richesses ; résidence des fées aussi bien que des dragons ! ce Magasin, dis-je, qui s'appelle Histoire porte à son frontispice les mêmes mots que le Musée de

l'Homme à Paris :

Passant, il dépend de toi que je sois *trésor* ou *tombeau*...

C'est ici, en Histoire, que l'intelligence rencontre véritablement un milieu à sa mesure.

Conduisons donc nos enfants jusqu'au seuil de cette Maison magique ! Encourageons-les fermement à y entrer ! Là se fabrique en effet le savoir, la liberté et la vie ! L'histoire elle-même ! et donc, l'homme aussi par conséquent !

3. La substance intelligente et la science

Déjà au siècle dernier, Darwin, cette vaste et profonde pensée arrivait à cette conclusion : à savoir qu'un corps d'hommes, dégagés des servitudes matérielles et vouant totalement leur existence au savoir, était pour une nation une condition indispensable de son succès dans la « lutte pour la survie ». A la même époque pourtant, Pasteur, dont l'oeuvre devait bouleverser le sort de l'humanité, en était encore, déçu mais nullement découragé, à plaider auprès de Napoléon III la cause de la Science, insistant sur le fait que

le « temps (était) venu d'affranchir les sciences expérimentales des misères qui les entravent » (77).

Mais aujourd'hui les choses ont bien changé. Les nations, qui cherchent à comprendre et désirent rester maîtresses de leur avenir ont bien vu que leur bonheur, leur progrès et leur vie ou, au contraire, leur déclin dépendaient de leur aptitude à s'approprier, à « apprivoiser » la science, à la mettre au service de leurs fins. Et

« chaque pays dénombre anxieusement ses laboratoires, ses chercheurs et ses prix Nobel scientifiques, car les nations ont brusquement compris que leur sort est lié aux découvertes et aux réalisations de leurs savants et de leurs techniciens » (78).

En effet, et telle est actuellement, la conviction fondée, les nations qui se désintéressent de la science

« se condamnent rapidement à une décadence culturelle et matérielle » (79).

Dans un monde où les destinées des peuples s'entrecroisent, s'enchevêtrent ; où tous les peuples, sciemment ou non sont engagés, emportés, dans une compétition implacable, et où les perdants, c'est-à-dire les faibles sont « élagués » sans pitié dans la course, le moindre retard à cet égard est perçu aujourd'hui comme une crevasse ouverte sur la croûte de temps ; comme un précipice qui risque de se creuser dangereusement sous les pieds d'autant plus vite que la course s'accélère ; et dans lequel tout peut chavirer d'un coup du jour au lendemain une fois qu'il serait devenu infranchissable. Bien plus, un tel décalage justifie à leurs yeux

« les craintes de ceux qui voient dans les progrès de la recherche scientifique du « voisin » une menace pour leur expansion économique, leur sécurité militaire et leur prestige » (80).

Il n'est pas étonnant dès lors de voir chaque pays développer sa recherche avec une volonté, une frénésie qui confinent à l'agressivité. Il réside en effet, au fond d'une telle activité, une véritable frayeur, la hantise de la mort qui la motive : ne pas se retrouver à la queue du train dans un wagon « décroché » ; ne pas, devenir la proie assiégée d'un plus fort aux « belles dents » ; mais assurer sa défense en étant du voyage ; réaliser des performances en brisant toutes les barrières pour dégager des horizons nouveaux et toujours plus larges, etc : tout cela se résume aujourd'hui à une seule et même chose : la science, enjeu fantastique de ceux qui en ont saisi l'importance vitale (et sans doute fatale, à la fin... à moins que la science cesse d'être une massue sans éthique servant à s'assommer

récioproquement...). Mais pour le moment, les différents pays n'ont pas d'autre choix que de se plier à cette règle du jeu.

Puisque toutes

« les grandes questions d'actualité qui impliquent des choix déterminants pour l'avenir reposent, de plus en plus *fréquemment*, sur une base scientifique : micro-informatique, communications, explorations spatiales ou des océans, nutrition, manipulations génétiques, biotechnologies, énergie nouvelle, nucléaire » (81), une nouvelle profession s'avérait nécessaire : la gestion des connaissances ou, en d'autres termes, « l'ingénierie des connaissances » (82).

Ainsi, gérer le savoir au triple niveau de sa *genèse*, de sa *production* et de son *stockage* s'impose comme une activité décisive, capitale des sociétés d'aujourd'hui.

La substance vivante est ce que la matière a produit de plus extraordinaire et de plus élevé, après des si longs laps de temps. La substance intelligence représente une élaboration supérieure de cette dernière. Et enfin, au sommet de cette pyramide, comme une fontaine de lumière, jaillit la science, au bout d'une si longue nuit. La science est le *suc*, la *sécrétion* de la substance intelligente. Son importance, quantitative et qualitative, est naturellement fonction de l'ampleur et de l'état de cette substance intelligente.

Et ne voyons-nous pas aujourd'hui qu'on élève, qu'on étudie, qu'on soigne et améliore cette substance précieuse, source d'un produit magique ? Comme on élève et soigne les vaches laitières ? Il est né en vérité, une autre médecine : celle de la substance intelligente...

Elle est la plus subtile, la plus difficile, la plus coûteuse et la plus courageuse ; elle n'a ni la foi ni le suffrage du grand nombre bien que d'elle dépende leur vie...

Cette production de la substance intelligente est en passe de

l'emporter sur toute autre activité sociale. Elle conditionne tout ; elle est devenue tout à la fois la baguette magique pour ceux qui savent la manier, la corne d'abondance, la fameuse canne de Moïse qui avale les monstres, le « Sésame ouvre toi » des mystères, l'autre astre de la nuit, celui de l'esprit dont l'absence plonge dans les malheurs, dans et les ténèbres froides et humides de l'ignorance et de la mort.
Le *savoir* et la *lumière*, la *chaleur* et la *vie* vont ensemble...

Telle est la signification de l'inventaire mentionné ci-dessus (le nombre des scientifiques, expert, etc...) pour les Etats qui se préoccupent d'organiser au mieux la ruche où l'abeille essaime et dépose le « miel »... Eclairer le mouvement de la société pour lui éviter les embûches, les chausse-trapes, les errements dangereux, tel semble devenu aujourd'hui le sens profond et, dirions-nous premier, du patriotisme comme l'écrivait déjà Pasteur pour qui

« la science doit être la plus haute personnification de la patrie, parce que, de tous les peuples, celui-là sera toujours le premier qui marchera le premier par les travaux de la pensée. Luttons donc dans le champ pacifique de la science pour la prééminence ? de nos patries respectives. Luttons, car la lutte c'est l'effort, la lutte c'est la vie, quand la lutte a le progrès pour but » (83).

Aussi, est-ce une chose admise, normale qu'

« une nation soucieuse de son avenir scientifique devrait mettre un point d'honneur à doter richement ses bibliothèques et à les rendre accessibles à tout, à n'importe quelle heure de n'importe quel jour » (84).

Aucun pays, aujourd'hui plus que jamais, ne peut s'offrir le luxe de se priver de ces « aventuriers de la science », de ces éclaireurs du mouvement de la vie et du futur, et d'errer inconsciemment à tâtons, au jour le jour, dans la nuit en proie aux pires dangers, au-

dessus de la « gueule du loup » des circonstances...

La situation matérielle et morale de la communauté scientifique d'un pays donne par conséquent la jauge exacte de la mesure dans laquelle il utilise sa substance intelligente ; quelle valeur il accorde à ses bienfaits, quels soins il lui prodigue. L'inexistence, la rareté, la misère des chercheurs et de leurs conditions de travail ne manifestent que trop le fait qu'un pays a oublié la meilleure partie de lui-même, son atout principal, sa planche de salut : à savoir son aptitude réelle à comprendre et ses problèmes et les moyens de les résoudre...

Par un paradoxe, qui n'est pas unique, les pays sous-développés, qui devraient être les premiers à mettre l'accent sur la recherche plus que les autres, sont précisément ceux qui négligent sinon méprisent, oui ! -ce secteur vital, et ne se rendent pas compte de ce qu'ils perdent à chaque minute à cet égard !...

Après avoir livré une formidable bataille contre l'analphabétisme (de sorte que celui-ci a littéralement disparu !) ; après avoir donné une implusion extraordinaire à l'éducation, il nous faut maintenant saisir toute l'importance de la *recherche scientifique*, en faire une priorité, *la* priorité nationale : tant pour nous ressaisir que pour aller au-devant des exigences de l'avenir et de notre survie en tant que Nation libre et souveraine !

Il nous faut accorder aux moyens matériels et humains que nécessite la science tout l'appui de l'Etat tant pour nous approprier le savoir déjà accumulé par l'humanité que pour, avec cet acquis et notre expérience, produire nous-mêmes la quantité suffisante et la nature des connaissances indispensables et adaptées à nos besoins : afin que nous soyons capables d'assurer notre indépendance économique et politique à long terme.

Il nous faut élaborer, il nous faut sécréter nous-mêmes le savoir adéquat qui nous permettra de recréer et de rendre idoine, conformément à nos fins, l'élément de base, fondamental, de tous

nos projets sociaux et nationaux : l'*homme somali* ! Il fait aujourd'hui figure d'être étranger à sa société, à lui-même et au monde ! Parce qu'il est, par sa tradition, par sa culture, c'est-à-dire par son comportement intellectuel et social, *désadapté* vis-à-vis d'un monde où prédomine la dimension scientifique et technique. Le plus grave, c'est qu'il ne le soupçonne pas !

Nous seuls sommes capables d'entreprendre cette auto-révolution *culturelle* décisive, vitale, sur nous-mêmes. De venir en aide à nous-mêmes... Nous seuls, en effet, pouvons savoir, avec notre âme, notre histoire, ce que nous sommes et comment il nous faut être pour assurer notre salut, sans aliéner pour autant notre dignité humaine ; sans renier notre être et, notre histoire ; mais pour les mieux intégrer et les enrichir en nous ouvrant aux perspectives du mouvement et de l'avenir. Et seule une *promotion sérieuse de la recherche scientifique*, durable, infléchie dans le sens de nos préoccupations nationales ; une recherche libérée, conduite par des scientifiques professionnels et par des responsables politiques dévoués et lucides nous permettra d'atteindre aux résultats visés ; c'est-à-dire :

1. L'organisation adéquate de la recherche.
2. L'élaboration, la constitution et la conservation de connaissances concrètes, susceptibles en premier lieu et d'une manière générale d'apporter des éléments de solution aux difficultés que soulève le progrès économique et social de notre communauté.
3. La mise au point des moyens théoriques, pédagogiques et techniques de l'indispensable transformation culturelle de la « mentalité nomade », condition *sine qua non* de toute évolution réelle, profonde et durable du corps social. Un bon enseignement est aujourd'hui inconcevable sans la contribution simultanée de la recherche scientifique.

Il nous faudra par conséquent abandonner (et le plus vite sera

le mieux !) cet état d'esprit franchement dédaigneux, sinon hostile, à l'égard de la recherche et que manifeste l'attitude (traduisant simplement une manière de voir générale « nomade » ! de la société) de certains responsables. Ainsi que le prouve cet exemple édifiant : au plus fort de la sécheresse et de la guerre (*Somalie occidentale*) un fonctionnaire du Ministère des Finances répondait ainsi, au cours d'une réunion, à un responsable de l'Académie des Sciences et des Arts qui venait de présenter son budget :

« Nous ne savons où donner de la tête pour trouver des munitions pour les soldats au front et de quoi se mettre sous la dent pour les milliers de réfugiés qui meurent d'inanition dans les camps, et voilà que vous, vous venez nous ennuyer avec vos bouquins en pareilles circonstances ! Il faut dire que vous avez du toupet ! »

Ce fonctionnaire, qui s'efforçait à parer au plus pressé (et qu'y avait-il en effet de plus urgent ?) avait, dans son jugement, trop privilégié le présent par rapport à l'avenir, évacué le second au profit du premier. Il n'a pas suffisamment prêté attention au fait que, à y regarder de plus près avec patience, il aurait peut-être découvert que ce qu'il cherchait désespérément était couché, là « entre les pages », à côté du signet, dans ce livre rejeté dans l'énervement, avec précipitation... Son prédécesseur avait déjà agi ainsi ; c'est pourquoi il était aujourd'hui dépourvu, ainsi que le sera son successeur, et encore le suivant si ce cercle vicieux n'est pas rompu...

L'investissement dans la recherche s'est avéré le plus prometteur, celui dont la rentabilité à long terme est, proportionnellement, sans commune mesure avec les sommes engagées dans les autres secteurs : un dollar en rapporte 70...

C'est pourquoi les Etats conscients de cet énorme enjeu lui consacrent des milliards année après année et récoltent dans le présent la moisson des efforts consentis dans le passé ; cela dit, on

ne saurait imposer aux scientifiques un programme rigide de découvertes à faire dans un laps de temps donné.

Le chercheur, en effet, ne peut aboutir à des résultats heureux que dans la direction de ce qui le passionne et en travaillant librement à son rythme, et selon son inspiration propre. Même dans le cas où toutes les conditions matérielles et morales lui seraient assurées, il n'a pas pour autant la garantie de dénicher à coup sûr ce qu'il recherche. Ce qui ne signifie pas du tout cependant que son effort soit perdu. Une recherche sérieuse est toujours payante : bien au delà de son coût. Mais cela ne saurait le rebuter, ni décourager la patience de ceux qui, comprenant les nécessités et les aléas de la recherche, attendent et savent laisser venir les fruits en « gestation », qu'ils recueilleront soigneusement en leur temps. Car, si « mille recherches n'aboutissent pas, la mille et unième ouvre un nouveau demain » (85).

C'est pourquoi, il nous faut recruter, en urgence, une cohorte de chercheurs compétents, avides de découvrir, d'aider leur pays, d'ouvrir des voies dans lesquelles notre Etat pourra s'engager, bâtir et conduire ainsi notre Nation dans la stabilité et la sécurité, dans la souveraineté et l'unité. Il ne serait pas exagérer de soutenir, qu'entre tous les travailleurs de notre société, fonctionnaires ou non, civil ou militaires, c'est en premier lieu aux scientifiques que nous devrions instamment fournir des conditions adéquates tant pour la conduite de leurs travaux que pour leur formation professionnelle et leur vie.

Nous comptons consacrer spécialement une prochaine étude de cette série, à la culture, à l'éducation et la science. Nous nous en tenons pour le moment aux suggestions ci-dessus, afin d'aborder maintenant l'Etat et la Nation.

CHAPITRE III.

L'ETAT ET LA NATION

«Les circonstances ne donnent pas aux hommes le droit de resserrer à leur gré les limites de leurs devoirs. Tant qu'on reste au service de l'Etat, on lui doit toutes ses facultés, toutes sans exception.»

Il faut avoir «pour la chose publique (...) cette profonde vénération qui fait qu'on la regarde comme sacrée, qu'on la met à la place de son propre intérêt, qu'on la sert quelles que soient les personnes et les circonstances.»

Jacques GUIBERT : *Ecrits militaires.*

Chers compatriotes ! Dirai-je qu'ils nous parlent ? J'entends la Nation et l'Etat...

Qu'ils souffrent et gémissent de nos actions ? De notre insouciance et de notre inconscience ? Que, en un mot, nous les avons oubliés ? Oui, oubliés ! Et nous-mêmes avec eux ! Car, comment en serait-il autrement ? S'il est vrai que chacun de nous n'en constitue qu'une infime partie, appartenant tout à la fois à ces deux entités : l'Etat et la Nation ?

Allons-nous nous arrêter un instant ?

Suspendre nos disputes stériles et permettre à notre esprit, dans un moment de recueillement et de répit, de s'arracher à la confusion régnante ?

Permettre enfin à notre réflexion nationale ensevelie sous les monceaux de non-sens, d'émerger du chaos et du présent ? Afin que, dans le calme et la lucidité retrouvée nous puissions relier

notre passé à notre avenir ? Notre avenir qu'il nous faut façonner de nos mains et doter d'une figure définie ?

Allons-nous songer à nous resituer une fois pour toute à notre place marquée dans l'histoire et l'aventure humaine ?

Car, n'est-il pas vrai que nous avons totalement perdu de vue notre histoire ? Dans nos pensées comme dans nos actes ? C'est-à-dire en clair notre être et notre identité ? Nos droits fondamentaux, nationaux, et les devoirs qui pèsent sur nous pour les faire valoir par devers nous-mêmes comme à la face du monde ?

Notre histoire est faite de soubresauts sanglants ; sa dernière grande tragédie ne date que d'hier, elle se prolonge toujours dans nos vies et nos foyers.

Notre passé est si terrible ; mais si édifiant ; il est rempli de nos souffrances comme de nos espoirs, il est tout entier dans cette quête, cette soif inextinguible et douloureuse d'*unité* et de *justice*. Une question se pose dès lors pour nous : il s'agit de savoir si, ce passé qui est le nôtre, nous allons l'abandonner et le laisser disparaître, méconnu et disloqué, dans l'épais brouillard des préoccupations quotidiennes ? Et si nous admettrons (ce qui n'en est que le corollaire) que le futur lui-même n'ait plus nulle place dans nos pensées ?

Autrement dit, si nous sommes résignés et prêts à « baisser les bras » devant la mort qui nous guette, et qui veille sur tout ce qui vit ?

Nous ne saurions l'oublier : cet avenir nous attend. Il attend que nous reprenions la lutte pour l'unité.

Car lutter quand il le faut et toujours est la seule manière de s'attirer et d'acquiescer les faveurs de l'avenir.

Il ignore et châtie qui ne lui paie pas ponctuellement son dû : le « tribut » d'attention et d'effort qu'il exige.

Notre avenir est déjà là, impénétrable, menaçant et proche !

Comme un gros nuage noir, gonflé de tonnerre et de tempête, qui bouche l'horizon et dont l'aile, comme un rapace géant, projette déjà son ombre ténébreuse sur le corps vulnérable de la Nation ! Tous nos ennemis viennent à la faveur du tourbillon, portés et couverts par l'orage ! Ils viennent silencieux, comme vient nuitamment le commando qui se jette dans le courant ? caché et poussé aux creux du torrent ! A ces heures sombres, inévitables dans son histoire, où une nation vivante et en lutte pour sa vie, se trouve en péril, les meilleurs de ses fils veillent sur la Mère ; prêts à accueillir l'ennemi ou mieux, à monter à l'assaut ! A former ensemble un cordon salubre autour du corps national. Car, quand on est menacé, l'attaque est la meilleure défense ! Ceux-là n'auront d'oreille que pour le danger, d'yeux que pour l'ennemi... Tout le reste demeure secondaire, à ces moments d'effort suprême pour conjurer un état où l'irréparable peut toujours advenir...

Telle est aujourd'hui, pour chacun de nous, où qu'il soit, la question cruciale qui se pose et à laquelle est suspendue notre vie, notre existence à tous : individuelle, collective et nationale. Là-dessus, les Somalis, sans aucune exception, devant leur conscience comme devant l'histoire et la postérité, se partageront en deux camps. Il n'y en aura pas de troisième : ceux qui défendront corps et âme l'Etat et la Nation, et les autres... Aux premiers l'honneur, la gratitude et la gloire... Aux seconds la faute et l'infamie, la trahison. Mais personne ne sera innocent ! Nul ne sera épargné, et chacun devra rendre compte demain, devant la Nation, devant nos enfants, du parti qu'il aura pris aux heures dramatiques où il lui était demandé d'exhiber, en totalité et *in extremis*, en quoi précisément, il pouvait se dire Somali : quand la Nation somalie, sa souveraineté et son peuple étaient radicalement menacés...

Oui, aujourd'hui nous sommes en danger... Nous le savons tous !

Quelle que soit notre tristesse, notre fierté blessée, mieux vaut nous l'avouer et ouvrir les yeux sur les faits, plutôt que de nous leurrer nous-mêmes. Opter pour la première attitude, c'est assurer notre salut, notre liberté dans la fraternité, l'unité et l'effort ; c'est nous frayer par notre volonté, notre courage les voies aujourd'hui barrées de l'avenir où l'ennemi s'est déjà embusqué...

Notre Nation s'était levée, peuple et Etat comme un seul homme. Elle s'était lancée résolue, héroïque et unanime à l'assaut de son unité ; elle montra une fois de plus, au prix de sa vie, qu'elle refusait d'une irrévocable décision : division et dispersion, arbitraire et déni de justice...

Victorieuse avec brio... il lui fallut pourtant, contrainte par « plus fort et vieux que soi » se résigner à la « défaite » dans la solitude et le silence complice... Une défaite fabriquée, balancée à la face sans aménuité... Avec, pour toute consolation, l'ironie intéressée et bruyante des coulisses...

Notre Nation, jeune et faible certes, mais trop fière dans sa foi, trop confiante en sa vérité ne demandait - était-ce trop ? - que son dû et son droit... Et, faut-il le dire, continuera à le faire, comme elle se l'est légitimement promis...

Cela fut, nous le savons, une « raison » pour nous « en rabattre le caquet », comme disent certains...

Personne ne nous en voudra sans doute si nous, Somalis, confessons que depuis que notre Nation a dû ingurgiter de force cet amer échec, il nous reste toujours, endurcie en travers du gosier, comme une seconde et pénible pomme d'Adam ? Que sa seule sensation, sa seule pensée nous soulève inmanquablement le cœur ?...

Depuis ce jour-là, mes frères, nous perdons abondamment notre énergie. Nous en perdons par nos blessures profondes et tou-

jours vives et ouvertes. Nous en perdons par la guerre qui, quoi qu'on dise continue toujours, et peut-être plus gravement que par le passé où nous avions, jusqu'à présent, l'initiative de notre côté. Nous en perdons par tous ceux qui meurent ou quittent le pays, où se croisent les bras de découragement. Nous en perdons enfin par l'inflation, par tout ce que, de nos possibilités nous laissons échapper ; et par tout le temps qui s'écoule quand les problèmes, compliqués et croissants, s'accumulent comme des montagnes sur notre chemin et sur le dos de nos enfants...

Or, cet *écoulement de substance, physiologique et intellectuelle, économique* qui fuit de toutes parts, de tous les pores de notre corps social, ne saurait se poursuivre à l'infini. Cette substance, c'est la sève de notre vie. Après le sang, nous perdrons le souffle si cela continue...

Il n'est sans doute pas de conception plus exacte que celle qui se représente la société comme un être vivant, un organisme. Or la vie se fonde précisément sur deux processus liés et simultanés ; complémentaires et inverses. C'est, d'une part, l'organisation des éléments constitutifs ; c'est-à-dire le travail permanent d'intégration et d'assimilation d'apports nouveaux venant de la nature par l'intermédiaire de la nutrition. C'est d'autre part, l'opération opposée tout aussi naturelle, de *désorganisation* constante qui travaille de l'intérieur à la destruction de tout l'édifice et de tout ce qui a été élaboré auparavant. La situation et le sort de la vie sont mathématiquement liés au solde, positif ou négatif, de ces deux opérations. Personne ne pourrait rien y changer, telles sont les lois de la matière. Entre les deux, l'animal dispose d'une marge de manoeuvre étroite : celle que lui laissent ses *réserves*... *Perdurer dans l'existence, évoluer et prospérer signifie exactement que les trois étapes successives, inéluctables, sont parcourues à chaque instant de l'être vivant, à savoir :*

- 1° Réparation totale, à tout moment, des dégâts causés par l'usure;
- 2° reconstitution immédiate et maintien des réserves;
- 3° enfin, production en sus, d'un excédent en prévision d'opérations de croissance...

Bref, la santé et le développement supposent que le processus d'organisation l'emporte largement et de manière continue, sur le processus de désorganisation (86).

Est-il difficile de voir que la Nation somalie, sur le plan global comme dans chacun de ses secteurs, vit aujourd'hui la situation que nous connaissons en France ? Certes, elle n'est peut-être pas la seule de par le monde. Mais cela ne constitue pas un motif de consolation.

Or, lorsque, par suite d'un trouble, le mécanisme de la nutrition est suspendu et que l'animal « ne fait que consommer (les réserves) qu'il avait antérieurement accumulées, il marche vers une ruine qui ne peut aboutir qu'à l'impossibilité vitale, à la mort ». Un exemple typique et courant d'une pareille situation est celui où « l'animal est en état de fièvre : il use sans refaire, et cet état de mortel s'il persiste jusqu'à l'entier épuisement des matériaux accumulés par la nutrition » (87).

Notre société, notre Nation tout entière se trouve aujourd'hui en état de fièvre »... Ce qui entraîne la perturbation du processus alimentaire peut aussi bien provenir de l'intérieur de l'organisme lui-même que de l'extérieur ou des échanges avec la nature ou des deux à la fois. Notre Nation souffre aujourd'hui de toutes ces causes et de leurs effets conjugués ; c'est à dire accrus et compliqués. Elle en supporte tout le poids. Attendrons-nous jusqu'au jour où, n'en pouvant plus, la clef de voûte craque sur nos têtes et que le tout s'effondre sur nous ! Et fous, ne serait-il pas, l'organe ou la cellule qui se croirait en sécurité quand tout le corps décline et que se dissipe ainsi le milieu même de leur existence ? Ainsi des compatriotes qui observent et attendent ! A plus forte raison, de ceux,

individu ou groupes, qui oeuvrent ou cherchent, qu'ils l'admettent ou non (cela ne change rien aux faits...), à provoquer, à hâter le déluge ! Par une sorte de rage dévoyée et devenue insensée !

Mais elle monte, elle monte dans nos coeurs, lasse et lointaine, la voix de la conscience ! Celle, ardente de la Nation appelant au secours par un sursaut ! Ressaisissons-nous ! Et qu'ait lieu l'irruption ! L'interruption du temps mort ! Le retour à nous-mêmes et des meilleurs ! Ceux qui, surgis du tréfonds de notre peuple, opposeront un large front aux obstacles ! Qui jetteront l'effroi à l'ennemi, et verseront comme un baume la joie frémissante, rajeunissante dans notre âme meurtrie ! Notre âme profonde, nationale...!

Et que tout, alors, nous soit possible, permis et promis ! Et la bénédiction et le bond en avant dans un avenir de nouveau illuminé !

I. CE QU'EST L'ETAT

Mais nous n'atteindrons aucun progrès, aucun de nos buts sociaux et nationaux sans un Etat puissant en mesure, avec notre consentement, d'accomplir sa mission. Bien plus, il ne saurait y avoir pour nous d'indépendance, de communauté, de Nation à long terme, sans l'Etat. Bref, pas de salut, d'existence pour nous en dehors de lui... C'est bien pour cela que l'ennemi voudrait le voir miné dans ses fondements mêmes, nous en dépouiller afin que notre peuple soit livré sans secours à sa merci. C'est pourquoi pour tout véritable patriote le salut et la souveraineté nationale passent impérativement par le redressement et le renforcement de l'appareil étatique et de sa position dans la société. L'Etat doit être effectivement capable de répondre de nous-mêmes et de notre destin national. Si l'Etat occupe une telle place, vitale, dans l'existence même de notre peuple, c'est qu'il assure des fonctions

primordiales, fondamentales à la société. C'est un système permettant aux hommes vivant en communauté de suppléer aux faiblesses, aux carences et défaillances humaines quelles qu'elles soient. En d'autres termes, l'Etat fournit aux hommes le moyen de remédier, au maximum, à leurs limitations inévitables, naturelles. Mais l'Etat n'assume pas les lourdes tâches qui découlent de sa vocation n'importe comment, en se débrouillant pour ainsi dire tout seul à travers les circonstances : mais seulement s'il est lui-même, et dans des conditions déterminées, *pris en charge par les citoyens* qui l'ont mis en place pour les servir.

1° - L'Etat représente la contraction de l'espace et du temps

En effet, tout le drame de l'homme ne vient-il pas de son « défaut d'ubiquité » ? Autrement dit, de l'éparpillement dans l'espace et le temps, et de ses buts, et des moyens pour y parvenir ? Mais il n'y aurait pas de problème si l'homme pouvait coïncider avec l'étendue de l'espace et du temps... S'il pouvait pour ainsi dire se confondre avec le Tout dans l'Eternité.... Malheureusement, sa limitation, l'irréremédiable finitude de son être le condamne à jamais à demeurer confiné et coïncé à chaque instant dans ce *hic et nunc*, ce carrefour du temps et de l'espace. L'homme dispose de deux moyens (très relatifs, il faut bien le dire, mais loin d'être négligeables !) pour atténuer quelque peu l'intolérable handicap découlant de sa condition. La nature lui a offert le premier ; et il s'est lui-même, à l'aide de ce dernier, créé le second !

Nous pouvons en effet, grâce à la mémoire nous transporter par l'esprit, en remontant le cours du temps, à une époque à jamais révolue ; ou, grâce à l'imagination, nous situer en un autre lieu, dans l'espace, que celui où nous nous trouvons présentement ; ou encore anticiper l'avenir, c'est-à-dire dérouler, par devers notre conscience, le fil d'un temps tout intérieur qui mesure et se super-

pose à l'autre. Mais tout cela ne nous empêche pas d'être cloués à la même place et d'avoir à affronter, dès que nous bougeons le petit doigt, immédiatement, simultanément les deux infinis. Et c'est là qu'intervient l'initiative de l'homme : s'organiser.

L'intelligence est comme une compensation, comme un complément heureux à cette mutilation corporelle, à ce péché existentiel originel d'où viennent toutes les souffrances des mortels.

L'intelligence a été définie comme l'aptitude, à partir de cette limitation consciente de soi à se doter d'un « prolongement » ; c'est-à-dire à fabriquer des outils en relation à un but (éloigné) : afin d'échapper (du moins partiellement !...) à cette contrainte par la mise en oeuvre de l'outil matériel qui supprime ici (ou réduit) l'interposition de l'espace entre la conscience et sa fin visée.

Précisément, l'organisation, c'est-à-dire l'agencement méthodique des moyens en vue d'objectifs (multiples, lointains) peut être considérée comme l'outil par excellence face à l'obstacle spatial. De sorte que organisation et outil vont, et doivent normalement aller de pair, et permettent à l'homme d'affronter le couple redoutable de l'espace-temps et de ne pas s'y abîmer, du moins avant l'échéance...

L'Etat *matérialise cette organisation et cet outillage portés au plus haut point*. En d'autres termes, l'ensemble organisation - outillage, qui présuppose naturellement l'analyse préalable du problème, et tend vers un objectif comme sa justification et sa fin, constitue le mode de contrôle et de maîtrise de l'espace et du temps. Dès lors, les négliger revient pour l'homme à se jeter volontairement, pour y être écartelé, sur le rouet de l'étendue, et de la durée...

L'Etat est, par définition, tout à la fois le *lieu* et le *principe* de cette organisation. Et l'on ne s'organise que contre le couple espace-temps qui constitue le seul obstacle à nos désirs, et l'écueil radical contre lequel échoue finalement toute existence.

La sphère étatique (mais aussi plus généralement tout *milieu*

organisé possède la vertu vitale de provoquer au profit de l'homme la contraction de l'espace et du temps afin de les réduire au minimum nécessaire, ou de les ramener, à tout le moins, dans des proportions compatibles avec les limites de la vie humaine.

L'Etat gère le temps et l'espace en fonction des moyens et des objectifs sociaux.

2° - L'Etat centralise et stimule la Division du travail

L'Etat n'a pas existé de tout temps. Ce « principe d'organisation » s'est manifesté à un moment donné dans le développement des sociétés. Que donc l'existence d'un Etat soit reconnue ou non, cette lutte acharnée contre l'invasion de l'espace-temps pour survivre à ses flots et ne pas être submergé, commença antérieurement à l'Etat, avec l'histoire humaine : elle s'exprime déjà dans l'instauration décisive, impérieuse, de la *division du travail social*. Avec celle-ci, l'homme s'est vu libéré de tâches écrasantes, et sa capacité multipliée, centuplée grâce à l'activité d'autrui tendant à la satisfaction de ses propres besoins, et réduisant d'autant la contrainte spatio-temporelle contrariant l'effort de survie...

Maintenir et perfectionner la *division sociale* en améliorant les conditions sociales et techniques de son déroulement est devenu naturellement dès le début la mission première, fondamentale de l'Etat. Celle par rapport à laquelle toutes ses autres interventions sont secondaires ou subordonnées, parce qu'elles sont toutes, tout d'abord, conditionnées par elle. La *division du travail* relève en effet du principe de la *parcellisation* du problème au départ, et de *recomposition* des résultats à l'arrivée. Une telle manière de procéder appartient par définition à l'Etat, lequel est précisément, ainsi que nous l'avons indiqué ci-dessus, l'incarnation même du principe d'organisation, sa rationalisation et son universalisation accrues dans la sphère sociale. Nous avons rappelé plus haut (avec

Durkheim) que la *division du travail social* créait l'« unité organique », vivante du corps social à travers les relations réciproques qu'engendrait l'activité matérielle de base de la production ordonnée des biens et des échanges. Et qu'elle permettrait ainsi à l'Etat, par ce biais, de renforcer la cohésion de la vie communautaire en exerçant son contrôle, c'est-à-dire son autorité et sa lucidité sur cette fonction vitale de la société. Cela nous montre comment la puissance publique se trouve dès le début impliquée, et le sera toujours dans la division du travail ; c'est-à-dire dans la collaboration indispensable, la nécessaire solidarité qui en découle, et le bien-être commun qui en est le résultat général pour la communauté comme pour chacun de ses membres. Il se doit de l'organiser, de la protéger et de l'améliorer afin d'en faciliter le déroulement et d'en enrichir les fruits. De son côté, la *division du travail* fournit à l'Etat sinon sa raison d'être et son origine du moins la tâche la plus importante qui lui incombe, parce que, précisément, cette division du travail est co-éternelle avec l'existence de tout être organique ou social... Car la vie est synonyme à tout instant d'une montagne de difficultés abattues, de tunnel qu'il faut creuser en permanence pour avoir un temps de répit à la lumière, et pouvoir repartir de nouveau pour cueillir ailleurs la quête de l'existence...

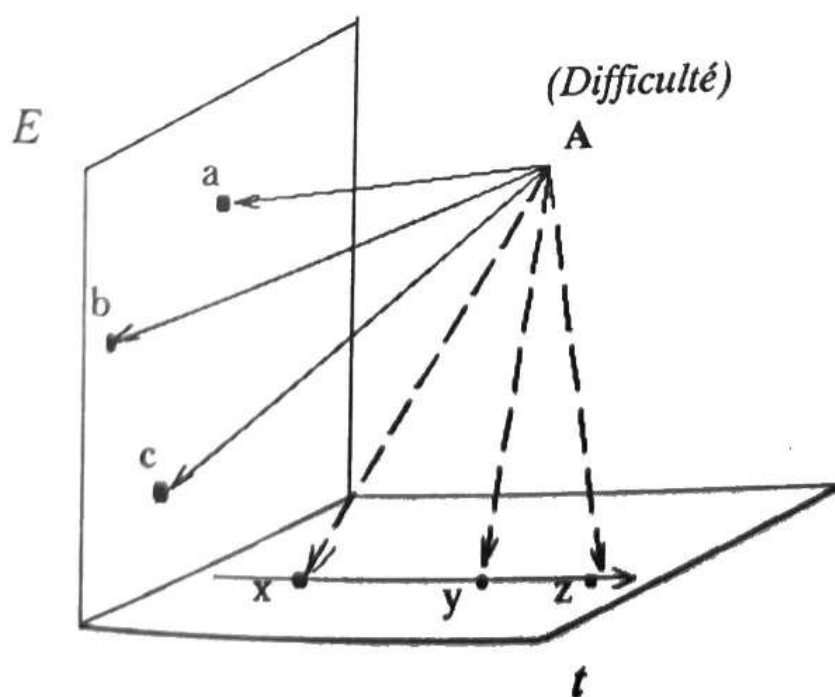
3° - L'Etat est le transformateur de l'énergie sociale

Nous avons dit que l'Etat, lieu de l'organisation par excellence, rendait possible à l'homme la « contraction » de l'espace et du temps, ces deux « déserts », ces deux ouragans infinis soufflant en pleine face sur sa finitude, et risquant à tout moment de l'emporter comme un fétu de paille ; et qui finiront d'ailleurs par l'engloutir quand il n'aura plus le moyen de réduire leur aride et désespérante étendue...

Cette « contraction » n'est évidemment ni absolue ni positive,

mais relative par rapport à nos moyens. C'est même là, dans le fond, tout le sens du progrès...

En effet, une difficulté, un problème, une complication, quels qu'ils soient, peuvent être considérés comme un *quantum d'espace et de temps* inscrit en négatif par rapport à notre but. De même qu'une brique peut être perçue comme une certaine quantité d'« énergie coagulée », les deux exemples revenant d'ailleurs, à la limite, au même... Résoudre un problème signifie dès lors la mise en oeuvre méthodique d'un certain nombre de moyens nécessaires dispersés dans le temps et l'espace. Nous pouvons les représenter dans le schéma suivant :



Or le déplacement de A à a dans l'espace se solde pour un mobile donné par une quantité d'énergie dépensée et mathématiquement déterminée. Il en est de même du mouvement, dans le temps, de A à x, représentant une dépense aussi précise d'énergie pour perdurer dans l'existence durant ce laps de temps et conserver simultanément les moyens déjà acquis. En fin de compte, la difficulté A ne représente qu'une *équation*; en d'autres termes, une quantité d'espace-temps, elle-même équivalente à une quantité définie d'énergie. Si donc l'Etat, par sa vertu d'organisation et de planification réduit la distance espace-temps, cela signifiera une accélération du mouvement dans la recherche des moyens nécessaires; c'est-à-dire, proportionnellement, un accroissement relatif de l'énergie disponible en vue de ce but. D'ailleurs, sur le plan global, celui des résultats, l'opération ne peut que se solder par un bilan positif.

Si l'on définit l'activité sociale, celle de chaque individu comme de leur ensemble, comme une production énergétique (au sens où la nourriture, comme le carburant et, en général, comme tout, constitue une quantité donnée de force, c'est-à-dire d'énergie), la sphère étatique fonctionnera dans le milieu social comme un *transformateur* d'énergie qui augmente l'intensité et la force de celle-ci, l'attire vers lui et la redistribue autrement aux différentes parties du corps social: justement, selon les exigences de la *division du travail* et des nécessités rationnelles de son organisation.

Si nous admettons:

- d'une part, que ce « principe d'organisation » (l'Etat) est indispensable à l'existence même de toute société surtout dans notre monde d'aujourd'hui;
- et, d'autre part, que la création et le maintien d'un Etat fournit la preuve probante de la maturité d'un peuple; c'est-à-dire de l'assimilation, par l'esprit national du *sens* du processus naturel, historique et culturel;

alors nous devons accorder que la perturbation, que la régression, à plus forte raison que le déclin progressif de ce (milieu) rationnel privilégié revêtira pour la société concernée la signification évidente d'une mort première, *morale* ; la mort effective et physique intervenant par la suite sous la forme d'une dissolution totale du corps social, une fois que le processus de décomposition aura atteint le point de non-retour, le seuil d'irréversibilité.

En effet, l'existence de l'entité étatique constitue dans l'abstrait la substance rationnelle de l'esprit et la mémoire de l'histoire ; or, comme la richesse d'être réside dans l'accumulation d'expériences vécues et la déposition, dans le code génétique et culturel (ou même dans les deux ? dans leur unité à long terme ?...) de leurs leçons pour le vivant, la paralysie de l'Etat (ainsi définie) ou son dépérissement même, revient pour la société à une imputation plus ou moins partielle et brutale de son passé. Cependant, notre existence, celle de tout être vivant est pour ainsi dire, à tout instant adossée à ce passé qui la soutient tout entière. Supprimer celui-ci, c'est saper tout à coup son fondement dans l'être ; c'est laisser cet être suspendu dans le vide. Or, dans le vide les éléments constitutifs d'un système ont naturellement et inévitablement tendance à se séparer... En fait, cela revient non seulement à annuler l'oeuvre du temps mais, pratiquement, ce temps lui-même. Or, aucun être, inanimé ou non, ne saurait exister plus longtemps totalement confiné dans l'instant, et séparé complètement de son devenir, lequel est, d'une certaine manière sa corporéité temporelle ; tandis que lui-même ne serait plus dans cet état, qu'une tête décapitée... Un tel être sans passé, auquel l'avenir s'avérerait implacablement clos (car le futur n'existe que par évocation, par solidarité avec le temps écoulé... de sorte que nier celui-ci reviendrait simultanément, à abolir celui-là du même coup ...), un tel être donc serait à la limite, sur le plan logique, une absurdité condamnée instamment à disparaître. L'Etat représente ainsi cette histoire

immédiate et condensée, intemporelle, à portée de la main. Il est l'*intelligence historique humaine* devenue structure dynamique et pensante... Il est le cerveau social et revêt cette seconde dimension indispensable à l'existence de la communauté nationale. Il opère comme un contre-poids du « processus de désorganisation » ; que celui-ci se donne libre cours, sans aucune entrave, et c'est tout droit la dispersion dans le néant...

II. POURQUOI IL EN EST AINSI

L'on a dit à juste titre que pour un esprit sensé, l'enfer, ce serait précisément la « suppression de la raison ». Or, nous l'avons vu, l'Etat doit être défini comme le milieu rationnel : ses origines, toute son histoire, son organisation interne et sa vocation naturelle, tout nous porte à lui reconnaître ce qualificatif essentiel. Nous pouvons même considérer cet attribut comme sa caractéristique propre, distinctive, sinon constitutive.

Cette notion de *milieu* doit être éclaircie, à l'aide de la biologie avec laquelle la réalité sociale soutient des relations étroites : dans la mesure où elle n'est que son prolongement à un autre niveau... Revenons encore à Claude Bernard, ce grand savant qui posa, sur une base solide, les principes, les piliers de la médecine expérimentale, c'est-à-dire scientifique. Selon lui, l'observation nous livre cette vérité première, fondamentale valable pour tous les objets : à savoir les corps et leur milieu naturel où se manifestent pour nous les phénomènes et leurs conditions de production ; la tâche du savant étant alors de déterminer et de définir les relations de celles-ci à ceux-là, en quoi consiste précisément la connaissance elle-même. Cependant une différence capitale s'impose entre les corps bruts, inanimés et les êtres vivants ; tandis qu'en effet les premiers s'avèrent complètement soumis aux exigences du monde extérieur,

les seconds jouissent d'une autonomie et d'une liberté relatives qui se traduisent :

1° par la mobilité ;

2° par l'identité à eux-mêmes (durant un laps de temps donné)

Et ceci, grâce à leur milieu intérieur qui, par son organisation et son dynamisme propres, « réfracté » pour ainsi dire, les actions et pressions du monde extérieur et permet à l'être vivant de ne pas se situer simplement dans le prolongement des forces mécaniques de la nature, telle une pierre qui se déplacerait passivement sous la poussée d'une autre.

Cette aptitude spécifique qui consiste telle une usine à « retenir » tout ce qui entre afin de lui assigner, au terme du circuit, une forme, un usage et une destination différents à la sortie, découle de l'organisation propre de l'être vivant ; mais surtout de l'homogénéité de ce milieu intérieur qui soutient en fait l'économie générale et la morphologie de l'organisme en question. Ce milieu homogène, qui fonctionne comme un prisme à l'égard des stimulus intérieurs ou extérieurs se fonde sur un certain nombre de *constantes* et d'*équilibres* qui doivent être maintenus à travers les aléas de la vie, et rétablis aussitôt après les perturbations, les ruptures inévitables que comporte l'épreuve de la vie pour tout être vivant : sous peine d'une désorganisation générale de l'organisme, désorganisation qui ne pourrait être pour lui que mortelle, précisément parce qu'il ne serait plus en mesure de contrôler l'entrée et la sortie des éléments en provenance du monde environnant ou de ses parties constitutives.

Or l'Etat, selon nous, est le « milieu intérieur » du corps social... Comme le milieu biologique, son homogénéité propre, indispensable, s'appuie sur des exigences relatives à ses constantes, à ses équilibres spécifiques. Son existence, son fonctionnement obéissent à des lois qui, pour être plus complexes et subtiles, n'en sont

pas moins impératives ; des lois qui, ici plus qu'ailleurs, incitent peut-être à la prudence, précisément parce qu'elles sont plus générales et plus abstraites que dans le domaine plus concret, individualisé des corps vivants.

1° - Les constantes

Le principe, fondamental, de la *séparation des pouvoirs* législatif, exécutif, judiciaire repose sur une nécessité physique et physiologique de l'organisme social ; tout être, inanimé ou non, possède impérativement une structure, quelle qu'elle soit, sans laquelle cet être deviendrait totalement dépourvu de forme et de fonction ; c'est-à-dire, en fait, de raison d'être. La substance de la vie sociale se compose d'idées et d'énergie (force de travail, etc...) et des cycles combinés de leur mouvement en vue de la production non seulement des biens, mais aussi des hommes eux-mêmes, et de l'utilisation des uns et des autres par le corps social.

Le principe de la *séparation* exprime le souci de parer au danger, toujours possible, qui résulterait du cas où les différents pouvoirs, s'empiétant les uns sur les autres, formeraient du fait de cette interférence fâcheuse, un noeud de strangulation réciproque qui bloquerait ainsi la circulation, vitale, de la sève sociale... Il est indispensable de savoir et de méditer comment cette éventualité toujours préjudiciable sur le plan individuel et collectif, peut advenir dans une communauté. En effet, nulle société n'a le droit de négliger l'expérience vécue de l'humanité sous peine de souffrances pénibles, sinon fatales. Car, un tel retard reviendrait pratiquement à un handicap réel comparable à une mutilation corporelle par rapport à ceux qui auront gardé leur intégrité physique...

Cela veut dire comprendre tout d'abord ce qui s'est passé

ailleurs, avant nous ! Cela veut dire en tenir compte ! Car, dans le fond, les tribulations des hommes sont toujours les mêmes. Seuls changent les formes, les décors liés aux circonstances de lieu et de temps. Pour une raison bien simple : les hommes se comportent pareillement, lorsqu'ils sont placés dans des situations similaires. D'où l'importance irremplaçable, vitale, des *leçons* de l'Histoire... Cette Histoire enseigne justement que l'homme est, lui-même, le facteur du désordre et de l'irrationnel à cause de ses faiblesses. Il ne sert alors de rien de se lamenter, de se répandre en récriminations.

Il faut reconnaître que l'homme soit ainsi ; qu'il soit capable de choses merveilleuses, comme des plus absurdes qui soient.

L'essentiel et la sagesse consistent alors à s'organiser socialement (et individuellement aussi, dans la mesure où cela dépend de nous) en sorte que ses carences ne se réalisent pas en conséquences fâcheuses ; et qu'il puisse, à la longue les surmonter lui-même : ce qui est en définitive la solution rationnelle, idéale pour la société.

D'ici là, mettre en oeuvre les « meilleurs pis-aller », si l'on puit dire, voilà le problème. Ainsi, en est-on venu à considérer la *séparation* des *pouvoirs* comme une mesure salubre, un contrepoids à la défaillance humaine car, ainsi que l'écrivait Locke :

« Pour la fragilité humaine, la tentation de porter la main sur le pouvoir serait trop grande, si les mêmes personnes qui ont le pouvoir de faire des lois, avaient aussi entre leurs mains le pouvoir de les exécuter ; car elles pourraient alors se dispenser d'obéir aux lois qu'elles font et accommoder la loi à leur avantage privé, à la fois en la faisant et en l'exécutant, et, par conséquent, arriver à avoir un intérêt distinct du reste de la communauté, contraire à la fin de la société et du gouvernement... Il est, par suite, nécessaire qu'il y ait un pouvoir toujours en activité qui veille à l'exécution des lois qui ont été faites et qui restent en vigueur. Et ainsi le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif arrivent souvent à être séparés » (88).

Autrement dit, il s'agit d'écarter les circonstances qui prédisposent au déclenchement du processus. par ailleurs, l'affirmation de ce principe n'est que l'expression de la reconnaissance, sur le plan institutionnel et politique, de la nécessité, inéluctable même sur le plan biologique, de la *division sociale du travail* au niveau et à l'intérieur de la sphère étatique. L'organisation matérielle et juridique du pouvoir, son fonctionnement régulier, bref sa structure et les rapports unissant les différentes parties de celles-ci se confondent en fait à cette division du travail étatique et des relations tendant à son déroulement efficace et harmonieux.

2° - La loi et le droit

Or cette structure, cette harmonie dans les activités qui seules produiront au plan global de la communauté et à celui, particulier, des individus, les résultats recherchés conformément au but assigné à l'Etat, supposent naturellement deux conditions indispensables : l'*ordre* et la *mesure* sans lesquelles organisation et action étatiques risquent de perdre leur spécificité et leur sens, et de se dissoudre dans l'anarchie sociale.

Ici comme ailleurs, en physique, en biologie, etc, la notion de mesure est constitutive ; elle est décisive relativement à la nature et à la qualité du résultat ; de sorte que l'Etat lui-même « n'est *par nature rien d'autre qu'un système de normes* » (89).

On ne saurait insister sur l'importance capitale de ce « système normatif », lequel précisément est défini dans le texte constitutionnel dont il est l'objet unique. Or « la constitution *fonde l'Etat* en même temps qu'elle *l'institue* » (90).

D'où l'on peut déduire, en toute logique, que l'existence de l'entité étatique ne saurait être antérieure à cet ordre juridique avec lequel elle se confond, du moins en théorie.

Elle ne saurait aussi, par conséquent, lui survivre en droit,

lorsque cet ordre juridique, n'étant plus respecté, venait à cesser. Naturellement, cet « ordre juridique », ce « système de normes » diffère de l'ordre politique qu'il rend possible et auquel il sert de substrat. Le problème consistant justement comment concilier les deux en maintenant celui-ci, le politique, à l'intérieur et dans les limites restrictives, légales, de celui-là...

Le mouvement de la vie et de l'histoire condamnent tout équilibre à la rupture ; la difficulté ne vient pas dès lors de l'impossibilité à établir une fois pour toutes une harmonie totale et définitive entre les deux ordres politique et juridique, dont l'accord nécessaire constitue précisément le cadre et la vie de l'Etat. Une telle exigence s'avère irréalisable par la nature même des choses. Autant vouloir qu'un corps mortel par définition, ne tombât cependant jamais malade... Ce qui revient à soupirer après l'éternité qu'excluent les principes même de la vie...

Par contre, ce qui est faisable et à portée de la main, c'est la restauration de l'équilibre chaque fois qu'il est compromis (ou risque de l'être), et la mise au point d'un mécanisme dont l'objectif serait d'assurer cette fonction indispensable à travers le mouvement des circonstances historiques et sociales changeantes. Nous savons que ces systèmes de *contrôle* et de mesure des phénomènes de la vie existent chez les organismes vivants ; et qu'ils sont soumis à des processus automatiques pour maintenir dans les proportions requises les différentes activités vitales et leurs relations réciproques ; en sorte que le corps puisse accomplir sa mission au profit tout à la fois du tout et des parties constitutives ; qu'il puisse *vivre et se maintenir en vie par l'aptitude* à vivre.

La société, avons-nous dit, est un organisme vivant et l'Etat, avec ses institutions, son organisation, sa centralisation et son pouvoir, comme le système nerveux du corps social. Des mécanismes analogues sont donc indispensables. La loi et le droit assurent justement cette activité salubre, bénéfique pour l'équilibre géné-

ral de l'ensemble. La loi et le droit ont un rôle « prophylactique » et « thérapeutique » à l'égard des comportements dommageables et leurs résultats. Nier la loi et, quand elle a été entravée ou annihilée, refuser de la rétablir conformément aux « normes », reviendrait, par exemple (pour prendre une comparaison ailleurs...) à relâcher ou à ôter les joints qui maintiennent en un tout les parties et ensembles d'un édifice. Bientôt, toute la construction tomberait en débris dans le chaos...

Deux choses entretiennent, de par leur nature même, des relations nécessaires déterminées qui découlent de leur existence. Mais comme, d'un autre côté, une chose n'est finalement que l'ensemble de ses relations et qu'elle n'est ce qu'elle est que par celles-ci, perturber ou, à plus forte raison, supprimer ces relations nécessaires entre deux objets donnés, c'est altérer nécessairement leur nature réciproque et, à la limite, détruire leur être même...

La loi est, dans la nature, la *mesure*, la *quantification* de ces relations constantes par définition en elles-mêmes. Cette quantification revêt d'ailleurs la précision rigoureuse d'une expression mathématique. Car il s'agit des éléments et de leurs mouvements dans le temps et l'espace. C'est-à-dire qu'il ne servira à rien de nier la relation et sa loi. Elles s'imposent et ne cessent pas leur action par cela seul du parti-pris volontaire ou inconscient de l'homme à leur égard. Même méconnue, même détruite la relation en question continuera à agir, certes, sous d'autres formes différentes, mais elle continuera à agir. Comme la lumière blanche, « niée » captée par le prisme continue à être à travers ses composants séparés.

Mais les mêmes lois, sous d'autres modes d'expression, sont à l'oeuvre dans l'être vivant, selon les exigences, les caractéristiques du milieu biologique spécifique. Le biologique continue le processus physico-chimique. De la même manière que le social prolonge

ce dernier avec ses caractéristiques propres, et sert à son tour de fondement à la réalité historique, psychologique. Les mêmes lois soutiennent, se manifestent et traversent avec des modalités diverses ces différents niveaux de réalité dans la continuité et l'unité du processus naturel. Le monde forme un tout, un système unique...

Tandis que la nature a établi, antérieurement à l'homme, les relations entre les choses ; qu'il ne s'agit pour ainsi dire que de les connaître ; il faut que dans la société la raison humaine découvre et détermine les lois qui doivent présider aux relations entre les « choses sociales » (économiques, politiques, culturelles, etc). Ce qui est extrêmement plus difficile dans la mesure où les dites lois changent dans leur expression et leur nécessité (ce qui n'est pas le cas pour les lois naturelles, immuables, fixées une fois pour toute) dans le temps et l'espace ; à plus forte raison l'appréhension de celles qui, latentes aspirent à l'être ou, au contraire, tendent à disparaître, ne s'impose pas aisément à la conscience : l'homme le réalise toujours avec retard....

Tout être animé ou non, matériel ou idéal a derrière lui une *généalogie* qui représente son passé et le chemin obligé de son devenir. Rien ne vient par improvisation, par une entrée latérale à l'existence. Car toute chose est toujours un résultat relativement au temps écoulé ; jamais un commencement mais toujours une continuation, un prolongement du passé ; puisque « rien ne vient de rien »...

L'on pourrait, de ce point de vue, comparer l'ensemble des lois sociales, le système juridique, à une construction en forme de pyramide où, à la base, au *premier* degré se trouverait comme fondations le sol des lois naturelles ; au *second* niveau, ce qu'on appelle les droits « naturels », imprescriptibles de l'homme ; au *troisième*, la loi morale et où enfin la loi sociale, écrite, c'est-à-dire la *règle de droit* effectivement appliquée, occuperait le sommet et

supposerait , dans sa conception et sa mise en oeuvre la prise en compte des étages inférieurs de l'édifice (voir figure). Un tel schéma représente un parallèle normal à l'élaboration du processus naturel lui-même, ses différents moments et ses productions de plus en plus élevées...

Serait alors plus rationnelle et heureuse la société où l'état de droit, par son développement et sa conscience de soi, permettrait



à la dite société de se maintenir en harmonie avec elle-même au-dedans, et avec la nature au dehors, à travers le changement continu et nécessaire des milieux intérieur et extérieur ; c'est-à-dire d'évoluer à mesure étant autre à chaque instant sans cesser d'être elle-même...

3° - L'arbitrage

A - La sécurité

Si, dans la pratique, l'on devait assigner un objectif unique à l'Etat, cet objectif serait sans doute celui d'assurer la *sécurité*. Sécurité intérieure et extérieure, matérielle et morale. Ce serait là le principal et le minimum qu'on serait en droit d'attendre de tout entité étatique. C'est-à-dire sa mission essentielle, sa vocation naturelle, bref, sa raison d'être au regard de laquelle toutes ses autres fonctions peuvent être considérées comme des moyens pour parvenir à cette fin :

La sécurité est en effet un préalable à la pérennité dans l'existence...

« Principe d'organisation », l'Etat se pose lui-même, par son être même, comme la négation des conditions qui menacent ou mettent en cause la sécurité : à savoir le trouble, le désordre, et la désorganisation des structures qui s'ensuit nécessairement lorsque les facteurs perturbateurs atteignent un certain degré.

L'Etat ne peut donc lutter contre cette situation, quand elle a lieu, que par l'ordre créé, imposé et maintenu à travers les circonstances ; il produit à cet effet l'ordre, ou, plus exactement, une hiérarchie d'ordres ordonnés dans laquelle chaque instance trouve son fondement dans une autre lui servant de justification de base.

En effet, au premier plan, celui de la vie pratique, toute action publique ou privée doit, dans une société policée, se référer à une loi définie comme une forme d'expression, dans un domaine déterminé, de l'ordre constitutionnel, lui-même fondé sur les lois naturelles, sur l'intérêt supérieur et la volonté souveraine du peuple.

En toute logique, la manière la plus rigoureuse, la plus radicale pour ainsi dire, de garantir définitivement la sécurité universelle, apparut à l'Etat dès le début : cela consistait à accaparer, en se

l'appropriant, le monopole exclusif de la violence et de son usage qui seul met en péril la paix sociale. C'était là le moyen le plus sûr d'éliminer la violence dans les rapports entre les individus ; de limiter son domaine aux nécessités découlant de l'exercice de la puissance publique, et de la légaliser enfin en soumettant le recours à la force, par la puissance publique, à des normes de droit préalablement définies. A la limite, dans la mesure où des citoyens pleinement éclairés agiraient en toutes circonstances conformément aux exigences de l'ordre juridique (ce à quoi doivent tendre en principe et la mission de l'Etat et l'évolution de l'homme...), l'emploi de la violence par la puissance publique devrait lui-même tomber, faute d'objet, dans l'oubli...

Assurer la sécurité, c'est-à-dire en fait l'ordre public, impliquait pour l'Etat une autre nécessité aussi impérieuse que l'utilisation, reconnue, de la force brutale : « la confiscation de la loi » et du « processus législatif à son profit » (91). Autrement dit, le privilège exclusif de déterminer la mesure du mouvement et de l'action dans la Cité; de circonscrire pour les partenaires sociaux la sphère respective du permissible!...

La force, la loi et l'impôt (« prélèvement obligatoire » pour permettre à l'Etat de « vivre » et d'effectuer son « travail »...) forment les trois prérogatives constitutives de l'entité étatique. Il ne saurait y avoir d'Etat si l'un de ces trois éléments faisait défaut ; par conséquent, lui contester l'un ou l'autre de ces privilèges, de ces « droits régaliens », c'est virtuellement nier tout à la fois sa mission, son existence et sa raison d'être... C'est le réduire à rien...

B - Les conflits

Les conflits qu'engendre, par la force des choses, la vie en société peuvent être rangés globalement sous trois rubriques suivantes selon qu'ils opposent :

a) des individus ou groupes d'individus entre eux ;

b) des individus ou groupes d'individus à l'Etat ;

c) ou, enfin, un organe de l'Etat à l'autre.

Selon le cas, c'est le juge de paix, le tribunal administratif ou le Conseil constitutionnel qui interviendra pour départager les parties en litige en tranchant leur différend conformément à la loi, à son esprit ou à la jurisprudence ; et en créant au besoin un précédent pour combler une lacune éventuelle, un retard que le législateur, alerté en la matière, viendra combler ultérieurement.

C - L'Etat, cadre de solution

Compte tenu de la nature des choses, de l'histoire humaine, une société sans conflit interne serait pour ainsi dire une absurdité. Car, il s'agirait alors : ou d'une vue abstraite de l'esprit, ou d'une communauté figée et sans vie, c'est-à-dire morte. La réalité sociale progresse, évolue par la contradiction qui est le « moteur du mouvement ».

La vie survit pour ainsi dire par les conflits qui la mettent d'une part en danger, et dont elle est, d'autre part, elle-même génératrice... Il n'appartient donc pas à l'Etat, pour avoir la paix, de vouloir par un diktat, les supprimer ou de les faire taire par la force. Cela ne réussit qu'un temps, après quoi le problème ressurgit avec plus de virulence, ayant en quelque sorte mis obscurément à profit la période de silence imposé pour s'accroître et se compliquer. Prenant souvent une ampleur insoupçonnée et une tout autre tournure qu'il n'aurait peut-être pas revêtues à « visage découvert »...

Si nous écartons les cas extrêmement rares où les difficultés se résorbent d'elles-mêmes » et deviennent « caduques » avec le temps, les désaccords inévitables au sein de la société connaîtront l'une ou l'autre alternative :

si le problème ne reçoit pas une solution réelle et satisfaisante pour les deux parties, celles-ci rechercheront à se faire justice en dehors de l'Etat.

C'est-à-dire à porter le conflit dans la rue par la violence ; et par conséquent par là même, à porter atteinte à la paix sociale et à l'ordre public. Par le seul fait qu'une telle situation puisse se produire, elle se pose sous le triple rapport des particuliers, de l'Etat et de la communauté en général comme la mise en échec, comme l'évacuation de la puissance publique et de sa mission. En effet, une pareille circonstance, à plus forte raison lorsqu'elle se perpétue et gagne du terrain, apparaît comme l'annulation, d'un seul coup, de tout l'héritage de l'évolution politique et culturelle acquise dans le passé ; elle est en vérité une aventure désespérée et aveugle, une fuite à rebours, à contre-courant de l'histoire... Elle consacre, par la voie de cette régression, le commencement du retour à l'état de nature, pré-étatique...

Elle est donc, de ce fait l'abolition virtuelle, sinon pratique parce que déjà réelle (même si elle n'est que partielle et provisoire...) de l'Etat. Elle supprime totalement, dans les principes, sa raison d'être fondamentale.

Cet affrontement qui se situe au-delà du « pays légal » présente la triple caractéristique suivante : tout d'abord, « en dehors de l'Etat » signifie dans ce cas en dehors de toute structure (et de toute référence autre que la violence); or, comme tout être existe dans et par une structure, cela revient à dire pratiquement que l'activité déployée, l'énergie développée ou plus exactement dissipée est celle d'une réduction progressive au néant. Ensuite, et puisque de par la force des choses l'on ne peut que progresser ou régresser

selon la loi universelle de la nature, du mouvement dialectique, le conflit armé qui oppose les parties n'est, saisi sous un autre aspect, que celui d'une déculturation dans la désorganisation et la destruction. Enfin, la sphère sociale et territoriale où s'inscrit ce conflit peut être définie comme le lieu du « non-Etat », de la « non-loi » étant entendu que les parties en lutte ne tiennent plus à considérer comme seul critère que leur volonté de vaincre, de soumettre l'adversaire par tous les moyens. Ce qui est en somme la définition de la guerre dans l'état de nature...

D - La conversion pacifique du conflit

La seconde alternative, la plus logique, est également la plus économique à tous points : pour la collectivité aussi bien que pour l'individu lui-même. Elle est celle qui convient à des hommes de bons sens ; des hommes doués de raison qui ne rejettent pas simplement d'un revers de main toute l'expérience humaine qu'ils ont derrière eux.

Elle consiste à substituer au conflit armé et violent, un débat d'idées, un débat de droit ; dans le calme et la sérénité ; en excluant la lutte avec toutes les passions, toute la violence matérielle qu'elle soulève inévitablement.

Les hommes durent en effet se rendre à l'évidence : la nécessité de mettre fin à ces affrontements directs entre les membres de la société ; de transformer la nature des conflits et le rôle des acteurs aux prises pour « convertir les révoltes en revendications, les passions en intérêts, les meneurs en avocats, les militants en plaideurs, (et pour) accorder à tous des satisfactions mesurées aux normes d'un équilibre global » s'imposa tout à la fois comme le « fondement et la stratégie » (92) de toute communauté humaine aspirant à une unité harmonieuse dans l'indispensable mouvement

de son évolution. Ainsi s'efforce-t-on d'enrayer le recours à la révolte, à la violence ouverte dans la rue qui vide la loi de tout objet et comporte une atteinte à la paix et à l'ordre social. En effet, ce recours à la violence est toujours coûteux (en biens, matériels et humains, et en temps perdu !...) et désastreux au plan social et politique.

L'intérêt bien compris des parties en litige et de la société incitent donc à accepter l'arbitrage du juge au lieu de se faire justice à soi-même ; à préférer le débat dans le prétoire à la bataille rangée sur la place publique, l'argumentation logique, contradictoire à l'échange de coups, l'autorité de la loi à la force brutale...

Mais, afin que cette discussion ne soit pas un simulacre, ou qu'elle ne tourne pas à la démagogie et au mensonge, à la diffamation, auquel cas le conflit déboucherait inévitablement hors du Palais de Justice... Il faut pour cela que certaines conditions préalables soient remplies. La première est que les parties, au besoin assistées, puissent exprimer leurs opinions. Une expression libre, totale mais pacifique et légale devant le juge impartial et soucieux tout à la fois du bien des particuliers et de la collectivité.

Cette liberté d'expression, qui dépasse évidemment le cadre du prétoire et intéresse au premier chef toute la communauté est si importante dans la vie de celle-ci. Parce que, d'une part, dans « le dialogue entre le gouvernement et les administrés, (elle) accroît la *faculté d'apprendre les uns des autres* (souligné par nous) et assure une régulation rapide des décisions lors d'évolution nouvelle » (93) ; et que, d'autre part, « toute société qui ne (la) connaît pas se coupe de ses racines intellectuelles, culturelles et historiques » (94) ; c'est-à-dire qu'elle sape elle-même ses propres fondements et se prive en même temps de la lucidité nécessaire au regard de son avenir : en se bouchant elle-même les horizons...

La liberté d'expression joue un autre rôle indispensable à la stabilité du corps social : celui de fournir un exutoire au mécontent-

tement et à la colère. C'est ainsi que pour Cavour « la pire des chambres (valait) mieux que la meilleure des antichambres » et qu'il vaut mieux accepter que « les chiens aboient au parlement » car, « s'il n'y avait pas de parlement ils pourraient mordre » (95). C'est ainsi encore que le spirituel Voltaire écrivait déjà (méditant pour ainsi dire sur le cas limite...) que si l'on traite le peuple comme un taureau il arrive tôt ou tard un moment où celui-ci dresse, furieux, les cornes et la queue, se retourne contre nous et « nous frappe » (96).

Mais le droit à l'expression peut ne revêtir guère de sens si celui à qui cette liberté est reconnue n'est pas, auparavant, suffisamment informé : de l'objet au sujet duquel il s'apprête à livrer son point de vue ; de ses droits en l'occurrence et, conséquemment, de ceux de la partie adverse ainsi que de l'Etat ; c'est-à-dire des exigences de l'ordre public et de la vie en société.

L'exercice, à bon escient, de la liberté d'expression s'avère donc inséparable d'une bonne information préalable et permanente que doivent assurer les média, et principalement la presse dont la tâche consiste à fournir une « information ample et rapide destinée à l'ensemble de la population ».

Plus généralement, cette information, par delà sa nécessité ponctuelle et partielle sur un évènement factuel précis, réside en définitive dans l'éducation qu'une société dispense à ses membres et qui se concrétise dans un ensemble de comportements et d'attitudes, intellectuels et sociaux, qui forment la culture au sens large du terme. L'éducation est en effet « celle qui, mieux que les lois, doit fonder la fraternité » (97).

Liberté d'expression, information, éducation contribuent directement à la stabilité politique, laquelle suppose entre autres, la participation lucide et effective du peuple aux décisions ; les hommes ayant alors un penchant logique à s'y soumettre et à les soutenir dans leur esprit, leurs préoccupations pratiques de la vie

quotidienne. Toutes les lois visent à amener les citoyens à ce qu'ils puissent « comprendre les relations politiques et sociales et décider en conséquence » (98) dans les affaires aussi bien particulières que publiques de la communauté. Sans cette condition fondamentale, la société ne peut être que vouée aux secousses, à la léthargie ou au désordre. Car ni les gouvernants ne pourront se faire comprendre, quels que soient leur savoir, leur volonté de bien faire ; ni les gouvernés saisir leurs intentions, la portée de leurs actes, la légitimité de leur décision. Il ne peut qu'en résulter un dialogue de sourd, une indifférence réciproque, un quiproquo, bref toutes conditions conduisant inévitablement à des conflits dans lesquels l'Etat risque de perdre sa raison d'être, et la collectivité, la sauvegarde de ses intérêts supérieurs...

La manière de faire une chose détermine le contenu, sinon la nature du résultat. La recherche nécessaire, intelligente, sincère de la solution suppose non seulement, ainsi qu'il a été mentionné plus haut, une bonne information de tous sur les intérêts particuliers et collectifs (et par conséquent la relation entre ceux-ci et ceux-là) ; mais également, une procédure appropriée, légale, dont il faut respecter les conditions et les formes de son déroulement jusqu'à son aboutissement normal. Tous les partenaires, particuliers aussi bien que groupes et organisations sociales, gagnent tous ensemble, bien qu'opposés entre eux, à se conformer à la loi et à respecter le jeu et les règles du jeu, en dehors desquels il n'y aurait ni vainqueur, ni paix, ni progrès social.

L'on comprendra que cette solution *légale*, c'est-à-dire impartiale et pacifique du conflit représente nécessairement un *compromis*. Autrement dit une décision qui sauvegarde l'intérêt de tous, tant des personnes physiques ou morales impliquées dans le litige que de la collectivité (la société et l'Etat) dans son ensemble ; ainsi que l'exige le bon sens, la loi est le bien de tous les

citoyens. En somme, cette solution signifie l'accès à une nouvelle vision de la situation, à une nouvelle ouverture spirituelle, à un élargissement de l'horizon social et politique de chacun. L'évolution consistant précisément en cette acquisition, cet enrichissement de l'expérience. Bref, ladite solution signifie, non pas un parti-pris, mais le rétablissement judicieux de l'équilibre social rompu par ajustements progressifs (car toute solution d'une situation historique est nécessairement approchée et approximative...) selon la sagesse et le mouvement des choses. Et les hommes qui, au début, étaient engagés dans une confrontation négative auront abouti, à la fin, à un résultat positif à travers lequel ils auront, réconciliés dans l'entente et la sérénité, bâti quelque chose de plus ensemble : pour eux-mêmes et pour leur société ; quelque chose qui s'ajoute à leur culture et à leur histoire, qui renforce un peu plus leur identité et leur unité... et qui, enfin et par là même, leur ouvre un peu plus l'accès à l'avenir...

III. L'ETAT ET LA GEOGRAPHIE

L'Etat a été comparé, à juste titre, à un être vivant. Cela signifie qu'il possède une réalité ; une unité distincte de celle des hommes et groupes sociaux qui le composent ; qu'il est mû par un dynamisme interne et est soumis aux exigences des lois qui lui sont propres et découlent de sa nature spécifique. L'Etat et son appareil administratif représente le système nerveux du corps social.

Comme tout être vivant, l'Etat a derrière lui une histoire, un passé *phylogénique* qui seule éclaire ses différentes formes, sa situation présente, ses caractéristiques actuelles. Comme tout être vivant enfin, il se trouve engagé dans un *processus vital* pour la

survie, sa longévité dépendant étroitement de sa capacité de croissance et d'adaptation à l'environnement historique, croissance signifiant enracinement, incorporation permanente d'éléments extérieurs, renforcement structurel et unitaire entraînant progressivement un changement organisationnel et morphologique élargissant le champ du possible...

Principe dynamique d'organisation, l'Etat réalise la synthèse vivante de tous les éléments qui composent le peuple et ses conditions d'existence ; ses possibilités, ses aspirations et perspectives d'avenir. Englobant l'ensemble de ces facteurs, l'entité étatique forme d'une certaine manière une sorte de pyramide dont le sol fournit la base matérielle et le magistrat suprême (monarque ou président) le sommet.

Par définition, il n'est pas en effet d'Etat sans territoire donné, quelles que soient son étendue, ses limites. La topographie du sol détermine les conditions de vie matérielles et climatiques d'un peuple ; elle façonne ses caractéristiques et ses rapports avec les autres pays. Et partant, sa politique : intérieure et extérieure. C'est la configuration du sol qui dicte en premier lieu aux hommes les impératifs de la survie.

Dès lors la relation de l'Etat avec sa base géographique va revêtir une importance capitale : par sa portée et sa permanence ; c'est même en effet cette relation, autrement dit sa force d'adhésion au sol (par la médiation des hommes, ce qui renvoie à son tour à l'activité démographique, matérielle et intellectuelle...) qui traduit dans les faits et la pratique, c'est-à-dire sur le plan historique, le développement du « sens géographique » au sein de l'Etat ; son degré d'organisation et de *maîtrise* de l'espace national dans lequel se reflète le niveau de son activité et de sa maturité à cet égard ; elle donne la mesure de son enracinement au sol, de sa capacité de résistance, de sa prééminence et de sa stabilité. On pourrait presque dire : c'est par le *sol* que l'on *saisit le temps*...

Qui tient le territoire tient aussi ces deux autres dimensions, prosaïques mais vitales de l'existence humaine et de sa génération: la nourriture et l'habitat...

Et il est logique dès lors que celui qui vise à détruire un Etat cherche à le dépouiller comme il le peut, progressivement ou brutalement d'un seul coup, de son territoire en sorte que, réduit à la vie de vagabond sans foyer ni feu, il ne puisse plus longtemps subsister et s'évanouisse dans le néant...

Or donc, et dans l'ordre inverse, lorsqu'une entité étatique, disposant en elle-même suffisamment d'énergie et de lucidité, poursuit normalement le processus indispensable de sa croissance, elle s'efforcera à épouser aussi adéquatement que possible son assise géographique; à l'assimiler à son existence en le modelant et en lui donnant l'extension nécessaire; et à tendre par là même vers certaines limites quant à son étendue: afin d'acquérir la position que lui imposent les données géopolitiques de sa base spatiale pour assurer sa survie. A tel point qu'on a pu avancer, logiquement, que pour un Etat déterminé, et compte tenu des particularités topographiques de son territoire et de son environnement, il n'y avait pour lui qu'une posture rationnelle, idéale, et une seule.

Par conséquent, les peuples qui perdent de vue l'horizon géographique perdent la lutte pour la survie et deviennent inéluctablement la proie des autres, y compris de leur amis d'hier...

C'est la frontière qui trace les limites de l'Etat sur le terrain; la frontière découpe dans l'espace l'aire à l'intérieur de laquelle se manifeste, à tous moment et en tous lieux, la présence de l'Etat, son omnipuissance, son *omni-conscience* pour ainsi dire. Elle fournit les contours, la « *circonférence* » hautement sensible de la réalité corporelle de l'Etat; la ligne qui marque de façon précise l'étendue de l'entité étatique et dont tous les points sont, pourrait-on dire, « *équidistants* » par rapport au centre de puissance, quel que soit leur éloignement ou leur altitude: en ce sens que la conscience

et la force de l'Etat s'y exerce d'égale manière. Ce qu'un auteur a exprimé par une formule pertinente, empruntée au domaine de la physique : la frontière est un « isobare »...

D'ailleurs, et puisque l'Etat lui-même a été, à juste titre pensons-nous, comparé à un être vivant, la frontière, pour sa part et en relation avec cette idée, s'est vue attribuer différents qualificatifs tendant à spécifier sa fonction au regard du tout étatique.

Ainsi la frontière joue-t-elle pour l'Etat le rôle d'« enveloppe » : la frontière en effet n'est pas seulement terrestre : elle est aussi maritime, aérienne ; bref, elle l'enferme, le délimite de tous côtés pour le différencier, le distinguer de tous les autres dans l'espace géographique, politique et juridique international, et par conséquent historique. En cela consiste en fait la reconnaissance de souveraineté, qui suppose nécessairement celle, sous-entendue et préalable, de l'intégrité territoriale de l'Etat. Car, s'il est des individus vagabonds (non reconnus alors comme personne en droit, car non localisés dans le temps et l'espace), il ne saurait y avoir par contre d'« Etat errant », sans attache (même indirecte) à une base territoriale donnée. En somme, la frontière remplirait la même fonction, pour l'Etat, que la « peau » pour le corps vivant. Le premier rôle de la peau consiste à assurer la protection du milieu intérieur par rapport aux intrusions agressives ou non pouvant engendrer des perturbations des équilibres endogènes. Donc, isolement, imperméabilité ; mais également, puisqu'elle est l'« épiderme », sensibilité, capacité d'alerter les instances internes en cas de besoin.

La frontière reste mobile, « mouvante » pendant la croissance et le renforcement de l'entité étatique qui croît comme un tout, dans l'équilibre et l'unité.

Lorsque l'entité étatique a atteint son développement normal, la frontière acquiert une stabilité qui est la synthèse des éléments

constitutifs de la société en question, des particularités géographiques de son territoire et des données de l'environnement régional. Il peut arriver cependant qu'un Etat soit maintenu artificiellement dans des limites étroites ou dans une situation difficilement conciliables avec ses besoins et les conditions normales de son existence ; de telles frontières, on s'en doute, ne peuvent être que sujettes au changement...

D'une façon générale, étant admis que les frontières représentent nécessairement une ligne de démarcation entre des puissances distinctes ; que, par nature, les Etats tendent tous à l'expansion, à la recherche de l'étendue et de la position idéales ; que tous, par conséquent, sont mûs par leur intérêt propre exclusif dont ils poursuivent la réalisation au détriment des tierces puissances en recourant au besoin à la violence pour imposer leurs prétentions, la frontière entre deux Etats marque, mathématiquement pourrait-on dire, le terme certes variable mais précis, à un moment donné, de leurs rapports de force réciproques et leur point d'équilibre spatial...

Comme l'amibe, un Etat absorbe sur les bords. La frontière, tout en assumant ses fonctions classiques (limitation, contrôle, protection, etc) se découvre d'autres tâches dans certaines circonstances historiques et s'avère particulièrement dynamique. Elle devient ce qu'on appelle une « *frange pionnière* » ; c'est-à-dire, non plus une ligne fixe, définitive et figée, mais une bande étrangement mobile et magnétique, qui attire, assimile, absorbe progressivement et se déplace continûment vers d'autres aires à incorporer. Son contact est alors dissolvant pour toute entité sociale (généralement de moindre résistance...) qui vienne à sa portée. Les bords mobiles et tactiles, « *préhensiles* » doivent en effet désorganiser préalablement les unités nationales, ethniques visées, et dont les éléments désunis sont incorporés autrement ; c'est-à-dire redistri-

bués modifiés dans un système différent, ou simplement dispersés dans l'espace... Et l'Etat s'étend en conséquence, s'accroît et se renforce, gagnant à chaque acquisition territoriale un *surplus* de puissance (immédiate ou virtuelle) bien supérieure à une simple addition arithmétique de la force supplémentaire nouvellement intégrée...

Si la ligne frontale est souvent prise de « vibration », si elle se fait avide et coupante dans certains cas, détachant de l'espace contigu des tranches qui glissent et tombent en deçà, c'est en raison de la divergence, de la séparation entre les frontières *naturelle, stratégique, politique et nationale*. La coïncidence recherchée par les Etats n'étant pas donnée au départ, on entend en effet par frontière

- *naturelle* : celle constituée par une barrière géographique, tels une montagne, un fleuve, un lac, etc..;

- *stratégique* : celle qui, fournissant des avantages militaires liés à la topographie du terrain, permet à un Etat de repousser une agression éventuelle, et de défendre ainsi son intégrité et sa souveraineté avec des forces relativement moindres;

- *politique* : la « ligne intellectuelle et juridique » (99) qui sépare le domaine de souveraineté de deux Etats voisins ;

- *nationale* : celle qui marque les limites historiques de l'entité nationale, considérée comme unité territoriale, culturelle et humaine.

Trouver la ligne frontalière représentant la *meilleure combinaison possible* entre ces différentes exigences que doit revêtir une frontière satisfaisante a été et demeure toujours la motivation fondamentale des luttes entre les Etats et la cause, jusqu'à présent, de toutes les guerres qui ont déchiré l'histoire humaine. Chaque pays aspire en effet à ce que :

« A la frontière politique qui marque la périphérie de la nation organisée en Etat correspond une barrière physique qui marque les limites naturelles de l'existence nationale, et qui fasse d'un organisme politique juridiquement fermé un organisme socio-géographique naturellement impénétrable » (100).

De ce point de vue, la situation de la *République de Somalie* souffre une véritable infirmité congénitale. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant. Poursuivons pour le moment l'analyse de l'Etat, et notamment de son rôle.

Dans les conditions normales de son fonctionnement :

a) l'Etat assume l'héritage, les intérêts actuels et les espoirs futurs de la nation (101). L'Etat et lui seul peut sauvegarder cet héritage matériel et moral du passé, ainsi que sa *mémoire* ; lui seul peut identifier les intérêts réels des particuliers et de la communauté, et mettre en oeuvre les moyens appropriés pour les préserver;

b) l'Etat qui se situe au-dessus des individus, qui domine leurs contingences, leurs défaillances aussi bien que la finitude de leurs vies particulières est capable de rattacher la vision du passé aux perspectives de l'avenir par la médiation du présent, la conscience du tout et de ses parties constitutives. Seul il saisit l'entité nationale comme un être historique, spécifique ayant son existence propre et survivant à chacun de ses membres;

c) il représente la pensée rationnelle, permanente, éternelle de la nation ; l'armature, l'ossature de son corps ; son coeur et son cerveau ; l'incarnation matérielle et vivante de son génie spirituel et moral au plan de l'histoire ; la projection spatiale de son âme. Il assure, dans la stabilité, la continuité de l'entité nationale dans son existence et la *conscience de soi* ; lui seul peut prendre à charge, comme son devoir principal et sa prérogative propre d'« assurer en tous temps, en toutes circonstances et contre toutes les formes d'agression, la sécurité et l'intégrité du territoire ainsi que la vie de la population » (102). Lui seul peut assurer avec lucidité, fermeté

et constance la direction nationale ; peser avec force et esprit de suite dans un sens déterminé, et guider la communauté nationale vers ses hautes destinées. La souveraineté et la dignité de la nation, son respect et son rayonnement à l'extérieur, le maintien de sa paix sociale et des équilibres internes, sa prospérité, sa capacité d'évolution, son aptitude à être, à s'affirmer comme entité et volonté dans l'histoire s'avèrent impossibles, sinon inconcevables en l'absence de l'Etat et de son action systématique, cohérente, organisatrice, prévoyante; sans sa puissance infaillible, constante, éclairée et mesurée, universelle, qui pénètre tous les domaines, toutes les fibres du corps social, au plan global et particulier, dans la conscience toujours présente de leur lien nécessaire.

d) l'Etat concentre en lui une force, une intelligence, une volonté, une vision des choses et une vie sans commune mesure avec celles des individus.

Lui seul est capable d'attirer à lui, en leur assignant leur fonctions respectives, cette minorité qui pense et monte la faction pendant que le plus grand nombre pris par les nécessités de la vie repose, peine ou se reproduit en paix... Lui seul est capable de mettre en place ce « corps permanent, chargé de recueillir les lumières, de réduire les intérêts de l'Etat en système, de prendre conseil du passé pour l'avenir, de faire en un mot, sur le tillac de l'Etat, ce que fait le pilote à la poupe du vaisseau : observer la boussole, les nuages, les vents, les écueils et tenir la route en conséquence » (103).

L'Etat représente donc la synthèse de la vie nationale. Son passé et ses possibilités d'avenir, ses espoirs. Il représente un instrument prodigieux, un levier extraordinaire polyvalent, une sorte de demiurge, de dieu des Penates, sur terre, du foyer national. Il n'est, aujourd'hui, point de rédemption pour un peuple sans un outil étatique en bon état...

Sa dégradation, à plus forte raison sa disparition revient pour la communauté concernée, celle qui commettrait ou laisserait commettre cet acte insensé, cet attentat contre son existence propre, à un arrêt de mort certain à brève ou longue échéance... La perte de l'Etat est celle de la *raison historique*...

De cet ensemble de tâches fondamentales qui constituent sa raison d'être et ont justifié son émergence dans l'histoire, découlent pour la puissance étatique un ensemble de droits qui vont de pair avec les premières et rendent possibles son efficacité, son existence et sa santé.

Il est bien évident en effet, si l'on admet l'analogie entre l'être vivant et l'Etat, que celui-ci, tout comme celui-là, est amené à connaître, par la force des choses, c'est-à-dire par les nécessités de son action, de sa croissance ou du milieu environnant, des situations sociales, historiques, telles que les conditions normales de sa santé pourront lui faire défaut, partiellement, ou totalement (auquel cas, logiquement la mort s'ensuit...). Les causes de ces perturbations, de ces états pathologiques pouvant toucher à la constitution même de l'Etat et à sa structure, à certains organes en particuliers ou à son fonctionnement et à sa « physiologie »...

De sorte que l'on peut parler, selon le cas de « maladie », de « malconformation » (104), d'« infirmité » (105) de l'Etat ; de situation où le processus étatique se trouve paralysé, « enrayé » (106).

Cela arrive lorsque les individus ou groupes entravent, par leur comportement, leurs actions, l'accomplissement de la mission de l'Etat dans la société, ou empêchent le développement des relations nécessaires à l'intérieur ou entre les divers organes complémentaires de l'appareil étatique. En d'autres termes : lorsque l'être humain, créateur d'ordre sous son meilleur jour, en vient à agir comme *agent de désordre*, désorganisateur de la structure même

dans laquelle, pourtant s'inscrit sa propre vie...

La conséquence de l'inaptitude, plus ou moins accusée, de l'Etat ne tarde pas à s'imposer aux yeux de tous : par la gravité, la généralité de son impact direct dans la vie et la conscience douloureuse de chaque citoyen et de la collectivité dans son ensemble. L'engrenage dramatique est déclenché : paralysie de l'Etat entraînant son impuissance ; celle-ci à son tour conduisant à l'anarchie dans la vie communautaire. La disparition de l'Etat crée un vide, un précipice où le corps social risque de sombrer tout entier dans le chaos primitif de ses éléments constitutifs ; en perdant sa structure étatique, une communauté perdrait en même temps :

- a) son principe organisateur et son centre de gravité ;
- b) et le pôle dynamique, générateur du réseau unifié de ses relations ;
- c) enfin son sens de la hiérarchie dans les valeurs...

IV. L'ETAT ET LE GRAND HOMME

C'est pourquoi toute action rationnelle et sérieuse efficace, visant la société comme totalité et être vivant passe nécessairement par la *réhabilitation*, la restauration préalable de l'indispensable outil étatique lorsque, délabré, il s'est trouvé « hors d'usage ». Rebâtir l'appareil de l'Etat, lui redonner la structure et le statut requis, afin qu'il recouvre et l'aptitude et l'autorité morale qui confèrent seules à son action légitimité et puissance, apparaît comme la tâche primordiale dans l'ordre de raison, et la plus urgente dans le domaine pratique.

C'est à quoi s'attachent en priorité les *grands hommes* ; ces bâtisseurs des pyramides historiques ; ces constructeurs d'Etat ; ces architectes de nations et créateurs de valeurs nouvelles ; eux dont

les mains jettent les fondations de ces oeuvres imposantes destinées à durer, de ces monuments élevés à la gloire de l'intelligence humaine...

Mais le grand homme ne tombe pas un beau matin du ciel. Il n'est pas davantage offert en présent au peuple par autrui...

Il doit venir, il doit monter lentement des tréfonds charnels, des profondeurs spirituelles du peuple : comme un lambeau palpitant arraché à son coeur, auréolé de toute la lumière de son âme...

Il faut que le peuple l'ait voulu, espéré, attendu...; qu'il l'ait reconnu et adopté lorsque, dévoilant enfin sa présence en son sein, comme un point de conscience incandescent, il éclaire et brûle ce qui vient en son contact.. Alors commencent l'embrasement et l'illumination qui vont de pair... c'est-à-dire la commotion collective qui jette chacun hors de son trou ordinaire...

Car le grand homme n'est pas le portier du paradis ; celui qui, dissipant les misères par un mot, un geste magique plongerait les mortels dans les délices de l'Eden, ou distribuerait des mannes descendues des cieux... Si, pourtant, prophète à sa manière, il est porteur d'une promesse, c'est des hommes eux-mêmes, tels qu'ils sont, qu'il exige qu'ils l'accomplissent. C'est d'eux, effarés, terrifiés même de la portée d'une telle prétention qu'il attend tout ; eux qui n'ont rien demandé et qui doivent en outre payer de leur personne en fournissant un effort qui, manifestement, les dépasse : pour un bien si coûteux, qui reste à prouver... Mais, lui, il le sait ; il sait qu'il le peuvent, qu'ils sont l'espoir, leur propre espoir à eux-mêmes... Aussi, mettra-t-il jusqu'au bout la même et infaillible insistance, comme pour obtenir un dû. Et, en effet, ce qui leur est demandé, ils le doivent... *à eux-mêmes et à leur vie...*

De cette grande exigence, de cette exigence démesurée découlent toutes les contestations, les malentendus, la mise en cause du but, le questionnement de la mission, de l'existence même du grand

homme. Il réveille les contradictions latentes, les pousse à leur paroxysme, comme l'exige la clarté, condition existentielle de la conscience.

Il met à l'épreuve les vérités à crédit des campagnes démagogiques.

Mais, réduite à sa vérité, toute cette manoeuvre, quelles qu'en soient ses modalités, les allégations apparentes, ne vise qu'à cacher, qu'à couvrir nos faiblesses. Or, précisément, pour le grand homme, celles-ci sont devenues hors de proportion et une négation béante de toute espérance. Leur suppression totale signifie la santé, condition préalable et permanente de toute vie. Et la guérison appelle les cautères dont l'application, inéluctable, déclenche le processus douloureux de cicatrisation et de souffrances...

Le grand homme est, par définition, objet de controverse, de haine aveugle, d'amour passionné. S'il ne l'était pas, c'est alors qu'il ne serait pas digne de son rang et fondé à revendiquer la mission qui est la sienne.

Son irruption dans l'univers social imprime à tout une espèce de gravitation, qui, dans le vertige, renvoie chacun au miroir de soi-même ; et où, de spectateur indifférent et résigné, s'abandonnant passivement au gré des événements, on se retrouve soudain projeté hors de soi sur la scène ; forcé d'endosser un rôle, étant désormais acteur déterminé devant rendre compte de ses faits et gestes, de ses idées ; bref de la totalité de sa vie.

Nous n'étions nulle part, nous sommes sommés de nous situer. De nous arracher à ces énormes et pesantes illusions qui ont pris des allures de montagnes et où l'esprit, à force d'habitude, de repos, a fini par s'y endormir, de se pétrifier à son tour dans ce relief figé... De renoncer à ce mélange informe de fausses certitudes, de mensonges évidents et de pauvres petites vérités mutilées et

boîteuses qui soutiennent ensemble, comme des baleines, les corps amorphes et malades de nos vies lesquelles manquent par elles-mêmes de consistance, d'unité et de beauté ; unité et beauté que leur donne seul le but. Bref, de nos vies sans levain, en pâte morte !...

Ainsi, le grand homme ressemble à ce veilleur de nuit étrange qui, brusquement, prend la parole au-dessus des hommes assoupis, se plaisant à réveiller tout le monde en plein sommeil... il n'a cure de déranger. Bien mieux :

Les dormeurs ont beau résister, s'enrouler dans leur couverture dans quelque angle dérobé : ils ne pourront pas échapper à son appel, à sa main chargée d'électrochoc, à ses mots qui ébranlent et tirent chacun de là où il se terrait à plat ventre. Sa parole nous poursuit jusqu'à dans nos ultimes retranchements et replis de notre coeur. Volcan de chaleur et de vie, il répand une lumière crue sur nos appréhensions, nos innombrables nullités que nous tenions jusque là pudiquement voilées dans le clair-obscur de notre conscience ; quand nous n'en tirions pas, bien souvent, satisfaction et vanité...

Le grand homme s'est arrogé le droit incontestable de s'instituer en procureur impitoyable de tous nos manques. Son acharnement n'a d'égal que son amour et sa sincérité.

Si nous le haïssons, c'est que nous avons horreur de comparaître, tels qu'en nous-mêmes, assignés, devant le tribunal de notre conscience. Et, irrésistiblement, il nous y pousse de sa main, en véritable bourreau ! Mais c'est là un martyre où l'on tue la mort et ressuscite la vie ! Sous la douche de lumière qui nous purifie de notre altérité par rapport à nous-mêmes ; qui nous restitue notre être, notre forme en nous rendant la conscience, et en nous permettant, en quelque sorte, à rentrer de nouveau en nous-mêmes dans la *renaissance*...

Telle est la première injustice du grand homme. Sa seconde

injustice, c'est l'immensité de la tâche, le poids trop lourd, les sacrifices énormes qu'ils imposent aux hommes, leur donnant par là même rendez-vous ailleurs qu'en eux-mêmes ; les forçant à se dépasser, à s'élever au-dessus de leur ombre... C'est ainsi qu'en se mettant en route, les uns perdent leur direction, ou ce qu'ils tenaient comme telle, jusqu'à présent ; tandis que d'autres qui erraient jusque là au hasard trouvent enfin, *éclairés*, la voie qui les dote d'une raison et d'un but, d'où résultent pour eux une destination finale à la vie...

De l'Histoire, et pour les siens, le grand homme commande des actions; des actions salutaires mais qui, sortant du cadre de leur existence, leur paraîtront périlleuses et hors de portée, et qu'ils proclameront pour cette raison « impossibles », « inutiles » : afin de les annuler en les niant...

Mais, au moment venu, ils ne pourront s'esquiver. Car ces actions, hors série, sont de celles qui, par une ascension ardue au long des pentes abruptes, portent vers les sommets, vers *la dignité d'être des hommes à la hauteur de leur histoire* ; en mesure de répondre à son appel...

Le peuple devra accomplir, quoi qu'il lui en coûte, ces grandes entreprises auxquelles, de temps à autre, il est convié : sous peine, en dégringolant, de s'abîmer honteusement dans les bas-fonds mouvants de la vie...

C'est en regardant *vers le haut* que l'animal est devenu *humain* ; qu'il a vu diminuer son mandibule, développant simultanément son cerveau.

La terre est la source de la vie, et l'Olympe, la résidence élue de l'Esprit...

Aussi le grand homme indique-t-il le point Omega de l'époque chaque fois que, la bête reprenant le dessus, les hommes las de leur vie et les bras ballants auraient, de nouveau, *tendance à courber le cou*...

Alors se regimberont contre cet effort de redressement, ceux dont l'âme menace de gauchir dans cette posture... Le grand homme comprend mais n'en a cure. Il continue. Car, il n'est pas d'autre alternative, d'autre choix d'être homme... Ils seront tout, ou rien...

Il comprend d'autant mieux le drame intérieur qu'il provoque qu'il l'aura lui-même intensément vécu auparavant : dans les déserts arides de la solitude et du silence... Combat intérieur où sa conscience servit de champ de bataille à des titans ; où il s'est fait tour à tour le diable et le bon dieu : pour peser longuement, patiemment, durant d'innombrables nuits blanches le pour et le contre avant de s'exhiber enfin sur la scène, et porter le débat sur la place publique.

Mais c'est sur lui-même qu'il a dû tout d'abord s'assurer des plus dures conquêtes. Il s'est progressivement dépouillé de sa main de tout ce qui, flattant sa vanité, formait ses faiblesses et ses frontières. Il s'est fait un lutteur vigilant, un dompteur à poigne pour son âme :

Afin de *ne vouloir et pouvoir que ce qu'il doit ...*

De n'avoir rien à perdre, ayant d'avance renoncé à tout...

De n'espérer aucune récompense, s'étant arrangé en sorte que celle-ci soit introuvable ou se confonde avec le but... Sachant que la gloire, le bonheur, comme leur perte ne résultent que de ce que l'homme, ayant atteint ses limites, s'arrête en cours de chemin ; tandis que celui-ci continue...car, lui, le chemin, n'a pas de fin...

Aussi, affranchi du jugement des hommes, mais non de leurs lumières ; insensible à leurs actions hostiles mais non à leurs souffrances, poursuit-il infailliblement un effort de perfection permanente dans la simplicité, la modestie et la sévérité à l'égard de soi. Il est le foyer vivant d'une idée lumineuse qui le possède en entier ; le siège d'une foi inébranlable soutenue par une passion prodigieuse que rien ne saurait décourager... Bref, il est lancé comme un bolide, dans l'*espace historique*...

Son oeil ne brille que lorsque s'y reflète le but, auquel il s'est

totallement identifié, et au service duquel il se recrée soi-même en permanence pour être idoine et disponible à tous les instants...

Le grand homme n'est que son dessein en oeuvre. Il représente dans le présent, dans le concret immédiat, l'un des foyers d'une ellipse, tandis que le projet à advenir, encore à l'état de rêve, occupe l'autre point focal, l'un et l'autre tendant à se rencontrer, à se superposer au centre lorsque, la distorsion historique mortelle ayant été supprimée entre le réel et l'idéal par la volonté de l'homme, l'harmonie du cercle sera restituée : provisoirement d'ailleurs, en attendant qu'ait lieu, inévitable, la déformation prochaine... Car telle est la vie...

Son existence orageuse est, comme le dit Napoléon, une étoile filante et si l'étoile va si vite, c'est que la distance est immense et qu'elle n'a pas beaucoup de temps...; une comète fulgurante condamnée à s'évanouir en se consumant elle-même dans le feu et la splendeur pour éclairer les siècles...

Le grand homme ne pose au prophète ; au divin messenger assermenté. Il n'a, à sa disposition, ni miracle ni magie. Il ne vient aux hommes qu'armé de la Raison...

Il n'en a pas moins entendu, dans toute sa clarté d'airain, cet autre oracle de Delphes : celui de l'*Histoire*. Dès lors, il se sent investi d'une mission, inéluctable : celle d'être l'interprète de ce qu'on pourrait appeler la volonté de l'Epoque. A lui donc de lire dans leur ordre les *signes* éparpillés des Temps ; d'en élucider aux siens le sens profond et caché. Dévoiler, révéler celui-ci lui est aisé ; dessiller les yeux de ses auditeurs l'est moins... Mais pour la tâche primordiale qui est la sienne : celle d'expliquer, de se faire le porte-parole de ce qui n'est pas encore là autrement que par son ombre... il en a le pouvoir ; il y trouve un âpre plaisir... Car, par bonheur, il est doué de ce regard qui, semblable aux rayons *x*, traverse par sa force visionnaire, sa puissance synthétique et pathétique, l'apparence et le présent, l'immobilité trompeuse, et appréhende par

delà dans le futur, l'essentiel, la substance mouvante et vivante des choses sur laquelle l'existence humaine peut faire *fond de granit* ... Amener ses frères à obtempérer aux injonctions de ces signes avertisseurs pour se ressaisir avant qu'il ne soit trop tard ; avant que, arrivés au « *deadline* », la calamité annoncée ne s'abatte sur eux, c'est à quoi il s'emploie sans relâche ; sans se mesurer, ni se soucier de déplaire, de déranger... Car, il n'est rien de plus précieux, pour l'homme, que de retrouver sa conscience, ce jeton de la *machine* du monde. Dès cet instant tout lui est possible ; et sans elle, sans la conscience, tout est bloqué, comme dans un cul de sac, où toutes les issues seraient emmurées d'avance ; ou, ce qui revient au même, seraient devenues invisibles : car, l'étincelle de lumière s'est éteinte et l'obscurité a amené la *cécité* ...

Pris par les temps, c'est-à-dire entre l'échéance marquée et la hauteur des exigences, il ne transige ni avec l'Histoire à laquelle il se doit de servir une coupe remplie à ras bord de la réponse ; ni avec les complaisances, les faiblesses de ses compatriotes : précisément, il ne leur saurait être admis de se montrer parcimonieux de ce dont ils sont riches en eux-mêmes, et que, justement, leur réclament impérieusement les circonstances ; à savoir l'aptitude, naturelle à l'être humain, d'être autre, de se surpasser à certains moments. Car, il est une mesure à atteindre, un seuil à dépasser, en deçà duquel il ne saurait y avoir de salut : lorsque l'Histoire, suite à des coupables distractions, place de nouveau le ratelier trop haut il n'est pas d'autre alternative, pour être à la hauteur, que d'« allonger le cou » ...

Aussi, la figure du grand homme se lève-t-elle dans la tourmente. Nul besoin, en effet, de lui en temps de paix. Il est par nature fils de la tragédie, et par destination, dompteur décidé de celle-ci. Il est celui qui appelle à relever le défi. Qui, pour l'extirper, prend

le mal à la racine affrontant la menace en pleine face. Comme David devant Goliath.

Voici donc que se profile sur le peuple la perspective mortelle des catastrophes, des dinosaures et autres monstres historiques. Alors le grand homme se dresse en son sein, telle une montagne échevelée et furieuse, un volcan émergeant de la mer... Il faut alors se battre à mort pour survivre ; *réinventer l'écouvillon*, le feu et la fronde... Ainsi le grand homme né de la violence explosive des passions, des angoisses et des espoirs accumulés du peuple, comme la foudre du choc des nuages chargés, provoque-t-il cette tempête qui emporte, qui soulève la Nation enthousiaste et la lance tout entière dans le sens de son destin...

Et puis, une fois l'oeuvre accomplie, le salut national assuré, il pourra se retirer n'étant plus *retenu*...

Mais un peuple, sous peine de périr, se doit de produire ses grands hommes à des moments donnés de sa vie. Ils sont comme les pulsations qui marquent par des spasmes sublimes et salutaires, le rythme et les cycles de son existence historique.

Il ne saurait, sans gâcher ses chances périodiques de rédemption terrestre : ni les méconnaître, ni les gaspiller, ni à plus forte raison s'offrir le luxe insensé de s'en passer...

La conscience de la nécessité du grand homme doit être un élément décisif, une partie intégrante de la texture de l'esprit populaire, de la *culture nationale*...

CHAPITRE IV

LE PANSOMALISME

« Mais le renouvellement des doctrines à mesure que les moyens changent, l'inclination à suivre par les idées l'évolution des choses, d'où sont, à toute époque, sorties les victoires, trouve dans cette rigidité des conditions peu favorables. »

De Gaulle, *Vers l'armée de métier*.

I. LE PANSOMALISME

1°) Que le peuple somali possède les caractéristiques fondamentales qui définissent une nation : à savoir la communauté du sol, de mode de vie et de culture, de religion et de langue, la conscience de former un tout homogène et la volonté de demeurer uni, dans l'avenir comme par le passé, animé dans sa lutte par cet idéal légitime ; qu'il présente ce fait national, quasiment unique en Afrique, nul n'ose lui contester sérieusement, sincèrement. Excepté, peut-être les ... Amharas (et pour cause...), et ceux qui trouvent leur intérêt à épouser leurs thèses...

2°) Que l'empire Abyssin, fruit tout récent de la rapine et des transactions des « marchands des peuples », soit toujours en *expansion* ; que ce manteau d'arlequin mal cousu de toutes pièces et craquant, comme il se doit, aux entournures, recèle de force en son sein, et dans la tyrannie, plus de 81 nationalités, parlant autant de langues diverses et professant des religions différentes (chrétiens, musulmans, animistes, etc...) ; cela, ne semble pas du tout gêner les Amharas dans leur logique ; ni les mercenaires de la

plume à leur solde, payés pour distiller des mensonges alambiqués à longueur d'années...

Et surtout pas, voyez-vous, lorsque tous ces peuples, occupés par les Abyssins, à la faveur et avec l'aide de la conquête coloniale, s'opposent les armes à la main à une oppression purement coloniale, qui ne saurait indéfiniment se couvrir d'« africanité » : pour perpétuer impunément ses crimes à l'encontre des peuples confiés par l'Occident impérialiste à la reluisante, à la barbarisante domination des Amharas...

3°) Cette unité profonde, universelle de notre Nation se trouva scellée et cimentée à jamais par l'appropriation, la *nationalisation* par le peuple somali de sa langue maternelle, demeurée jusque là pour ainsi dire individuelle, sociale tout au plus, bien que commune à tous sur tout le territoire national.

En 1972, le Gouvernement trancha définitivement, et de manière lucide et courageuse en faveur du peuple somali, une question fondamentale longtemps demeurée pendante ; par cette décision appelée, en raison de son impact et de sa portée, à influencer profondément et durablement sur l'existence et le devenir de la Nation, la langue fut enfin autorisée à dépouiller son état vaporeux, volatile et mouvant qui était le sien dans la sphère orale (nous dirions presque son état « nomade » !). Elle cessa d'être vague, de laisser s'envoler à tous vents ses mots et avec eux ses idées ; elle ne laissa plus échapper par tous ses phonèmes sa substance, sa génération et son énergie. Bref, la langue cessa de dialoguer à ses dépens avec l'air, dans l'errance... En dehors et au-dessus de la communauté des hommes... *Ecrise*, elle s'inscrivit dans l'*histoire* et le réel ; elle s'y incrusta en précisant ses contours et sa quintessence, installée enfin officiellement à résidence dans sa *renaissance*...

Cet acte politique, décisif, hautement significatif fit accomplir une double étape à la langue.

En franchissant le fossé de l'*oral* à l'*écrit*, la langue reçut de sa nouvelle détermination structure et morphologie, indispensable à tout être vivant, comme l'est effectivement une langue ; ce changement fondamental lui imprima une impulsion qui stimula singulièrement son dynamisme interne et sa croissance. Elle atteignit un stade nouveau où la transformation statutaire subie ne pouvait pas ne pas se répercuter sur son rôle social où les résultats, heureux, sont véritablement étonnants.

Mais le somali ne fut pas seulement écrit : il devint simultanément la langue *officielle* de l'Etat.

Par là, le décret du *Conseil Suprême de la Révolution* permit à la Nation et à la langue de se rencontrer historiquement : la langue maternelle, revêtant désormais une figure définie, fut accueillie en son sein par la communauté nationale qui s'ouvrit à elle et lui donna droit de cité. Par cette réflexion sur soi la Mère, autrement dit la Nation, substituait une reconnaissance consciente à l'« adaptation » naturelle, « automatique » et première, de la langue ; reprise, la langue apprit à son tour à la société à parler, et donc réellement à *penser*... Il s'ensuivit une libération mutuelle l'une par l'autre.

La Nation s'est enrichie en intégrant à son existence ce qui lui appartenait mais qu'elle ne possédait pas encore comme tel... Sa prospérité de ce point de vue ira dans une progression géométrique : au fond présent, opérationnel, s'ajoutera ce que nous aurons récupéré et retenu sur la partie en perdition du capital linguistique ; et ce que nous créerons dans l'avenir et qui sera désormais préservé dans son intégralité.

La Nation adopta sa fille, retrouvant en elle son âme à l'état d'abandon... En sorte que, désormais, ce n'est plus la langue qui se dissipe, affolée, en pure perte « dans l'air », mais la Nation qui, à travers et par elle *dialogue avec l'histoire, à un autre niveau*...

4°) Le sens du pansomalisme la calomnie et le mensonge, distillés par Addis-Abeba de par le monde, répercutés par l'Occident (qui en est en fait l'origine...) ont voulu faire voir dans le pansomalisme autre chose que ce qu'il était en fait : en s'efforçant de l'affecter, dans un esprit partisan, d'une connotation « expansionniste » : dans le dessein délibéré de créer la confusion...

Que n'a-t-on pas fait, en effet, pour nous humilier, nous intimider ? Pour nous fourrer de force au fond de l'âme un complexe de culpabilité ? Pour nous loger, enkystée bien au milieu dans l'esprit, une inhibition absolue à la place de l'hypophyse ? Afin de nous ôter pour toujours toute audace, toute velléité, et toute espèce de vision claire au regard de nos droits, de notre histoire et de notre destin ? bref de notre dignité d'hommes ?

Que n'a-t-on pas fait pour fustiger, affubler et défigurer tout un peuple ? et tourner en dérision, par tous les moyens imaginables, sa cause la plus chère : la *quête* impérieuse de l'*unité nationale* ? Pour dresser à l'aide d'impitoyables coups de pinceaux un portrait « irrationnel », « primitif » et rébarbatif : afin de provoquer, dans l'opinion mondiale un *réflexe de rejet* en son endroit ?

Que n'a-t-on pas fait pour donner de nous une image caricaturale criante qu'on nous fit casquer bas sur le front à coups de marteau : en sorte que, lorsque nous nous exhibons sur la scène internationale accablés de ce masque, nous chassions, nous repoussions spontanément à distance toute sympathie, toute compréhension au-devant de nous-mêmes ?...

Quelles ressources n'a-t-on pas déployées pour minimiser, dévaloriser et dénigrer notre idéal supérieur ? Pour nous amener à douter de notre raison comme de nous-mêmes ?

N'a-t-on pas crié sur tous les tons, sur toutes les tribunes que cette idée du pansomalisme était, sous le rapport de son objectif, un « rêve » et une vue de l'esprit, voire même une « folie »... ? Que c'était une fiction et une pure « invention » étrangère, « colo-

niale » quant à son origine? Qu'enfin sa réalisation était un « danger » pour la paix de la Corne, la religion chrétienne, les intérêts occidentaux, etc...? Afin que, bouc émissaire et bête noire à abattre, on nous désignât du *bout du fusil* dès que nous leverions le petit doigt ? N'a-t-on pas poussé jusqu'à traiter d'éternelle « litanie » nos aspirations insatisfaites, et d'infantilisme, notre attitude elle-même à cet égard ? Ainsi, le mot d'ordre est-il devenu « sus aux Somalis ! » du matin au soir, et chaque jour du Seigneur, et cela depuis des décennies... Mais soyez-en assurés cependant : nous n'en démordons pas pour autant...

Pour nous en effet, et cela seul compte (car nous ne reconnaissons à personne le droit de parler avant nous et autrement que nous : précisément au sujet de *nous-mêmes* ...) le pansomalisme signifie très simplement et depuis toujours : mettre un terme *final* au *démantèlement* du territoire et à l'*oppression* de la Nation. Il signifie la reconquête de la liberté de chaque partie du sol national et la reconstitution progressive de l'*ensemble restauré, souverain, dans son unité*. Ainsi, la réunification nationale passe-t-elle par les deux étapes nécessaires, et logiquement articulées : tout d'abord la lutte de libération nationale contre l'occupation coloniale et puis le droit, librement exercé une fois indépendants, de pouvoir nous unir. Ce qui pour nous, comme pour les autres peuples, définit le contenu concret du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Avant l'époque coloniale, les Somalis ne devaient allégeance ni tribut à personne, à aucun pays ou royaume. Ils vivaient en toute liberté, par la vertu de leurs lances, sur toute l'étendue de leur territoire. Puis vint, avec ses canons, l'invasion européenne qui, bouleversant tout, débita notre Patrie en petits morceaux mis aux enchères à la « Bourse de l'Histoire »...

Nul donc, et alors que aujourd'hui est pratiquement clos ce

chapitre ténébreux du colonialisme, nul donc n'a le droit de se prévaloir de quelque motif que ce soit pour entraver le processus légitime de *remembrement* de notre Nation. Nul ne peut prétendre nous empêcher à bon droit de vouloir recoller ce qui, cyniquement, sans aucun scrupule, fut coupé et découpé en tous sens dans son être, puis fut éparpillé en ses parties à tous vents. Ce sont nos membres mutilés qui se hèlent mutuellement dans la séparation, et aspirent à l'union du fond d'eux-mêmes. Même si l'on n'a cessé de tout faire pour tenir chaque partie baillonnée et rivée à son piquet. Mais c'est le *coeur* qui appelle, l'*instinct* qui travaille... Ils'ensuit qu'on pourra, certes, nous opposer toujours la force, mais jamais le *droit*. Oui, sans doute, la force brutale devant laquelle il peut arriver que nous nous inclinions à l'occasion, vaincus peut-être mais nullement *convaincus*...

Nous, Somalis, et qu'on se le dise une fois pour toutes ! nous voulons être maîtres de nous-mêmes, de notre destin. Totalement. Exclusivement. Définitivement et le plus tôt .

Qui pourrait donc s'en offusquer ? A moins qu'il n'y ait, messieurs, quelqu'un qui prétende nous posséder corps et âme au même titre que ses biens meubles ?... Alors qu'on le dise ! Contre tout bon sens et « entre gens civilisés » que nous sommes, en ce XX^{ème} siècle finissant...

Pour nous, l'idéal d'unité est tout simplement un idéal de *justice* ; un idéal humain qui exprime une aspiration, un besoin profond pour être pleinement une nation et nous-mêmes dans les faits !... Nous refuser ce droit fondamental revient pour nous à nous dénier la *dignité humaine* et le *droit de vivre* ; c'est vouloir ouvertement ou non nous condamner à mort en tant que Nation et communauté humaine ; c'est, qu'on l'avoue ou non, nous exclure de la sphère des hommes.

Car l'unité représente pour nous la condition indispensable de l'épanouissement et de la paix. Elle est la condition vitale de notre

existence. La colonisation a brisé et pulvérisé l'espace économique, culturel et linguistique, naturel de notre Nation ; pour lui substituer artificiellement le cloisonnement et réduire en miettes le corps uni de la Nation. La *quête d'unité* est pour nous tellement coûteuse. La lutte permanente à laquelle le peuple somali se trouve acculé depuis un siècle accapare tous les esprits ; elle absorbe périodiquement tout ce que la Nation produit ; elle ébranle et remet en cause tout ce que nous bâtissons dans nos coeurs et dans notre existence. Elle nous ravit les meilleurs de nos fils. Et cependant nous sommes prêts à lutter jusqu'au bout et aussi longtemps que cela sera nécessaire sans reculer devant aucun sacrifice pour atteindre et achever notre objectif. Parce que, simplement, il est impossible à notre peuple de mener une existence normale dans le cadre de son corps national amputé, diminué et dépareillé dans sa réalité spirituelle, territoriale et sociale.

Personne ne nous demandera de renoncer à ce que l'homme somali, à ce que la Nation somalie accèdent aux conditions historiques d'une existence humaine décente dont ils ont été injustement privés. Comme pour tout autre peuple vivant sur cette terre. Et s'il s'en trouve quelqu'un qui ose une telle impudence à notre endroit, il ne fera que renforcer notre résolution. Personne, et surtout pas les nations, ne renonce volontairement à la vie. D'avance nous récusons tout argument de ce genre contre notre droit à l'unité, c'est-à-dire à la vie. Nous le prenons comme une offense...

Pas davantage nous ne nous sentons consolés par la lettre et l'esprit de la Charte de l'OUA qui sont à vrai dire des actes anti-union, et qui expriment la prudence peureuse des « pères fondateurs » ; leur manque d'imagination quant à l'avenir (Nkaumah mis à part bien sûr...). La situation actuelle de l'Afrique, Afrique de l'OUA, en est une illustration parlante, par trop accablante...

Ce n'est pas la libération de l'Afrique, mais le scellé de ses séquelles sur son corps de forçat ; ce n'est pas sa purification en faisant peau neuve, mais le pourrissement inéluctable dès lors qu'on s'était entendu, non plus à guérir ses vieilles plaies béantes et profondes, en les cautérisant au fer rouge du courage et de l'intelligence, mais au contraire, à tirer dessus la couverture... (n'y touchons pas, au tabou du Toubab ! Faisons-en au contraire le sacro-saint canon politique du continent ! Tremblez, humbles et humiliés, tremblez affranchis devant l'intouchable « Intangibilité des frontières *coloniales* », faites de la propre main du bon Maître ! laissons-la donc, cette Afrique ficelée et finement ciselée ! Elle s'en trouvera sûrement si bien !... » Et en effet !... Quelle philosophie libératrice léguée aux petits Africains par tous les Sages, tous les chantres de la « négritude » et de l' « authenticité » !... C'est cet état, précisément qui combla d'aise, entre autres, les Amaharas courtiers dans la Corne de toutes les affaires sanglantes. Ce fut pour eux la légitimation de tous les vols par effraction, de toutes les rapines à mains armées, de tous les massacres... Le tout il faut bien le reconnaître, astucieusement négocié par un tour de passe-passe...

Et depuis, voyez-vous, l'on poursuit à coups d'invectives le peuple somali et son Etat pour avoir refusé d'entériner pareille aberration (107), pour l'Afrique d'abord, et la Nation Somalie en particulier. Mais, le cinéma mis à part, et par delà l'intention perfide d'Addis-Abeba, les Abyssins eux-mêmes ne s'attendaient sans doute pas à ce que nous apposions notre sceau au bas de cette imposture...

L'unité réelle de l'Afrique ne peut se construire que sur la base de celle, préalable, de ses régions ; et en premier lieu des peuples destinés à vivre ensemble de par leur histoire, leur situation réelle et leurs vœux...

Toutes choses que l'OUA, par ses principes et son esprit même,

escamote malgré ses proclamations demeurées lettres mortes depuis un quart de siècle...

Aujourd'hui, cette agression a atteint son paroxysme : la Nation somalie est attaquée sur tous les fronts à la fois. Ne cherche-t-on pas à saper les fondements mêmes de son existence ? A supprimer tout ce qu'elle a acquis par le passé ? Son unité territoriale partielle ? Son Etat ? Son idéal ? Son identité nationale ? Sa langue même ? Ne cherche-t-on pas à lui ôter l'intelligence, l'analyse lucide des temps ? Ne cherche-t-on à lui confisquer l'avenir et toutes possibilités de jamais se ressaisir ? Ne cherche-t-on pas, au besoin avec l'aide des siens égarés, à la discréditer aux yeux de tous, à la convaincre elle-même qu'elle n'est rien ? Qu'elle n'a été depuis toujours qu'émiettement régional et une poussière sociale ? N'a-t-on pas essayé de tout pour concrétiser ce complot criminel ? Cet arrêt de mort à notre adresse ?

N'a-t-on pas attisé les divisions ? N'a-t-on pas essayé de semer la haine et l'anarchie ? de substituer le désordre et le chaos à l'ordre étatique et social ?

N'a-t-on pas cherché à recruter parmi nous des fils parjures et parricides ? ceux qui auraient le triste privilège de tuer la Mère-Patrie ? de creuser son tombeau pour qu'elle y soit ensevelie, y compris naturellement eux-mêmes ?

Bref, n'a-t-on pas caressé l'espoir de voir la Nation somalie se saborder elle-même et sombrer dans le chaos ?

Et pourtant, le peuple somali, quels que soient les coups endurés, reste toujours debout dans le tempête furieuse qui aurait dû, selon certains, l'emporter depuis longtemps... Mieux, les Somalis ont encaissé la leçon des événements avec toute la violence d'une chose inattendue et douloureuse. Ils en devinrent profondément marqués et leur esprit s'en souviendra de longtemps. Rien ne sera comme avant. Ceux qui se donnent la peine de réfléchir s'en rendront aisément compte...

Aujourd'hui cependant, une question capitale se pose à nous, Somalis : jusqu'à quand, jusqu'à quel point permettrons-nous à autrui, plus spécialement à l'ennemi, de nous appliquer cette vieille recette, singulièrement efficace, que nos oppresseurs européens et ceux qui, profitant de leur expérience entendent leur emboîter le pas, n'ont cessé de se chuchoter les uns les autres de bouche à oreille ? Je veux dire le *réflexe tribal* devenu une tactique éminemment familière à nos ennemis, et que l'on provoque et prétend nous administrer à volonté à chaque moment critique vécu par la Nation dans son combat pour l'unité ?

En sorte que le premier philistin venu se croit en mesure de déboulonner en un tour de main tout notre bâti historique édifié de longue haleine ? Et le plus étonnant, c'est que tout le monde connaît la chanson, tenue pour un fait automatique et ordinaire, sauf précisément les intéressés, c'est-à-dire apparemment *nous-mêmes...*

Ce n'est pas en l'abandonnant à lui-même et au temps, ni en le niant purement et simplement, ni même à coups d'oukase que nous nous débarrasserons du *tribalisme*. Ce phénomène aussi irrationnel que tenace, c'est dans la famille, sur le giron de la mère lorsque l'enfant tête encore son sein, qu'il devra être entamé ; c'est sur les bancs de l'école qu'il devra être vaincu et que devront triompher les valeurs qui sont à son antipode : l'*Etat*, la *Patrie* et la *Loi*.

En effet, le tribaliste nie l'*Etat*, s'attachant au tribalisme comme principe d'organisation sociale. Il nie le peuple, ne voyant que son clan. Il nie le territoire national en privilégiant avant tout le terroir de son groupe. Il nie la Nation qui, comme concept, se trouve à l'étroit dans sa vie intellectuelle.

II. PERIODE DE DANGER

L'Histoire, malgré ses ruptures, ses retours et détours dévide son fil d'Ariane : dans la *continuité*. L'enchaînement rigoureux des événements nécessaires, automatiques en l'absence d'intervention humaine, forme sa trame quotidienne. A la différence de la vie éphémère des mortels, l'Histoire n'oublie jamais rien, elle qui a le temps et l'éternité devant elle. Elle tire à intervalle de siècles les conséquences logiques des faits révolus, perdus de vue depuis longtemps et qui, pour l'esprit humain, se sont estompés dans le passé comme s'ils n'avaient jamais été. Aussi leurs suites actuelles, par lesquelles elle reprend pour ainsi dire le « dossier », paraissent-elles surprenantes, incompréhensibles aux hommes. Par là l'Histoire signifie qu'elle est cet autre infini devant lequel l'homme, sans son intelligence et sa liberté, n'est plus qu'un être insignifiant, minuscule et fugace, enveloppé de toutes parts comme l'est le point noyé dans l'espace.

Qu'est l'homme en effet sans la force, sans la lumière de son esprit ? Qu'est-il sans l'audace de sa liberté qui le porte à l'assaut de l'ordre naturel des choses ? Rien.

Intelligence et liberté sont, par définition, les qualité essentielles, constitutives de l'homme. Celles qui l'élèvent à la hauteur de l'Histoire et font de lui l'égal des dieux dans l'ordre créateur. Qu'il en soit privé, dépouillé à son corps défendant, ou abdiquant de lui-même, et voilà Prométhée déchu et réduit au sort de fétu ballotté au gré des flots... L'Histoire redevenant alors ce qu'elle était auparavant : la Reine implacable des affaires humaines ; une Reine inexorable, aux « actes » tyranniques, méprisante pour le fils d'Adam impuissant, abaissé au rang des bêtes et des pierres...

La vérité, c'est que l'Histoire reste toujours - aujourd'hui plus que jamais - une jungle où règne la barbarie sanglante et où ceux qui ne pensent pas, c'est-à-dire qui nuit et jour ne veillent pas sur

eux-mêmes, deviennent la proie désignée de ceux qui ont la *pensée en éveil et l'oeil ouvert*... Car l'histoire de l'humanité a changé radicalement de statut : le *penser*, non plus le muscle comme dans la nature, tend à devenir le mode exclusif du survivre. Déjà dans la nuit des temps, c'est l'étincelle de l'intelligence qui avait permis à l'homme en illuminant sa vie de se séparer des animaux et de l'emporter sur eux dans la lutte terrifiante pour la vie. Cette exigence s'est trouvée transposée, à l'époque moderne, dans les rapports entre les nations; ceux qui négligent d'« allumer leur lampe » ou qui, distraitement, la laissent glisser dans un trou, doivent nécessairement croupir, en gémissant, dans les ténèbres qui envahiront de nouveau leur vue et leur vie. Ce n'est que dans la lumière, en levant son flambeau le plus haut pour voir le plus loin, qu'un peuple donné pourra perdurer dans l'être, et progresser. Nul ne peut se cacher l'invraisemblable vérité : l'incroyable lutte fratricide, *humanocide* à laquelle les membres de la « famille humaine » se livrent depuis toujours et sans répit sur cette terre...

Ceux qui veulent survivre sont sommés de s'armer de volonté et de force, de monter littéralement la garde autour de leur vie ; en attendant qu'adviennent ici-bas des temps meilleurs, et sans doute encore bien lointains, où les hommes montreront un peu moins d'égoïsme et plus de sagesse compréhensive les uns pour les autres.. Car ni l'histoire des hommes ni les temps présents ne nous incitent guère à croire que la « civilisation » soit pour demain...Au contraire, plus nous progressons dans la connaissance, mieux nous avançons dans la voie de la *folie*...

C'est pourquoi un peuple digne de ce nom doit être à tous les instants *la mémoire totale et vivante de l'intégralité de son histoire*. Seuls en effet, cette attitude spirituelle, ce souci intellectuel vital lui permettront de pénétrer le futur ; de prévoir ce que de pire ou de prodigieux, l'avenir peut réserver aux hommes ; toutes choses que ne saurait apprécier, ni soupçonner celui qui n'a pas saisi au

préalable comment le passé pousse ses articulations dans l'avenir par l'intermédiaire du présent ; comme l'aurore « ses doigts de roses » dans les profondeurs de la nuit encore endormie...

Nous, Somalis, nous devons tout d'abord nous rappeler notre passé récent. Ce passé qui a déterminé notre destinée et d'où découlent directement tous nos drames, tous nos déchirements moraux et nationaux. Il s'étend sur un siècle et comporte trois périodes bien distinctes qui doivent être toujours présentes devant nous avant tout projet concernant l'avenir.

1°) La première période a pour nom résistance nationale à l'invasion coloniale ; c'est celle où le *Sayid Abdille Hassan*, admirable de courage et d'intelligence, se dresse avec ses derviches pour défendre vingt ans durant, l'unité et la liberté du peuple somali ; jetant dans ce combat à mort des étincelles, non seulement au soleil avec son sabre tiré au clair, mais aussi avec la puissance, poétique et prophétique, de son esprit confronté aux grands et multiples événements ; lesquels devaient, par la force brutale, donner raison à l'appétit rapace de ceux qui entendaient se partager de paisibles nations.

Et que voulait-il en effet, ce *Sayid* ? Une chose si simple, si juste : qu'on laissât son peuple en liberté... Il déclarait, furieux, qu'il voulait protéger son pays et sa religion.

Nous pouvons dire que la Nation somalie resta libre et unie tant que le *Sayid* soutint la lutte, bien que son sol servit de champ de bataille. Ce n'est qu'avec sa défaite, plus exactement avec sa mort que commencèrent l'établissement colonial, le découpage territorial et, pour la première fois, la servitude pour nos nationaux.

Nous ne pouvons imaginer, même après près d'un siècle, les conséquences profondes des bombardements aériens de Taleh : là fut écrasé dans l'oeuf la naissance de notre Etat moderne.

Taleh fut un terrible *tournant* qui inaugure la période la plus obscure de notre histoire ; la mort brusque du *Sayid* mit fin à nos espoirs : en emportant avant l'heure celui qui symbolisait l'âme de la résistance et qui, la rage au coeur, ruminant dans ses nuits agitées une terrible revanche, fut soudain surpris par le trépas, à Ime (108).

*O toi Ime porte du néant
Qui engloutis le Sayid la mort en écran
De toi un jour le sais-tu
Je ferai un haut lieu consacré
A un pieux pèlerinage!*

2°) Puis vint la *lutte de libération*, où les valeureux fils du peuple, les fondateurs du SYL (*Somali Youth League*) allumèrent des flambeaux dans la nuit, portant l'enthousiasme et la lumière à tous les coins désolés de la Nation. Ainsi naquit le Mouvement qui redonna l'unité spirituelle à la Nation écartelée, qui lui rendit l'espérance et fit battre partout son coeur en lui ouvrant les perspectives d'avenir. C'était la résurrection, la renaissance de la *conscience nationale*. Il n'y avait plus, pour sortir du fossé de l'Histoire, qu'à gravir dans l'effort, la pente ; à affranchir les parties enchaînées du corps national afin qu'il se meuve de nouveau dans l'unité et la liberté, dans la conscience de soi restituée... Mais quels ne furent pas les protestations, les calomnies, les complots, les combats à l'encontre de ce projet ! Qu'importe, la Nation continue courageusement sa marche, elle poursuivra toujours sa lutte légitime pour la liberté, pour le droit d'être *souveraine, unie* et complète, quel que temps que cela lui prenne et quoi qu'il lui en coûte... Elle n'aura de cesse qu'elle n'ait atteint son but. Le peuple somali oeuvrera pour la reconquête de ce droit naturel avec la même insistance, la même inlassable persévérance que le mouvement de lois naturelles... Il ne saurait en être autrement !...

Nous ne voyons pas en effet pourquoi nous permettrions à certains de prélever tranquillement de larges lambeaux sur notre corps national. Si ces « rumsteak » leur mettent l'eau à la bouche, il va falloir sans doute qu'ils ravalent leur salive...

3°) La lutte de libération nationale s'est concrétisée en 1960 par un double résultat : l'accession à la *souveraineté* et, simultanément l'union des deux anciennes colonies italienne et britannique.

La lutte pour la *réunification* de la Nation avait ainsi acquis un atout et un instrument décisif : d'un côté, deux des cinq territoires libres pouvaient dès lors unir leur force ; de l'autre le peuple somali, en sa portion nouvellement indépendante, s'était doté d'un *Etat*. Le résultat sautait aux yeux, réjouissant nos amis et tous les peuples qui, de par le monde, détestaient l'oppression aimant la liberté ; mais affligeant et horrible pour les vampires qui tenaient toujours une grande partie de la Nation somalie. Avec l'union et l'émergence de l'Etat nos capacités de développement et de soutien matériel et moral en faveur des frères toujours asservis se trouvaient quintuplées. Les événements ultérieurs devaient confirmer de telles prévisions évidentes : en une courte période, s'étendant à peine sur deux décennies, la *République de Somalie* fut en mesure de prendre fermement en main toutes nos affaires, à l'intérieur comme aussi à l'extérieur des prétendues frontières. Et cela grâce à l'organisation *étatique* de nos activités. C'est pourquoi les ennemis du peuple somali, ceux qui veulent pérenniser ses injustes divisions et sa profonde douleur n'ont à coeur qu'une seule chose : affaiblir, ébranler la structure étatique de notre communauté ; ils ne rêvent qu'à détruire notre Etat ; ils nourrissent un tel projet criminel qui, s'il aboutissait, signifierait la mort pour la Nation somalie.

Par voie de conséquence tout patriote fidèle à son idéal et à sa Nation mettra au premier plan et par-dessus tout l'*intérêt de l'Etat*,

son développement, son renforcement continu. Car l'Etat incarne tout à la fois l'armature et le bouclier du peuple ; l'intelligence historique et la garantie d'avenir de la Nation.

Etre ou ne pas être c'est, pour nous, *avoir ou non* un Etat capable d'accomplir sa difficile mission.

Sans doute, la période qui va de 1943 (fondation du SYL) à 1978 (retrait des territoires libérés de l'ouest...) est celle où se sont présentées les chances les plus précises pour la réalisation de notre idéal d'unité. Un examen *a posteriori* et approfondi devrait faire ressortir comment ces opportunités s'étaient offertes et pourquoi elles ne se sont pas concrétisées par des oeuvres à la hauteur de nos espoirs. Une telle réflexion, dépassionnée et sereine se pose à nous comme un impératif, comme un préalable absolu : la compréhension de ces quatre décades dégagerait en effet des enseignements, des lumières décisives qui éclaireraient la conscience nationale et lui permettrait de mieux discerner les traits de l'avenir.

L'histoire est la partie abstraite mais essentielle, substantielle d'un peuple. La pénétration, l'appropriation intellectuelle de celle-ci lui fournit cette autre autarcie (et donc indépendance...) par laquelle il boit aux sources vives de son existence, à l'enracinement même de son être. Il se dote ainsi de *l'aptitude à subsister par soi*.

L'intelligence de l'histoire nationale, à plus forte raison, de l'histoire humaine, aboutit pour le peuple à ce résultat merveilleux aux conséquences incalculables : le rajeunissement de ses forces, toujours jaillissantes sous l'effet de cette divine implusion ; le redoublement, permanent, de sa volonté de vivre qui l'incite à l'aventure, à l'audace dans le domaine de la pensée comme dans celui de la vie. La compréhension de l'histoire revient très exactement à une incorporation physique, par la voie intellectuelle, du contenu disparu du passé. Un tel peuple savoure la joie d'exister dans la confiance totale de soi et la plénitude de pouvoir. Car, ici-

bas, la prophétie quotidienne, la fontaine de jouvence pour les nations, c'est la *source historique bue au robinet du savoir*. Ici soif signifie *désintégration et mort* ...

4°) L'évolution de notre histoire nous apprend aujourd'hui un fait que nous ne saurions oublier ni laisser passer inaperçu. Au contraire, nous devons tous et à tous les niveaux, lui accorder dès maintenant (le processus en question ayant commencé au moins dix ans auparavant selon nous) toute l'attention requise : car nous sommes entrés dans une *zone historique de grands dangers* ; une zone où se situe tout ce qui de pire peut nous arriver ; il s'agit précisément de l'existence de notre *Etat et de notre République*, et par conséquent de *notre peuple, de notre communauté nationale comme tels*.

Nous connaissons ce qu'est d'ordinaire un homme sourd : celui qui est privé de l'usage normal de ses oreilles. Pareillement, et pire encore : sourds sont ceux qui ne savent pas écouter à l'avance la voix silencieuse, douce et limpide de leur conscience ; qui oublient leur intelligence et la lumière de leurs yeux ; et qui n'entendent que les ordres d'airain, décernés par les événements quand tout est alors trop tard pour eux...

Et de même qu'on a dit : « rien ne sert de courir, il faut partir à point », de même, il ne sert de rien de vouloir se réfugier dans l'ignorance ; il faut accueillir ce qui doit advenir de la seule manière qu'il mérite : en s'organisant pour surmonter l'obstacle ; c'est là la seule façon de le nier en le laissant définitivement derrière soi. En cela résident le salut et l'honneur...

Par suite, le temps que la Nation somalie mettra à traverser cette zone périlleuse, l'étendue de celle-ci et sa profondeur dépendront directement, en premier lieu, de la nature de *notre réaction* et de l'effort que nous fournirons à cet égard. Unanimes et lucides, résolus à survivre, à demeurer souverains, ce laps de temps sera

réduit au minimum inévitable. Autrement, ce qui n'est encore qu'une source franchissable d'une seule enjambée peut devenir à la longue un fleuve tumultueux où tout un peuple peut faire naufrage sans jamais atteindre l'autre rive...

Comment se présente ce problème ?

Nous n'avançons ici que quelques éléments ; une vaste étude reste à faire à cet égard pour nos chercheurs et Organismes d'Etat spécialisés. Qu'il nous suffise pour le moment de poser les premiers jalons susceptibles d'indiquer la direction dans laquelle les choses risquent d'évoluer ; nourrissant par là même le désir ardent d'alerter sur le sujet des esprits méthodiques et dévoués à la cause de leur peuple : pour creuser systématiquement, pour aller plus avant dans cette voie...et *forger les armes* !...

Car, plus loin portera le faisceau de lumière dans la profondeur brumeuse du futur, mieux seront garanties notre sécurité et notre existence...

Réfléchir et voir loin, voilà la devise de la vie...

Ce que j'appelle le *péril abyssin* (car il s'agit bien d'un péril si nous le laissons se développer à son terme...), et dont la *genèse* couvre près d'un siècle, résulte de la *conjonction de trois facteurs*, les deux derniers tendant à renforcer le premier :

1°) C'est tout d'abord le projet abyssin.

Celui-ci comporte trois volets dont nous pouvons rappeler les éléments essentiels :

L'intention des Amaharas, depuis toujours, ne souffre aucune ambiguïté pour qui, sincère, sait voir et avouer la vérité :

a- Pour eux, la conquête de l'hinterland n'a été qu'une étape, une phase nécessaire pour parvenir au but ;

b- Ils recherchent en fait l'hégémonie dans la région ; bien mieux pour eux, ce n'est rien de moins que de l'occupation totale de la Corne qu'il s'agit, quelque miaulement et écran de fumée qu'ils émettent pour masquer leurs objectifs : cela ne saurait plus faire illusion pour personne, à moins d'être complice de ce complot...;

c- L'ambition inavouée de l'Abyssinie est non seulement de s'imposer comme une puissance continentale, mais aussi *maritime* à l'échéance.

Car, dans le rêve qu'elle caresse, faisant bien entendu peu de cas des droits des peuples vivant dans la Corne, l'Abyssinie se fixe simplement la *côte* comme frontière ultime, « naturelle »... Il est aisé de comprendre, sur le plan international, le contexte nouveau, radicalement différent que créerait une telle situation dans la région : pour l'Afrique de l'Est, comme à l'égard du Monde arabe et du Moyen-Orient... La réflexion nous livrerait rapidement les conséquences géopolitiques liées à une pareille éventualité, et qui méritent un travail séparé : vu que d'autres régions en dehors de la Corne y seraient impliquées....

Qu'il nous suffise de relever ici deux remarques d'importance : *L'expansion* de l'Abyssinie part des sommets où celle-ci est traditionnellement perchée et qui lui sert aussi de refuge, chaque fois que, s'étant hasardés dans les basses terres les Amharas, poursui-

vis, se trouvaient refoulés à leur point de départ, à leur « exil dans les airs »... Ce qui arriva maintes fois comme l'histoire le prouve. Car cette expansion avait lieu en des temps précis régulièrement ponctués par un facteur décisif, indispensable, en l'absence duquel elle n'était ni possible, ni même concevable : je veux parler, l'on s'en doute, de l'*intervention étrangère*. On constate en effet que de tels faits, toujours identiques se sont produits, dans les mêmes circonstances et dans le même but, par quatre fois au moins, tels qu'ils sont consignés dans les annales de l'histoire...

- L'intervention *romaine* se produit au VII^{ème} siècle. L'amiral Labrousse, pour qui l'Abyssinie ne fit que rentrer simplement dans la possession de ce qui lui revenait de droit en absorbant l'Erythrée avec la bénédiction onusienne, écrit à cet égard : « Les Ethiopiens, avec l'appui de l'empereur de Constantinople, résolurent de porter leur secours (aux chrétiens du Yemen) et de conquérir les pays de la côte est de la mer Rouge.

Avec les concours des Romains ils mirent sur pieds d'importantes escadres, qui en mer Rouge, surclassèrent les flottes musulmanes » (109).

- Puis vint celle des *Portugais* pour délivrer de nouveau l'Abyssinie, laquelle, « pendant dix siècles », nous dit-on, « fut enfermée dans ses montagnes par l'occupation musulmane de la côte ouest de la mer Rouge et il

fallut attendre le voyage d'Albuquerque en 1510 et l'offensive maritime portugaise de 1541, partie des Indes sous le commandement de l'amiral Don Estevam de Gama, second fils du grand Vasco, pour remettre en question la suprématie absolue que détenait la flotte musulmane » (110). Suit Ahmed Gurey et toute l'histoire...

-Cependant, l'auteur de l'article passe complètement sous silence l'aubaine, épicée de quelques péripéties (Adowa), que constitue pour l'Abyssinie, et à tous points de vue, la période *coloniale* ; époque qui devait s'avérer désastreuse pour tous les pays africains, *exceptée* l'Abyssinie pour laquelle elle fut, au contraire, une ère inattendue de *prospérité* et d'*expansion*, ainsi que nous l'avons montré dans le Chapitre I.

Que l'on nous permette de formuler ici quelques remarques à ce sujet, à savoir :

-que les Amharas ont toujours servi dans la région, ainsi qu'il ressort de ces exemples historiques, d'auxiliaire, sinon d'un instrument à une stratégie politique étrangère, européen-chrétienne, en l'occurrence... Leur intelligence consista justement à avoir compris très tôt tout le parti

qu'ils pouvaient tirer, au besoin en dramatisant, de ce « service ». Ainsi, Ménélik se mua-t-il en *chrétien* Robinson sur le rocher abyssin... ;

-qu'ils n'ont jamais pu descendre par eux-mêmes de leur demeure confinée à la couronne des hauts plateaux, en dehors des interventions des armées *étrangères* dans la Corne... ;

-que par conséquent ils n'ont pu exercer aucune autorité réelle sur les peuples voisins n'ayant pas été, à l'évidence, en mesure de les plier à leur volonté...

2°) Elle vaut donc ce qu'elle vaut, cette abondante littérature visant à mystifier les faits, à falsifier l'histoire, et qu'une étude sérieuse n'aurait pas de peine à réduire à son contenu réel. En effet, la fameuse propagande de la « marée musulmane » de barbarie venant par vagues de l'est, et menaçant de submerger un « îlot », encerclé, de « civilisation », cette propagande là, insistante parce que jugée efficace, et qui a toujours cours dans le coin ne correspond que partiellement à la vérité.

Si le facteur religieux joue ici comme ailleurs un rôle certain, il n'en reste pas moins qu'il a été manipulé et gonflé à dessein en sorte qu'il puisse occulter la réalité, à savoir le conflit qui oppose :

a - d'une part la prétention des Amaharas à accaparer les terres d'autrui ;

b - la volonté, d'autre part, des peuples concernés à défendre et à demeurer libres, quelle que soit l'expression idéologique ou religieuse que revêt à l'occasion leur résistance nationale. D'ailleurs, est-ce seulement des « musulmans », comme on voudrait faire accroire, qui se battent aujourd'hui en Erythrée, au Tigré et chez les Oromas ?...

L'intérêt stratégique de la région a provoqué l'ingérence des puissances étrangères et conduit, au siècle dernier, à la constitution d'un contentieux colonial, c'est-à-dire *territorial* et *national* qui gît au fond de toutes les luttes dans la Corne.

La dite propagande mentionnée ci-dessus vise pour cette raison un double but:

a - opérer, dans l'opinion publique mondiale, par l'intermédiaire des médias, un glissement et une interversion des rôles pour escamoter de la sorte la racine même du litige en présentant le conflit comme mettant aux prises : d'une part des masses innombrables mues par le fanatisme, la folie d'une « guerre sainte » ; et de l'autre, la très innocente et sainte Abyssinie isolée et sage, et « victime » d'une menace, d'une invasion à la limite... « étrangère » (venant de

l'est, nous dit-on...) ; puisque pareille violence qui lui est faite puiserait sa source et son inspiration par delà la mer Rouge, au Moyen-Orient ! (pas de difficulté sur place comme vous voyez !...) ;

b - afin que l'Abyssinie, devenue si allergique, si hystérique à la seule évocation du passé, même du plus récent, et assistée de ses alliés puisse continuer en toute quiétude son occupation favorite de piratage et de vol de liberté dans la Corne ; et qu'elle poursuive ainsi sous couvert de « légitimité » son *expansion territoriale* par voie de violence propre ou « prêtée »...

En foi de quoi ce ne serait point un pêché de lui remettre des verges pour l'aider à battre ses adversaires, tandis que ce faisant, on l'assure qu'on se chargera de lui donner raison au cas où, par la suite, il se lèverait quelque clameur à ce sujet etc... Soit. Mais cette propagande, elle ne prend pas chez les peuples qui luttent aujourd'hui comme hier dans la Corne ; et qui ne revendiquent que la liberté de disposer de leur personne et de leur avenir sur leur propre sol national. Pour ce qui nous concerne plus particulièrement, nous, Somalis, nous ne sommes contre quiconque au monde pour ses convictions ou sa couleur. Ceux qui connaissent un peu notre peuple doivent le savoir : une telle tournure d'esprit nous est étrangère. Et si nous ne prétendons pas imposer notre religion à autrui, pas davantage n'admettons nous en être brimés ; parce que nous croyons que la question de la foi est tout d'abord une affaire de conscience entre chacun homme et son Créateur. Elle est secon-

daire dans la lutte légitime que nous menons pour l'unité et la souveraineté de notre Nation toujours divisée, encore partiellement asservie.

3°) Enfin, pour achever ce chapitre sur les interventions étrangères (et il faut tout de même reconnaître que les Abyssins ne se débrouillent pas si mal pour l'avoir toujours à point nommé, ce secours qui les sauve!... et par quoi, rétablis après chaque débandade, ils passent ensuite pour être les « plus forts » dans la région !...), il n'est nul besoin de rappeler la dernière en date (1978) : le coup de massue soviétique, avec ses colifichets, que nous primes de plein fouet, sur la face, en territoires libérés et qui nous fit, crève-cœur, *tituber en arrière*... Après quoi, voyez-vous, et soit dit en passant, on n'hésite pas à présenter, malgré le « verrou cubain » toujours en place en Ogaden, les Abyssins comme les maîtres de l'endroit (111). Comme s'il n'étaient pas toujours venus à la remorque d'une armée étrangère... Peureusement abrités derrière elle et n'osant jamais attaquer à découvert...

Ajoutons que chaque intervention de forces européennes s'est toujours soldée pour l'Abyssinie par un renforcement de son pouvoir (112), ou par un accroissement de son territoire (113), ou par une garantie à la maintenir telle quelle (114)... On ne peut rien dire de pareil d'aucun autre peuple de la région : bien au contraire, c'est l'inverse qui eut lieu pour chacun d'entre eux... Et c'est là toute la question...

Bref, l'Abyssinie a toujours été gagnante en arborant sa « mascotte » face à l'Occident : le *christianisme*...

4°) L'empire abyssin considère la *République de Somalie* comme son ennemi principal, et cela pour diverse raisons :

a) D'abord la *République Somalie* est née malgré et contre la volonté des Amharas, en dépit de tous leurs efforts, de toutes leurs

machinations pour maintenir le peuple somali plongé dans la servitude coloniale, écartelé entre plusieurs puissances....

b) Ensuite, parce que précisément Addis-Abeba gardait toujours indûment sous sa domination, la plus grande des « parties manquantes » de notre territorial national, la *Somalie occidentale*, égale au tiers de la superficie de son empire....

c) Enfin parce que la *République Somalie* occupe justement ce littoral convoité et qu'elle représente en outre la colonne vertébrale de la résistance des peuples de la Corne livrés à l'oppression et au pillage abyssins...

III. NECESSITE DE REMEDIER A NOTRE INFERIORITE SUR DIVERS POINTS FACE A L'ADVERSAIRE

Ces faiblesses sont en premier lieu :

A- géopolitiques .

Un coup d'oeil sur la carte de la Corne, et sur notre République en particulier nous les montre : nombreuses et saillantes, dangereuses et mutuellement aggravantes :

1°) La première de ces faiblesses, fondamentale et permanente, structurelle, concerne le tracé de la « frontière », laquelle détermine la morphologie et, par là même, la vie de notre République.

Certes, nous contestons cette « frontière », mais nous ne devons pas oublier pour autant combien elle influe profondément, par sa réalité internationale, sur la vie de notre communauté et de notre Etat, et comment, a contrario, elle met notre adversaire en posture avantageuse à notre égard.

Cette « frontière », trop longue (plus de 2400 km), tirée au cordeau, totalement arbitraire, inefficace et absurde est complè-

tement indéfendable.

Elle ne répond, pour nous, à aucun des critères géographique, stratégique, politique, naturel ou national qui définissent normalement la logique d'une frontière et sa configuration. Cette défaillance est directement accentuée par le double fait que la presque totalité de notre « frontière » nous met directement en contact avec l'ennemi, dans une zone hautement conflictuelle par définition en raison, précisément, de l'importante part de nous-mêmes qui se trouve de l'autre côté de cette barrière artificielle, et dont le retour à la Patrie nous est âprement disputée... Mais le second caractère, c'est que cette « frontière » se situe en *basse* terre, en terrain *plat* sans aucun obstacle pouvant renforcer la défense ; tandis que, tout à son avantage l'adversaire peut lancer son attaque des hauteurs, ou s'y réfugier au besoin... Cette « frontière », au vrai sens du mot, ne remplit aucune des fonctions qui doivent être la sienne ; elle n'est pas une frontière. Elle *n'existe pas* réellement. Elle ne peut que nous induire en erreur en nous faisant croire que nous en avons une si nous oublions tous les défauts dont elle est radicalement entachée et qui, littéralement, la pulvérise...

2°) Cette frontière frappe notre République d'une malformation congénitale : parce qu'elle était là déjà, avant sa naissance et qu'elle lui fut imposée ; elle a été contrainte de s'accommoder de tous les dangers qui découlaient d'avance pour elle ; c'est-à-dire d'accepter une menace de mort immanente.

A cause de ce tracé tout particulier, la *République de Somalie* s'est trouvée depuis le début étirée et coincée, et comme clouée et crucifiée tout au long de la côte. Elle ne lui laisse aucune marge de manoeuvre, aucun mouvement chez elle, en son territoire même au cas critique, toujours à prévoir, où elle aurait à lutter sur son propre sol. Et ce n'est pas tout : concave, cette « frontière » enfonce profondément son coude dans le corps de notre Etat. Elle ménage

pour ainsi dire à dessein des points de *strangulation*, où l'attaque de l'adversaire s'avère extrêmement rapide et périlleuse.

3°) En raison de sa longueur, de son tracé, de tout son caractère artificiel elle expose en maints endroits les parties vitales du pays, sans nous offrir d'autres possibilités de protection que la poitrine de nos soldats qui ont tant mérité de la part de la Patrie pour avoir sauvé la Nation, pour s'être lancées plus d'une fois à l'assaut de son unité... Ainsi en est-il des voies de communication, et principalement de la seule route qui relie le Nord au Sud et qui, ici et là « croise » pratiquement cette « frontière »...

4°) Pour des raisons historiques et géographiques, aggravées par la distorsion coloniale qui a tout altéré, nous avons notre capitale, Mogasdiscio, confinée à une extrémité du pays, et tout à fait à côté d'une de ces « failles » frontalières qui peut l'isoler brusquement du reste de la Patrie. Il suffit de regarder sur la carte de la Corne la configuration de notre République dans le cadre de notre territoire national pour comprendre que le *centre de gravité* du peuple somali se trouve, à tous points de vue, en Somalie occidentale, à l'intérieur de ce *triangle* dont Djibouti, Garissa et le Socotra occupent les sommets...

5°) Notre population, dont la densité démographique est déjà si tenue par rapport à nos besoins nationaux de production, de mise en valeur et de défense du territoire, s'avère en outre *mal répartie* et par *trop mouvante*. Créant ainsi des déséquilibres par ses concentrations en certains points, laissant ailleurs à découvert des grands espaces, des vrais déserts littéralement vides de vies humaines. Parce qu'elle n'est pas harmonieusement distribuée, stable et suffisamment enracinée son *degré d'adhésion* au sol et sa capacité de résistance, par conséquent de survie, restent limitées. Elle de-

meure mobile et pour ainsi dire glissante, inadéquate et aisément déplaçable par rapport à sa base géographique naturelle. Des facteurs divers aux effets conjugués ont accéléré ce phénomène et accentué son ampleur : pas seulement la guerre, la sécheresse, mais aussi l'évolution sociale ; c'est-à-dire les progrès accomplis par le Régime révolutionnaire et particulièrement la campagne d'alphabétisation (OHRM : Oloolaha Horumarinta Reer Miyiga) qui a mis en mouvement la société pastorale figée dans ses modes de pensée et ses structures ancestrales...(115).

B- historique et politique

1°) Nous ne pourrions jamais montrer ce dont nous sommes capables ni même nous le représenter complètement tant que nous demeurerons divisés. La division, non seulement nous contraint de gaspiller, de brûler périodiquement à perte la portion principale de notre énergie nationale en nous acculant à la lutte pour l'unité ; mais elle grève encore cette énergie nationale d'un handicap permanent, dont l'effet est de restreindre nos possibilités réelles relativement à notre potentiel. Précisément parce que celui-ci se trouve fractionné, et notre espace national naturel sillonné de tant de cloisons qui brisent et rendent impossible tout effort global et coordonné de notre Nation...

La division et le démantèlement, qui nous rendent artificiellement plus faibles que nous ne sommes en réalité, opèrent comme autant des facteurs *réducteurs* qui démultiplient toutes nos possibilités présentes et futures. Cette diminution est permanente dans le *relatif* et l'*absolu*. C'est une loi mathématique, qui n'est plus simplement arithmétique, mais *géométrique* à partir d'un moment donné, aussi bien au plan général que pour chacune des parties séparées de la Nation ; parties appartenant l'une à l'autre, mais isolées, interdites l'une de l'autre ; en d'autres termes, la division

d'un peuple signifie sa mort lente à plus ou moins longue échéance. Plus la division dure plus il est en danger, car décroissent de manière *inversement proportionnelle* à la durée de cet état ses chances réelles pour se ressaisir et survivre. Il lui faudra, pour se reprendre sur cette pente de perdition un effort infiniment plus grand comparativement à ses moyens, pour rééquilibrer son existence et assurer son salut.

L'état de division d'un peuple, d'une unité vivante recèle déjà par cela même sa *disparition virtuelle* : il suffit que ce qui est immanent devienne immédiat par la médiation du temps...

2°) Jusqu'à présent, les efforts que nous avons déployés en faveur de notre cause se sont heurtés à l'incompréhension de larges secteurs de l'opinion publique mondiale. Pour des raisons très précises ; nous en avons évoqué quelques unes plus haut. Nous ne devons en tirer qu'une seule conclusion ; c'est à *nous*, après une analyse appropriée, approfondie et minutieuse et faisant la part des choses, de trouver le langage clair qui convient et de développer les actions requises en conséquence... Il ne sert de rien de se plaindre ou d'en vouloir à autrui : à nous de trouver les *moyens de convaincre et de vaincre les obstacles*...

C- La mentalité nomade

Cette attitude intellectuelle, à laquelle nous avons consacré le Chapitre II ci-dessus, constitue un problème fondamental que nous avons à peine entamé et qui reste entier pour des études à venir, qu'il faudrait selon nous entreprendre instamment. Elle constitue un des points faibles de notre position face à l'ennemi : car elle nous met souvent en porte-à-faux avec les difficultés réelles, historiques et sociales que nous avons à affronter. Ses carences peuvent être relevées sur trois points ; nous résumons des

déjà exprimées :

1°) Elle empêche d'accéder à une vision d'*ensemble* des phénomènes dans l'unité de leur mouvement, de leurs contradictions et possibilités ;

2°) elle manque d'*esprit de suite* pour se concentrer sur l'essentiel, et persister dans son effort en ce sens, jusqu'à l'obtention du résultat recherché ou des raisons de l'échec (ce qui encourage, plus qu'aupavant à reprendre l'expérience, la lutte)...

Pour ce motif, elle est prompte au découragement, à l'abandon, au changement d'opinion et d'objectif ;

3°) elle ne saisit pas pleinement la vertu de l'*organisation* (horizontale et verticale, *temporelle*), la force prodigieuse (par rapport aux éléments constitutifs), le dynamisme d'une unité (quelle qu'elle soit) structurée et agissant avec méthode, dans son ensemble en vue d'une fin déterminée ;

4°) elle ignore enfin la liaison *organique* entre la méthode, la pratique et l'organisation d'une part, et le savoir de l'autre. Elle privilégie la parole où l'énergie s'évapore et où les heures (le temps) s'envolent comme des bulles d'air au fil des propos. Bref, son mode de comportement qui relève d'une *attitude de fuite* inconsciente de soi, aboutit pratiquement à nier l'obstacle, même quand le sujet, qui ne ménage pas ses efforts, est animé d'une réelle volonté de surmonter la difficulté ; parce qu'il omet les critères, les coordonnées de l'action apte à féconder le réel. L'histoire est aussi un champ, un « convertisseur » où l'on sème et récolte et où la récompense, c'est selon la *graine* et le *sillon* ...

Ajoutons, pour terminer avec ce point, que toutes les caractéristiques particulières de la *mentalité nomade* sont naturellement reliées entre elles parce qu'elles découlent toutes d'une même source : une forme de pensée déterminée, adaptée à un milieu écologique et historique donné : l'économie *pastorale*. En un mot, elle exprime le reflet intellectuel de ce qui n'est plus désormais qu'une *survivance du passé*.

IV. LES « TROIS MANQUANTS »

Nous ne pouvons pas ne pas dire quelques mots au sujet des trois parties, indépendantes ou non, qui demeurent toujours en dehors des prétendues frontières artificielles, provisoires, imposées à notre République ; et les examiner brièvement sous le double rapport de l'unité de la Nation et de la sécurité de l'Etat.

LA REPUBLIQUE DE DJIBOUTI

« La terre revêt le caractère de l'élément dominant de la population. La Palestine est une terre arabe. Pour faire une terre juive les Juifs doivent devenir l'élément dominant de la population. » (116).

Le NFD a pris depuis quelques années une évolution dont les résultats, nous l'espérons, renforceront encore plus à l'avenir les bonnes relations qui existent aujourd'hui entre les deux peuples somalien et kenyen. Quant à la *Somalie occidentale*, c'est comme eût dit Faust, mon âme donnée en dotation au *diable*, et qui m'appelle instamment de son antre dans mes longues veillées, mes nuits blanches *nationales*...

Nous ne parlerons donc ici que de ce qui fut dans le temps et sans équivoque la *Somalie Française*, qui devint TFAI à la sauvette, et

puis RDD à un autre détour ... Tout patriote et tout homme, pour peu qu'il nourrisse quelque sympathie à l'endroit de ce peuple, doit s'interroger sur son avenir et jusqu'où peut aller une telle transformation continuelle et à quoi elle pourra aboutir? Il ne peut pas ne pas se demander si, dans cette métamorphose, ce qui change ainsi en permanence n'aura pas déjà laissé derrière lui son *âme* même au long de ses *mues*?...

1°) Tout d'abord, et à la lueur de nos recherches ultérieures (117), nous voudrions apporter une rectification à une thèse avancée dans *République de Djibouti, ou roue de secours d'...Ethiopie?*... (118), thèse qui a donné son titre à cette étude : même si en effet, chose peu probable, la lutte de libération du peuple érythréen était définitivement matée, Addis-Abeba chercherait, et plus qu'auparavant contrairement à ce qu'on pourrait croire au premier abord, à mettre la main sur la République de Djibouti (RDD). Ce ne serait jamais que la seconde étape (la répression en Erythrée était la première) dans la bataille pour accaparer le littoral ; ce qui est un objectif avoué et de longue date pour Addis-Abeba ; une éventuelle défaite érythréenne ne ferait donc, en fait, qu'encourager l'Abyssinie à l'accomplissement de son dessein au regard de la RDD : parce que alors, ce serait tout à la fois plus aisé du point de vue politique et militaire ; s'imaginer qu'il peut en être autrement serait précisément commettre l'erreur stratégique et tactique espérée par Addis-Abeba pour achever cette étape-clé de son projet... L'erreur du genre consisterait en effet à se tenir le raisonnement suivant : ils ont Assab et Massawa, ils n'ont donc pas besoin de Djibouti ; car l'objectif des Abyssins en République de Djibouti n'est pas uniquement le port : ce serait un point de vue un peu étroit de la question...

Seulement une telle intention ne constitue un mystère pour personne, mais les Amharas, trop sûrs d'eux-mêmes, n'ont pas à ce

sujet le moindre doute pour atteindre leur but. C'est inéluctable pourrait-on dire pour eux. Ils sont sûrs en effet d'avoir d'ores et déjà Djibouti « dans la poche ». Se le caler dans le coin de la bouche n'est qu'une affaire de temps et d'opportunité pour le « lion affamé de Juda » qui voit rouge aujourd'hui. S'amuser dans ces conditions à lui faire de gentilles simagrées, à vouloir lui caresser les babines reviendrait à jouer naïvement avec le feu pour s'en mordre tardivement le doigt « raccourci »...

C'est pourquoi la position d'un Tafare Panté à Colombo en 1976, ne fut jamais qu'un épisode. Après avoir déclaré que l'Abyssinie entendait « se débarrasser des prétextes utilisés pour retarder l'indépendance de Djibouti », prétextes que justement on reprochait à Addis-Abeba, il ajoutait que « l'Ethiopie proclame sans équivoque que ni aujourd'hui ni dans le futur, elle ne revendiquera tout ou partie du territoire de Djibouti indépendant » (119).

Mais cette attitude du général Panté, alors chef du DERG, allait droit à l'encontre de toute la politique systématiquement appliquée depuis Ménélik jusqu'à Mengistu, en passant par le long règne de Haïlé Sélassié. Aussi, coupa-t-on court à ses propos, comme à sa vie... Rapidement.

Si un jour les Amharas arrivaient à leur fin, à savoir la possession effective des côtes de la mer Rouge et de l'océan Indien, on ne voit pas pourquoi ils laisseraient subsister une enclave « gênante » qui paraîtrait alors comme une anomalie inexplicable déparant leur beau tableau stratégique. Nous croyons même que c'est bien avant qu'ils essaieront de s'assurer de cette position et des avantages politico-militaires inhérents, pour les mettre à profit pour la suite. Car, pourrait-on dire en paraphrasant Mackinder, « *qui commande à Djibouti commande à la Corne* ». Aussi, éprouvent-ils avec impatience la présence de la base que l'ex-puissance coloniale y maintient toujours, en vertu du traité de coopération et d'amitié avec la RDD ; présence qu'Addis-Abeba considère pour

le moment comme le seul obstacle à une nouvelle expansion qui élargirait sa vue sur le mer. Les Amharas poussent même le luxe et l'assurance de soi jusqu'à conseiller aimablement aux « bérêts rouges » de vider les lieux en jouant des jambes à l'avance avant qu'eux ne débarquent au jour dit :

« Soldats Français, *ce jour-là*, tâchez de ne pas être là ! » (120).

Et que faites-vous, messieurs, du peuple de Djibouti ?

« Une bagatelle ! Nous les endormirons par le khat durant l'« opération » ! Nous les achevons dans leur sommeil ! Aussi, n'auront-ils même pas le loisir de nous voir au réveil ! Nous leur épargnerons ce désagrément inutile !... »

C'est peut-être chanter victoire un peu trop tôt. Ainsi pensent en tous cas les Abyssins, se croyant bien malins. Ils le seraient effectivement si les Djiboutiens consentaient, pour les y aider, à se leurrer eux-mêmes, à s'ôter la conscience et le sens de l'histoire, de leur histoire...

La manière dont les événements se dérouleront à Djibouti dépendra en grande partie, sinon en premier lieu du gouvernement de du peuple de la République de Djibouti : si, ainsi qu'il faut l'espérer, et faisant preuve de clairvoyance et de courage, ils relèguent au second plan les questions mineures intérieures, et s'attachent avant tout aux exigences fondamentales de leur Etat et de leur indépendance : en sorte que précisément, leur avenir ne soit pas organisé en dehors et au détriment d'eux-mêmes, comme c'est la volonté affirmée d'Addis-Abeba. Mais que, ayant préservé sa souveraineté la République de Djibouti puisse jouer le rôle d'Etat à part entière dans la région, mais non celui d'un comparse intimidé qui suivrait craintivement de l'oeil de quel côté incline le doigt indicateur de l'étranger...

2°) Pour sa part, la *République Démocratique de Somalie* n'entreprendra rien qui aille à l'encontre de l'Etat djiboutien. Pour une simple raison : en dehors des liens *naturels*, de la sympathie habituelle à l'égard de la population qui, quoiqu'on dise partage la même origine, la même culture et les mêmes croyances (ce qui est une vérité qu'on a voulu torturer et tuer !) elle a été la première à le reconnaître dès son accession à l'indépendance après avoir mis en oeuvre tout son pouvoir matériel et moral, toute sa crédibilité nationale et internationale, afin d'aider le pays à accéder à la souveraineté dans les formes qu'il aura librement choisies. Ceci est une réalité tangible, définitivement inscrite dans l'histoire, et qu'aucune propagande si astucieuse soit-elle ne saurait dénaturer. Car à vouloir la gommer à tout prix, la vérité n'en est pas pour autant altérée. Elle demeure telle et entière, et se montre dans son intégrité quand, inévitablement les événements qui lui ont donné naissance, l'exhibent de nouveau sur la scène...

C'est pourquoi, il n'est pas à craindre que la RDS entreprenne quoique ce soit contre l'Etat djiboutien, ni contre la présence française qui apparaît comme un élément nécessaire de sa sécurité. C'est plutôt de l'autre côté, celui de l'impérialisme abyssin que se dessine clairement une telle éventualité, laquelle est tenue pour une nécessité politique par ses auteurs. Du reste, Addis-Abeba n'aurait quelque chance de s'emparer de la RDD qu'à la faveur de troubles, au besoin fomentés, afin de se glisser dans la mêlée qui lui fournirait ainsi prétextes et possibilités d'action ; après avoir installé au préalable une « tête de pont », c'est-à-dire des points d'appui et de ralliement pour se saisir du pouvoir par *l'entremise* de groupes *contrôlés*... Peut-être même une telle manoeuvre est-elle déjà *en cours* ?...

Probablement, c'est dans cette phase ultime de déstabilisation que les Abyssins, faisant d'une pierre deux coups, utiliseront les

Afars à leurs fins, si ces derniers s'y prêtent : pour s'en servir contre la RDD et y attirer en même temps, comme dans un guet-apens non seulement ceux qui sont sur place, mais aussi tous les autres en Ethiopie : afin de les employer conformément à leur stratégie dans un *dernier round* où, remplissant un rôle défini ils disparaîtraient du même coup par là même... Comme du bois encombrant que l'on brûle pour faire place en même temps qu'on se réchauffe...

3°) Cela dit, il est peut-être dangereux que la France, « alliée » et puissance dans la région envisage les problèmes de la corne de l'Afrique sous l'angle étroit et purement égocentrique de ses seuls intérêts ; et de vouloir que ces problèmes, nombreux et épineux, se résorbent tous selon les désirs et à la satisfaction totale d'Addis-Abeba : à seule fin que l'empire abyssin ne ressente pas, paraît-il, le besoin de s'ingérer dans les affaires de la RDD et plus particulièrement de la base et des intérêts de la France ; ce qui, semble-t-il, ne serait pas le cas une fois qu'il aura soumis l'« irrédentisme somali », maté totalement la rébellion érythréenne, etc... et, plus généralement, aplani toutes les difficultés qu'il rencontre à l'intérieur de ses frontières comme à l'extérieur dans les pays voisins (Somalie, Soudan)...

Pareille analyse, si elle devait être appliquée dans ses conclusions (on serait alors bien loin des grandes théories *gaulliennes*...), relèverait non seulement d'une vision trop terre à terre, mais serait doublement dangereuse.

D'abord les intérêts de la France eux-mêmes, important dans la région, ne pourraient être durablement assurés que dans un plan de règlement général prenant en compte toutes les causes du conflit dans la perspective d'une solution véritable et juste : telle serait à notre avis une position intelligente, sinon généreuse qui montrerait que Paris, outre la préservation somme toute normale de ses positions..., manifeste également dans une sage politique la

vouloir d'assumer en même temps ses responsabilités d'« amie » et de puissance mondiale, et d'une manière qui inspire crédibilité et confiance... Mais surtout, cette attitude s'avère sérieusement en retard par rapport aux problèmes actuels ; et à la façon dont, après l'effacement des ces dernières décennies ils se posent, d'une part dans l'esprit des protagonistes eux-mêmes ; et d'autre part, au regard de l'Afrique profonde qui, sous sa carapace apparente d'immensité et de famine vit déjà, dans sa conscience montante, à l'heure du XXI^{ème} siècle...

En tout cas, on peut être certain que beaucoup d'eau passera sous le pont avant que la Nation somalie ne renonce à son idéal légitime d'unité...

Faut-il en effet continuer à appliquer, comme par habitude, la même et vieille politique désormais sans objet ? Celle que la rivalité franco-britannique contribua à mettre en place en Europe et en Turquie comme au Moyen-Orient, et qui fut transposée telle quelle dans les mêmes circonstances à l'Afrique Orientale au siècle dernier ?... Cette politique qui déforma totalement l'histoire de la région laquelle, principalement pour cette raison, se trouve aujourd'hui plongée dans des conflits sanglants et sans fin ? Peut-être que malgré tout une révision, certes pas toujours facile, de la manière de voir les relations avec les Etats de la région serait-elle, sous le rapport de l'avenir, plus féconde pour Paris qu'un certain penchant quelque peu mécanique à s'en tenir au passé...

Ce serait en tout cas d'autant plus judicieux que nul ne sait aujourd'hui quelle réalité régionale émergera de la guerre du Golfe ; du bouleversement technologique sur le plan militaire, de la crise profonde de l'Occident ; sans parler de la Corne elle-même où toutes les données sont loin d'être en place (notamment l'important problème Oromo qui commence à peine à se poser et qui marquera sans doute la configuration géopolitique future de la région).

Sous cet angle précisément, la France avait eu, pour ainsi dire sous la main, l'exemple édifiant de Djibouti devenu indépendant malgré l'opposition de Paris et sa longue amitié, dans « l'autre camp », celui d'Addis-Abeba. Le conflit érythréen crée une situation sans commune mesure sous tous les rapports...

A vouloir trop bien faire les choses, on se crée des pépins ; et la poussée irrésistible de la vie enfermée artificiellement dans l'impasse aboutit souvent à l'explosion qui peut alors réserver bien de surprises...

C'est pourquoi la France devrait peut-être faire preuve à cet égard d'une attitude plus *ouverte*...

V. LA REACTION NATIONALE

Quelle doit être notre réaction ? C'est là la question essentielle, la question vitale à quoi se résume pour nous l'analyse du problème. Cependant, par la force même des choses, il ne peut y avoir de solution immédiate et totale. Le résultat recherché ne peut être atteint qu'à travers une série d'approches successives qui s'étaleront nécessairement sur les années à venir. Il nous semble toutefois qu'il nous faut nous atteler dès maintenant à l'accomplissement d'un certain nombre d'actions et de démarches destinées à créer en premier lieu les conditions de base pour la réalisation de notre objectif.

1°) prendre tout d'abord conscience de cet extrême danger

Nous ne devons pas (ce serait une grave erreur, une erreur fatale) sous-estimer l'ennemi : sa force, son expérience et sa ruse ; sa capacité de simulation et de patience ; c'est précisément cette erreur qui, pour diverses raisons, nous guette aujourd'hui à notre insu. Car, en fin de compte, le péril résiderait moins dans l'action

de l'adversaire que dans notre *inconscience*, si nous devions perdre de vue cette nécessité primordiale dans toute lutte, et qui consiste tout d'abord à prendre la mesure exacte de l'adversaire pour mettre ensuite au point les moyens de l'affronter avec succès. Ce qui, du même coup, renvoie à l'antique adage du « *connais-toi toi-même* » avant toute chose...

2°) Les mesures à prendre

En conséquence, il faut prendre trois séries de mesures dès maintenant :

a) *mesures urgentes*, tout d'abord. A notre avis, le peuple somali doit être en alerte maximum, ayant clairement à l'esprit qu'il a à soutenir une lutte pour la survie. Le peuple, c'est tout d'abord la masse nombreuse et compact d'hommes et de femmes qui forment, où qu'ils soient, le corps de notre Nation. Il faut que chacun sache à quoi s'en tenir au sujet des objectifs criminels de l'ennemi, et ce qu'il doit faire *là où il est*, prêt à tout et décidé à vaincre ; à faire respecter sa vie, sa dignité et sa liberté.

C'est ensuite les *intellectuels*. Autrement dit, ceux qui, pour un pays représente la classe qui *pense*, qui *éclaire*, qui *éduque* et *dirige* la conscience nationale. Celle qui symbolise sa force spirituelle et son idéal, sa volonté historique et son dessein final, et dans les rangs de laquelle se recrutent les serviteurs dévoués et lucides de l'entité nationale. Leur rôle en pareille circonstance est de mobiliser l'opinion publique, de stimuler son courage, son sens du sacrifice et d'apporter à l'Etat caution *morale* et *lumière*. En sorte que masses populaires, intellectuels et Etat oeuvrent dans l'indispensable unité qui seule peut hisser la Nation à la hauteur des exigences de son salut.

Le peuple, c'est enfin l'*armée*. L'armée nationale qui continue la tradition séculaire, la plus noble du nomade : la vertu *guerrière* qui seule assura sa vie, sa liberté et l'intégrité de son territoire à travers les siècles...

Par deux fois déjà, les forces armées sauvèrent la Nation par leur abnégation et leur courage : en 1964 devant l'agression ennemie ; en 1969, devant la guerre civile qui menaçait la République.

Cette armée aura mérité du peuple somali la plus profonde gratitude. Ainsi pensera tout patriote sincère et réfléchi qui ne s'arrêtera pas à des circonstances contingentes et provisoires mais portera son regard serein sur l'essentiel. Et sans oublier le passé ni l'avenir.

N'a-t-elle pas, hier, glorieusement gagné la guerre légitime que le peuple somali tout entier, en RDS comme à l'extérieur des « frontières », avait livrée pour son unité vitale, ainsi qu'il en avait le droit ? sans attendre aucunement que ce droit lui soit octroyé par autrui, et surtout pas par les ennemis ?

La victoire, certes, lui a été volée, à la tristesse mortelle de son peuple... Mais qu'importe ! Elle gagnera la prochaine fois !... Elle a montré en tous cas que nos guerriers pouvaient, en un revers de main, balayer de dessus le corps national la vermine agglutinée ! En se lançant littéralement comme des loups à la gorge de l'adversaire, pleins d'enthousiasme et d'abnégation comme toujours, et en se chargeant au besoin d'explosifs ! Et Dieu merci, cette armée est toujours là pour ses tâches futures ! Et pour servir de bouclier au peuple, à l'Etat. Sans doute, les temps à venir la consacreront-ils encore plus dans l'amour que lui porte la Nation et dans les honneurs qu'elle lui réserve !...

Il faut donc (et le plus tôt sera le mieux !) que la Nation somalie unie dans une même volonté soit prête à tous les niveaux ; il faut prendre dès maintenant toutes mesures qui s'imposent en envisageant toutes les éventualités ! Organiser la défense, la résistance en toutes circonstances. Ne négliger aucune chose, aucune chance, aucune possibilité si minimales soient-elles. Et du reste, tout cela sans esprit de panique ni se sentir froissé dans son amour-propre.

Mais seulement avec réalisme et résolution. Avec la gravité silencieuse d'hommes conscients et décidés. Rien de plus ; car rien de nouveau ne pourrait nous arriver qui n'ait été déjà connu avant nous par d'autres peuples. Là, les hommes ont vu, réfléchi, affronté et vaincu la prétention de ceux qui, sans justification aucune, mais simplement parce que cela leur plaisait, entendaient sans plus s'arroger des droits sur la personne et les biens d'autrui...

Ainsi:

« Quatre fois en deux ans, écrivait Bismarck, l'Autriche nous a leurrés par un jeu qui consistait à exiger de nous l'abandon du terrain que nous occupions, et dont, après quelques résistances, nous lui cédions la moitié ou à peu près. Mais à présent, il s'agit du dernier pied carré où il était encore possible que la Prusse prît position. Rendue présomptueuse par ses succès, l'Autriche demande non seulement que nous, qui nous instituons grande puissance et qui prétendons à une situation égale à la sienne dans l'Allemagne dualiste, nous lui sacrifions le peu qui nous reste de notre position indépendante ; mais elle nous impose en outre la forme dans laquelle nous signerons notre abdication » (121).

Cela s'applique aujourd'hui à l'empire abyssin, à cette différence toutefois que l'Autriche avait toujours oeuvré par elle-même à l'égard de la Prusse, partie prenante au débat ; tandis que le peuple somali, victime d'une occupation quadripartite, fut privé de ce droit et se retrouvait acculé dès le départ à ses derniers retranchements... C'est dire l'ampleur, la profondeur du déséquilibre introduit entre nous et les Amharas.

b) *Pour rétablir la situation*; la *République Démocratique de Somalie* (RDS) ne peut vivre indéfiniment *encerclée et assiégée* ; elle ne peut vivre sous la menace permanente de l'ennemi.

Laisser se perpétuer un tel état de chose reviendrait à coup sûr à signer d'avance son arrêt de mort. Car la fin ne serait plus qu'une question de temps. Le rétablissement de la situation, non seulement militaire (pour mettre notre Etat en mesure d'assurer efficacement sa défense en cas d'agression) mais aussi globale, exigera

nécessairement un effort qui ne portera ses fruits qu'à long terme : étant donné que l'état de déséquilibre géopolitique et stratégique en faveur de l'adversaire résulte elle-même de la violence matérielle et morale exercée pendant des longues décennies, sinon des siècles, contre la Nation somalie.

c) Ainsi seulement nous pourrons *reprendre* durablement l'*initiative* dans la lutte inéluctable pour notre unité, et préserver cette unité dans la souveraineté une fois que nous l'aurons reconquise...

3°) *Faire de la RDS une forteresse*

Plus spécialement, il s'agit par cet ensemble de mesures, qui seront définies de façon appropriée par les instances de l'Etat, de transformer progressivement et rapidement la RDS en une forteresse inexpugnable. Capable de résister en *toutes circonstances* à l'égard des dangers qui pourraient la menacer de l'extérieur comme de l'intérieur... Elle doit se couvrir littéralement d'une carapace physique et intellectuelle ; et être animée de l'intérieur par une irrésistible et ardente volonté de survie et d'unité : comme le veut sa mission, sa raison d'être primordiale.

Car, ne l'oublions pas : ce que cherche en définitive l'ennemi pour « résoudre » ce problème de la Corne à sa manière, c'est de briser le noyau ; c'est-à-dire la RDS en la réduisant à des fragments, sinon à néant. Nous ne devons jamais perdre de vue cette intention fondamentale, cet *axiome* de sa politique, exclusivement militaire, à l'égard de notre pays.

L'unité de la RDS est d'abord territoriale. L'ennemi a entrepris autour d'elle une grande manoeuvre d'enveloppement à vrai dire commencée depuis longtemps : pour l'*isoler* dans une première étape. Or l'encercllement est par excellence la forme de domination et de destruction inéluctables à long terme. Car la mise en place d'un pareil étau autour de l'adversaire équivaut en fait à la prise de possession à distance (c'est-à-dire avant le combat) des

condition de soumission et de reddition ; la partie ainsi assiégée est tout d'abord acculée à la défensive, puis à la défaite finale...

Les Amharas, en effet, ne cherchent pas l'entente ; ils s'en moquent et la méprisent ; et pour notre part nous avons compris ce que signifie ce cinéma de la paix... Nous devons prévoir qu'ils persisteront dans cette attitude, dans leur hypocrisie tout en poursuivant leur politique agressive d'expansion, celle-là servant de couverture à celle-ci ; on peut être sûr qu'ils s'en tiendront à cette tactique éprouvée par le passé, tant qu'ils nourriront l'espoir d'ébranler les fondements mêmes de notre unité étatique. Ils ne consentiront à négocier que lorsqu'ils se rendront à l'évidence : à savoir qu'un tel désir criminel se posera à eux comme une dangereuse illusion. D'ici là, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils soient enclins à une approche de fond, franche et fructueuse, du conflit qui déchire la Corne et oppose toutes les nationalités de la région à l'expansionnisme abyssin, à sa féroce et sauvage répression...

Cette véritable mutation structurelle et psychologique de la RDS ne saurait s'accomplir sans une réorganisation complète, dans l'avenir, de sa base sociale, économique et institutionnelle, juridique et culturelle, et naturellement sans une refonte de notre conception et de notre organisation stratégique et militaire de défense nationale.

Autrement dit, nous devons organiser la totalité de notre vie individuelle, collective et étatique en vue de ce but suprême et sacré : celui de notre Nation unie et souveraine. Cet idéal est notre Terre promise. Pas de paix, pas de repos ; pas de vie, pas d'épanouissement en deça !

Il n'est ni possible ni nécessaire d'entrer ici dans les détails des mesures adéquates qui seront à prendre en ce sens ; qu'il nous suffise seulement de rappeler d'une part, la liaison étroite, aisée à saisir, entre ces divers plans ; et qu'elles devront, d'autre part, contribuer toutes ensemble dans une vision cohérente des réalités nationales, régionales et internationales, à développer dans les

temps requis notre capacité à demeurer, quoi qu'il arrive, un Etat indépendant en mesure de poursuivre, dans les formes propres aux circonstances, la *quête* d'unité. Nous avons le droit d'œuvrer sans relâche pour réparer l'iniquité, unique dans l'histoire moderne de l'Afrique, dont notre Nation a été victime au siècle dernier...

4°) Assurer la stabilité

Il est pour nous une nécessité impérieuse vitale : celle qui consiste à mener de front deux efforts parallèles, complémentaires et continus : assurer, d'une part, notre défense ; et de l'autre, le progrès social. Afin de ne pas être anéanti dans la lutte ; de ne pas sombrer, avant même toute défaite militaire finale, dans le sous-développement dont la spirale vers le bas vide de l'intérieur comme un évier toute société qui s'y abandonnerait sans réagir.

Car au-dessous d'un certain seuil, le tourbillon infernal l'entraîne irrésistiblement vers le chaos et rend vain, dérisoire, tout effort si héroïque soit-il... Cette rançon, car c'est bien là le mot, nous a été imposée depuis le début ; depuis surtout qu'une partie du peuple somali émergea à l'air libre, malgré les menées, la mauvaise humeur abyssine...

Les temps à venir exigeront de nous encore plus de sacrifices, de détermination et de lucidité ; ils nous contraindront à intensifier le combat : à ce prix seulement sera notre survie, et l'espoir qu'un jour se réalise notre unité nationale...

Là-dessus, aucune illusion ne nous sera permise...

Comment pourrons-nous donc parvenir à notre fin ? Il y a tout d'abord une condition fondamentale sans laquelle nous ne pourrions ni accomplir ni poursuivre durablement quelque objectif que ce soit ; ni même conserver seulement ce que nous aurons acquis dans le passé : la *stabilité*.

a) Il nous faut absolument ramener dans des limites acceptables les mouvements par trop importants, fréquents et brusques des idées et des hommes!

Il nous faut maintenir ces fluctuations permanentes dans des bornes précises ! Il nous faut élever des digues, planter des points d'ancrage dans l'espace social de notre communauté et dans les esprits!

Il nous faut, à cet effet, tout un système pour rompre la violence des vagues et de leurs ressacs, pour amortir leur ampleur!

En raison des déplacements de ces masses énormes, de ces éternelles « transhumances » des éléments dans la sphère sociale, la communauté somalie voit son équilibre toujours en branle et toutes ses structures sont fragilisées de ce fait. Sa base est devenue instable par définition. Ces mouvements qui s'effectuent en dehors de toute prévision et de toute mesure, impriment à tout le corps social une agitation et des perturbations continuelles qui font que :

b) l'Etat ressemble à tout moment à un bateau livré à une mer démontée. Il est réduit au sort d'une frêle embarcation ballottée par les flots, pouvant difficilement garder une orientation, encore moins diriger sa base, son infrastructure.

Il s'ensuit que dans une pareille situation la puissance étatique ne saurait remplir sa mission ni se stabiliser elle-même, quelle que soit la volonté des gouvernants. Et, par conséquent, ce qui est n'en est que le corollaire, nul citoyen, nul groupe social ne saurait sérieusement s'attendre à ce qu'il reçoive tout ce que, comme avantages et possibilités d'épanouissement, son Etat pourrait lui offrir et lui garantir en d'autres circonstances.

L'Etat, c'est le peuple. Il est sa projection extérieure, matérielle et spirituelle organisée. Il faut donc que le peuple se mette pour ainsi dire en « position d'entité étatique », et se comporte comme un groupement d'hommes abritant effectivement un Etat en son

sein, et que les citoyens aient en quelque sorte avec leur Etat des rapports analogues à ceux de l'homme vis-à-vis de la nature : il se soumet et obéit aux lois de la nature pour pouvoir, en retour, lui commander à son gré ; pour être libre en agissant avec elle conformément à ses besoins et à son plaisir.

L'Etat n'est pas n'importe quoi, mais une réalité définie, une *seconde* nature du corps social.

c) La stabilité de la société revêt un sens précis du point de vue formel : une société répondant à cette définition doit avoir une architecture pyramidale. Elle ne peut se perpétuer comme telle que si elle possède un minimum d'organisation structurelle : c'est-à-dire un *ordre*, une *hiérarchie* entre les différentes catégories sociales ; chacune remplit une fonction indispensable et déterminée, complémentaire de toutes les autres ; ces fonctions doivent s'effectuer en toutes circonstances. Sans quoi toute la construction se réduirait bientôt à une masse d'hommes grouillant dans le désordre et qui n'aurait plus rien d'une communauté humaine...

Il faut donc et tout d'abord que les *producteurs de base* (agriculture, élevage, pêche et industrie, etc...) puissent en tout état de cause continuer à exercer leurs activités dans les meilleures conditions possibles et dans la stabilité.

Ces producteurs sont en effet, au sens strict, ceux qui génèrent et font jaillir de la base territoriale de la Nation l'énergie indispensable que le pouvoir politique et la *division du travail* répartissent dans la société, allouant à chaque secteur la part que réclament son potentiel et ses besoins.

Ils sont à proprement parler la source de la richesse et de la puissance nationale.

Le devenir de la société, sa force, son ambition, sa lucidité même, sa confiance en soi, bref, tout dépend de la continuité et du débit de cette source de vie et aussi, par là même de liberté.

Toute entreprise nationale renvoie nécessairement, comme pré-

alable à sa réalisation, à ce secteur vital de production, lequel conditionne directement tout projet...

Par conséquent, non seulement les éléments matériels, intellectuels et humains de la production ne devront pas s'affaiblir, dans leur organisation, leur fonctionnement, etc., mais encore être renforcés dès qu'on nourrit la volonté d'atteindre un objectif national supérieur. Ils fournissent la base de tous les moyens individuels et nationaux. Si une catégorie doit être protégée avant tout, aidée, éclairée, ce sera celle-là en toute logique. Car on pourrait presque dire, comme devise : qui ne produit pas n'est pas ; l'oeuvre devenant ainsi, au propre comme au figuré : la *mesure* exacte de l'être et de la vie...

Seulement, si la base soutient tout l'édifice, elle ne se suffit pas à elle-même ; elle ne pourrait pour ainsi dire s'élever au-dessus de soi sans la superstructure sociale et institutionnelle qui repose sur elle, et dont elle ne saurait se passer.

Comme toute énergie, ainsi que nous l'enseigne la nature, le potentiel productif doit être transformé par les instances sociales supérieures. Et en premier lieu par l'appareil d'Etat pris dans son ensemble. C'est pourquoi, afin d'établir et affermir les bases de la stabilité, il nous faut également un *corps de serviteurs* et de commis d'Etat rompus, par la formation et l'expérience, aux nécessités administratives et qui soit permanent et à l'abri des aléas politiques : en sorte que l'armature de l'Etat et ses institutions soient toujours maintenus et en mesure de résister aux tempêtes qui, inévitablement, doivent souffler en ce domaine. Les gouvernants eux-mêmes ne peuvent, dans la succession des régimes, se passer du service, du savoir et de l'expérience d'hommes et de femmes *compétent*, fidèles à l'Etat et respectueux de ses lois ; et rassurés dans leur carrière et leur avenir en fonction de leurs mérites personnels. Un corps de fonctionnaires solide, stable et inspirant confiance est absolument indispensable à tout Etat moderne qui

nourrit des ambitions et la volonté d'être efficace dans son action. Ce corps doit être constitué, conservé et protégé, et constamment amélioré : il est l'instrument principal, irremplaçable de l'entité étatique. Il est la vie qui anime les murs et les textes inertes à quoi se réduirait inéluctablement, en leur absence, la formidable puissance publique...

De la même manière, l'existence d'une *élite intellectuelle*, suffisante, capable d'accomplir sa mission est une donnée impérative de la vie nationale. Surtout, lorsque une communauté nationale comme la nôtre, pauvre et faible, assaillie de mille côtés, mène depuis si longtemps une lutte désespérée pour son unité et sa survie. Nous ne pouvons nous offrir en effet le luxe de gaspiller le peu d'expérience intellectuelle et historique que nous avons acquise. De même qu'on calcule la densité démographique au km² ou le PNB par tête d'habitant, de même on peut quantifier très exactement le capital intellectuel d'un peuple, d'une nation donnée (abstraction faite de l'emprunt, du prêt à cet égard : utilisation des spécialistes, experts étrangers, etc...).

Ce quotient national, dans le cadre de conditions géopolitiques données, conduira nécessairement à certains résultats qui, de toute évidence ne seront pas le même quand ce baromètre varie, même si l'on ne saurait les cerner avec toute la rigueur voulue.

Car, c'est l'homme tout d'abord qui est le siège et la source de cette expérience que l'on nomme culturelle, au sens large du terme. C'est donc avec parcimonie qu'une nation jeune, faible et ambitieuse comme la notre (et confrontée à une tâche combien exaltante mais immense !...) fera le décompte de ces hommes qui composent son élite intellectuelle. Elle aura à coeur d'être particulièrement généreuse et compréhensive à leur égard.

Cette catégorie de citoyens assume une mission toute à la fois sacerdotale et vitale. Ils sont eux aussi des producteurs au plus haut niveau (du double point de vue intellectuel et historique). Une

production spécifique pure et inaltérable dans sa vérité, sa beauté, sa passion nationale. Ils sont, en quelque sorte les directeurs de la conscience nationale et les *dépositaires* du savoir, la fleur supérieure du peuple qu'ils forment, éclairent et exhalent. Ils fournissent à la communauté cette bouffée d'oxygène et de lumière sans laquelle elle se perdrait dans les profondeurs de la nuit et de la mort...

Il nous faut enfin une *classe politique*, recrutée en fonction de sa vocation et de ses compétences, enrichie et mûrie par la pratique, qui se maintienne au sommet de la société par la hauteur des idées, des perspectives d'avenir qu'elle révèle à la Nation ; une classe qui soit soutenue dans l'accomplissement de ses tâches par son sens élevé de l'Etat et du national et qui, pour cette raison, se place au-dessus des contingences et se donne à ce titre comme un modèle au regard des citoyens. Tel doit être en tous cas l'idéal de l'homme politique, et l'image que doit s'en faire le peuple qui lui confie le mandat en même temps que sa destinée...

Ainsi structurée et hiérarchisée la société peut évoluer dans l'*ordre* et la *stabilité*. Et c'est précisément l'Etat qui lui assure dans ces conditions sa forme pyramidale parce qu'il lui fournit tout à la fois et l'armature et la morphologie qui la maintiennent comme telle et font d'elle, une communauté étatique vivante nourrie de la vision d'elle-même et de son avenir...

5°) L'Education de la nouvelle génération

a) Mais la condition essentielle de notre victoire future ; cette victoire que nous voulons forger, façonner de nos mains par notre courage et notre intelligence, c'est précisément la *formation*, en vue de ce but, de la nouvelle génération. C'est la *génération montante* qui porte sur ses épaules tout notre avenir.

Nous devons éduquer nos jeunes dans la *claire conscience* du danger qui les menace, du formidable défi qu'ils auront à relever

et qui constituera leur tâche historique.

Nous devons les mettre en mesure de faire face au problème, matériellement et moralement, et d'accomplir la mission fondamentale, vitale qui sera la leur. Nous devons leur transmettre à temps consignes et armes nécessaires pour soutenir lutte!

Pour parvenir à cette fin, il nous faudra former leur esprit dans l'amour passionné et profond de la Patrie ; dans la valeur, irremplaçable de l'Etat, comme instrument unique, prodigieux, divin presque de toute oeuvre humaine aspirant à une dimension historique. Nous devons leur apprendre que la Nation somalie n'est pas une abstraction, mais une réalité et un tout ; un être vivant, une personne ayant des droits, sujette à la souffrance, à la maladie et à la mort ; une personne physique et morale, aspirant comme telle à l'épanouissement et au bonheur : qu'elle est la Mère qui, à ce titre nourrit généreusement à son sein selon ses moyens, tous ses enfants, qu'elle espère et vit en eux de leur amour *filial*...

Nous devons leur enseigner, dès leur plus jeune âge, non plus la vieille généalogie clanique (si nocive et appauvrissante !...), mais combien leur avenir sera difficile et exigera d'efforts.

Nous devons leur insuffler en même temps, dans l'âme et l'esprit les lumières nécessaires et une ardeur, une volonté virile de surmonter tous les obstacles ; nous devons leur apprendre à récuser la fatalité du destin.

Nous devons leur apprendre que l'accomplissement de la personne dans sa plénitude ne peut jamais se réaliser dans l'étroit cadre tribal et la *balkanisation* qu'il instaure dans le domaine social ; mais seulement dans l'espace *national* où tous les projets sont possibles et toutes les ambitions permises.

Nous devons enfin leur inculquer cet esprit inventif où l'individu s'affirme par l'audace dans les idées et les actes face aux problèmes qui, pour cette raison, ne le laissent jamais démuni, jamais impuissant, mais au contraire lui procure la conscience de la nécessité et

de la joie à dominer les difficultés ; à les prendre de court, à les surprendre... avec exaltation, assurance et sérénité.

Car, dans ce cas, l'homme a toujours recours aux ressources de l'intelligence, lesquelles sont immédiatement à sa portée et lui donnent en tout état de cause la nécessaire indication pour savoir « par où commencer » : pour peu qu'il sollicite cette divine intelligence donnée à l'homme pour *deviner*...

Et quand on a « commencé », on est déjà dans le mouvement et pour ainsi dire dans la mouvance du salut. Sera toujours « pris » et surpris, sur place par les événements, celui-là donc qui passivement (on devrait dire *aveuglément* tant celui qui est la lumière et qui voit demeure difficilement dans l'expectative...) reste sans rien faire. Il ne saurait en effet en être autrement. Le « bon hasard » qui résout à notre place n'est qu'une occasion rarissime, une « plaisanterie » pour ainsi dire de la nature...

b) Ainsi, la jeune génération, confiante en soi et en son avenir, luttera-t-elle dans la certitude de la victoire ; avec plus d'énergie et de détermination, ayant la ferme volonté de briser l'étau de fer que l'Abyssinie, sournoisement et avec l'aide de ses alliés de longue date, voudrait petit à petit serrer autour du cou de la RDS. Grâce à cette génération, formée dans cet esprit, la RDS saura rendre impossible en peu de temps une pareille et offensante velléité de l'ennemi...

c) Quel genre d'éducation devons-nous dispenser à nos jeunes à cette fin ?

Nul besoin d'entrer ici dans les détails :
Le problème qu'une telle éducation, nouvelle, aura à résoudre tracera de lui-même l'enseignement et les méthodes pédagogiques que les professionnels de l'éducation n'auront pas de peine à mettre au point et à répartir sur les différents cycles scolaires et universitaires.

Ce problème, c'est celui de la *mentalité nomade*. Nous nous sommes suffisamment exprimés, nous semble-t-il, (mais nullement d'une manière exhaustive...) à ce sujet dans les pages qui précèdent ; lorsqu'on aura cerné en quoi il consiste, qu'on l'aura analysé en profondeur, on saura par là même comment s'y prendre pour son élimination méthodique, progressive et totale.

Naturellement, l'on s'en doute que ce ne sera pas une affaire de quelques années, quand on sait que la transmission du savoir entre les générations successives s'étend presque sur trois quarts de siècle... Raison de plus pour se hâter tout en se gardant d'être superficiel dans ce travail fondamental pour tout l'avenir de la Nation...

Car le but de cette éducation doit être d'amener la nouvelle génération à acquérir une nette perception de sa tâche historique, de ses moyens et de ses perspectives, avant d'intégrer ses postes de combat...

C'est par une mobilisation générale, permanente, tant productive et psychologique que politico-militaire que la Nation somalie sera, demain, en mesure de répondre avec succès aux exigences de sa destinée...

6°) Débloquer nos capacités intellectuelles

Aucune stratégie politique ou militaire, aucun programme de développement économique ou de réforme sociale ne peut être rationnellement conçu et mené à son terme avec succès sans l'utilisation systématique de toutes les possibilités offertes par la science. C'est là une constatation cruciale en passe de devenir un lieu commun dans notre monde moderne. La science est recensée aujourd'hui comme un instrument indispensable du politique et du gouvernement de la *Cité*. Négliger cet atout, c'est volontairement ou non frapper d'emblée d'une inefficacité structurelle toute entreprise qu'elle soit individuelle, groupale ou gouvernementale.

La science fournit les limites et la norme, le degré d'objectivité de tout projet visant à s'insérer dans la réalité sociale. La constitution d'un stock suffisant de savoir scientifique et technologique s'avère la condition préalable de la réussite.

Par conséquent, une nation logique avec soi-même et ses buts, comme doit l'être la nôtre, assignera en tête des priorités une place de choix à la *production* et du savoir scientifique et de *producteurs* de ce savoir.

Il s'agit en effet de libérer toutes les capacités intellectuelles et de doter la nation de ce génie universel qui gît en son sein et peut seulement se retrouver à son niveau.

La Nation somalie peut puiser en elle, au même titre que toutes les autres, tous les dons dont elle a besoin : pourvu qu'elle le veuille et qu'elle fasse appel à elle-même !...

7°) Produire les moyens de notre fin

Rapporté à notre situation actuelle et à notre manière de penser un tel but peut paraître tout à la fois irréalisable et présomptueux. Pourtant, il n'est rien de plus que nécessaire et, à ce titre, parfaitement possible et à notre portée. L'impossible en effet n'est pas tant dans le monde que dans notre esprit....

Notre expérience, brûlante, nous enseigne aujourd'hui qu'il est temps pour nous de songer aux voies et moyens par lesquels nous pourrions atteindre notre objectif national en dépendant le moins possible, dans nos actions et décisions, des forces étrangères qui, jusqu'à présent nous ont tenus à leur merci, et nous ont frustré des fruits légitimes que notre peuple comptait recueillir de ses pénibles efforts.

Peu importe la position dont nous partons, du temps certainement long, très long que cela nous prendra : nous y parviendrons un jour en nous attelant immédiatement à la tâche ; c'est une certitude que nul ne saurait discuter. Pour une bonne raison : c'est

bien ainsi, justement, qu'ont atteint finalement leur but les nations industrielles et fières que nous considérons aujourd'hui à juste titre maîtresses de leurs destinées, et qui se sont dégagées du diktat et du chantage étrangers... Aucun peuple n'a reçu des dieux la manne toute prête de leurs desseins réalisés d'avance... L'homme obtint toute chose à la sueur de son front, au péril de sa vie en s'armant de volonté et de patience...

L'homme qui est libre de sa personne, libre de disposer à sa guise de ses moyens, libre face au monde, face à ses misères comme à ses mystères et merveilles, cet homme-là se sent tout à coup envahi d'une volonté immense et lumineuse, d'une révélation des possibles ; il se sent riche et fort de ses rêves, de tout ce qu'il peut, d'avance, posséder par ses projets ; il est puissant par la disposition de ses gestes, la danse exaltante que, du même coup il imprime à l'univers avec le rôle enthousiaste de maître du ballet que par là même il s'arroe.

Un tel homme est joyeux, inspiré et léger. Il lui est facile d'agir, de forger comme vulcain le métal-*monde*, sérieux et suant, les sourcils froncés, enivré des étincelles qui fusent sous les coups, dans l'ardeur et la lueur de l'action...

Ainsi des peuples comme des individus. Ainsi naît dans l'esprit ce germe magnifique, ce levain du prodige : la psychologie des « peuples forts » face à leur existence historique et nationale.. Seules ces nations survivent. Tous les autres peuples disparaissent ou déclinent à long terme. Et, à la vérité, un tel état d'esprit n'est rien d'autre chez l'homme que la pleine conscience de soi et des choses...

Comment allons-nous procéder ?

Il nous faut tout d'abord produire quelque chose de *notre cru*. Qu'est-ce à dire ? Non pas que, jusqu'à présent, nous ayons vécu sur rien...

Mais que notre oeuvre culturelle, symbolisée presque exclusivement par la tradition de la société pastorale *ne répond plus*, et depuis longtemps, aux exigences de notre vie nationale dans le monde actuel tel qu'il est, tel qu'il s'impose à nous et évolue en dehors de nous. Cet héritage traditionnel, si original, si admirable qu'il soit est devenu *caduc*, il nous faut bien l'admettre. Il est du point de vue quantitatif aussi bien qualitatif un instrument inadapté, étranger presque à ce monde moderne, en raison du décalage énorme qui n'a cessé de se creuser entre cette tradition du passé (comme occupée à s'admirer elle-même) et ce monde contemporain qui fuit d'une course folle et vertigineuse vers l'avenir ; ce monde qui change chaque matin mille fois de visage !...

Cette *rupture* entre l'histoire et la culture a eu lieu dans les années quarante. Nous pouvons, pour nous donner un point de repère, la situer en 1943, à la formation de SYL (Somali Youth League). Mais elle était latente dans la longue bataille héroïque que livra pour la Nation le *Sayid* à jamais immortel... Nous pouvons considérer qu'elle fut totalement consommée en 1969, avec l'avènement du Régime révolutionnaire, et l'adoption du « socialisme scientifique ».

Nous pouvons même avancer que notre culture traditionnelle se limita d'une certaine manière à l'utilisation purement interne, nationale.

A partir du moment où il a fallu avoir affaire au monde, et agir au niveau de l'histoire, nous dûmes par trois fois recourir à des « emprunts » : au XVI^{ème} et XIX^{ème} siècle à l'islam comme facteur de mobilisation ; au socialisme en 1969 pour promouvoir le progrès social.

Mais l'une et l'autre idéologies, totalement différentes dans leur conception philosophique, ont montré leurs limites relativement à notre cause et à ses exigences particulières : ces restrictions sont nécessairement inhérentes à leur origine externe et à leur

orientation. Elles ont posé des bornes, des contraintes à leur usage en vue de notre but ; soit qu'elles s'en écartent, soit qu'elles se situent en deçà des besoins de notre objectif ; quand, comme ce fut le cas dans notre expérience récente (où nous fûmes littéralement échaudés...), elles ne se sont pas carrément opposées à notre cause, invoquant les mêmes et immuables canons bibliques...

Il nous faut désormais produire de notre propre fond des *schèmes* et *modes* de *pensée* qui nous soient propres : parce que émanant directement de notre réalité nationale, de notre histoire, de nos besoins et de nos aspirations profondes qui ne pourront trouver une expression satisfaisante et adéquate que dans notre manière de penser nouvelle de la Nation.

Bref, il nous faut inventer et mettre au point les instruments intellectuels et conceptuels nécessaires pour *redéfinir* et *repenser* le monde de notre point de vue ; et grâce auxquels nous pourrions avoir enfin pleinement prise sur lui sous cet angle.

Une telle proposition, qui s'inscrit logiquement dans la ligne directe de nos préoccupations et de notre objectif national, ne signifie naturellement pas que nous devrions nous replier et nous refermer sur nous-mêmes dans une stérile et vaniteuse autarcie à l'écart du monde. Chose aujourd'hui ridicule autant que d'ailleurs impossible. Bien au contraire. C'est alors que nous nous ouvrirons véritablement à la vie de la planète par les portes précises où pourront entrer ses bienfaits dans notre communauté. Sans être pour autant submergés de ses déchets, de toutes ces choses inutiles et dangereuses dont elles regorgent aujourd'hui... Nous saurons choisir.

Nombreuses sont, sur la terre, les nations qui eurent avec l'histoire, un dialogue analogue au nôtre. Le destin qui échoit finalement à chaque peuple est, consciemment ou non, son propre oeuvre : soit qu'il accepte passivement son sort rigoureux ; ou qu'il

s'acquière par la lutte et le courage la faveur des dieux...Car la fatalité n'existe qu'en l'absence de l'homme...

Les leçons de l'expérience des nations sont, dans le verger de l'Histoire, comme ces fruits que la nature offre généreusement dans ses forêts, et qui ne demandent qu'à être cueillis. S'en priver tandis qu'on est dans le besoin et qu'ils sont à portée de la main serait un péché, une faute impardonnable ; pis : un comportement *animal*.

Il n'est, en effet, nulle honte à s'approprier les résultats des efforts gigantesques déployés par l'Humanité (comme Individu historique) dans tous les domaines, à s'épargner par là même des peines effroyables ; et à rattraper ainsi les décennies, sinon les siècles de retard. Les hommes se transmettent tout, c'est la loi de leur existence. Et non seulement le feu de la civilisation que nous voyons circuler sur la terre passant de main en main, de peuple à peuple à travers les siècles, les millénaires ; mais aussi l'être, la vie elle-même de génération en génération.

La seule différence à chaque époque de l'histoire entre les peuples contemporains, c'est la plus ou moins grande assimilation de cette expérience universelle et son appropriation, son intégration dans une nouvelle synthèse nationale ; c'est-à-dire opérationnelle et adéquate où les besoins spécifiques de chaque pays jouent le rôle d'éléments organisateurs, de données directrices...

Dans ce travail apparaît la personnalité de chaque nation. Et c'est ce que, nous autres Somalis, nous devons réaliser en profondeur dans les plus brefs délais. Nous n'avons plus le temps de traîner ni le « loisir », mortel, de laisser nos oeuvres tomber régulièrement en décadence. Les Temps tiennent suspendue, sur la tête des peuples, l'épée de Damoclès : malheur à ceux qui l'oublent!

Donc, en méditant l'expérience de l'humanité et notre histoire nationale, nous saurons comment nous y prendre.

La tâche est prodigieuse, mais ayons confiance : les leçons que nous aurons ainsi accumulées nous en donneront bientôt le *doigté* et l'*audace*...

8°) *La volonté de vaincre*

L'organisation méthodique des ressources minutieusement recensées, l'intelligence profonde de la réalité historique et sociale qui préside à l'efficace de l'action judicieuse sont certes nécessaires pour atteindre l'objectif visé, mais non suffisantes : il faut être en plus animé par la *volonté de vaincre*. Cette ferme et inébranlable résolution doit brûler en permanence dans les coeurs et les esprits comme une flamme inextinguible qui donne une coloration spéciale à toutes les entreprises et fasse, en quelque sorte, sentir la présence chaleureuse de la victoire derrière le rideau des événements... Il n'est pratiquement de faiblesses, d'infériorité que ne puisse compenser cette force psychologique extraordinaire par la capacité à l'effort, à l'endurance et au sacrifice qu'elle suscite chez l'homme.

Nous, Somalis, nous avons jusqu'à présent manifesté cette puissance particulière qui a grandement bénéficié à notre lutte ; malgré les positions défavorables qui étaient les nôtres chaque fois que nous affrontions un adversaire supérieur à tous les autres points de vue (matériel, numérique, politique, etc.), et que nous mettions pourtant régulièrement en déroute, du moins jusqu'à ce que ses alliés volent à la rescousse tout aussi ponctuellement...

Aujourd'hui, et depuis Yalta, les deux « Super-Grands » se sont posés en patrons de la réalité planétaire. Après avoir coffré leur coeur dans l'intouchable « sanctuaire » atomique de leur métropole, Américains et Soviétiques se battent hors frontières, par personne interposée, et à coups de peuples pris par les cheveux... (C'est ainsi que, et soit dit en passant, moi, Somali, je me suis retrouvé de la poigne de l'un dans celle de l'autre... Mais, à défaut de

« scaphandre », vous verrez, j'aurais tôt fait de me « raser » la tête). Et aucun peuple ne peut avoir gain de cause, semble-t-il, sans la caution, sans la bénédiction toute-puissante de l'« Ours » ou de l'« Homme aux dollars ». Opinion qui, si elle comporte une part de vérité (et nous en savons quelque chose, nous, en Somalie...) doit être cependant tempérée. Les « Grands » ne sont pas ou ne sont plus aussi grands et maîtres du monde sur toute la ligne comme nous l'avons cru longtemps ; ils ne contrôlent qu'à demi, et encore, ce vaste jeu d'échec des « Terriens » qui se joue dans le chaos tumultueux et la fièvre de la démence.

Tout géant à son talon d'Achille ; et de même qu'un grand homme n'est pas grand à tous les instants de la vie, mais seulement à des moments privilégiés qui seuls comptent et lui valent l'estime ; de même les « superpuissances » ont leurs points faibles, leurs limitations par lesquelles elles étalent parfois au grand jour leur surprenante impuissance.

Après le « guépier vietnamien » où ils ont livré une longue et ahurissante bataille qui se conclut en catastrophe..., les USA, n'ont-ils pas littéralement pris la fuite (n'en déplaise Reagan et Rambo ! ...) devant la tête de Méduse libanaise ?

Les Moujahidines démunis n'ont-ils pas tenu la dragée haute au redoutable rouleau compresseur soviétique, enlisé en Afghanistan, pour lequel Gorbatchev est venu comme un messie ? Pour ne prendre que deux exemples entre bien d'autres...

Si donc l'appui de Washington ou de Moscou peut être précieux dans certains cas, il ne s'ensuit nullement qu'en son absence on en soit simplement réduit à rêver... Que de choses échappent à ces « Super-Grands » et qui intéressent au premier chef leur propres affaires ! Croire le contraire, c'est oublier les lois de l'Histoire ! C'est confondre capacité réelle et simulation de la menace ! Les Superpuissances ont compris tout le profit qu'ils pouvaient tirer de ce subtil et intentionnel quiproquo !

Ce qui compte, c'est l'idée qu'une nation se forme de son destin et sa volonté de le dominer dans le sens de son idéal supérieur ; non l'opinion d'autrui, nécessairement intéressée, versatile et contingente. Cette détermination est la condition fondamentale et permanente du succès final. Elle fournit en effet la motivation qui se trouve au commencement de tout ; la force qui permet de supporter l'effort tout au long de la route ; elle fournit enfin l'idée lumineuse dont le rayon, comme le lazer, relie en droite ligne à l'objectif qu'elle indique et éclaire par là même pour l'esprit.

Cette attitude intellectuelle, combative et confiante, se nourrit de la conviction non pas gratuite et fortuite, mais raisonnée que la victoire se fabrique ; comme toute chose en ce monde, une fois données les conditions requises ; et de même la victoire, fruit final d'un effort précis poursuivi dans des voies déterminées. Bref, elle est la conclusion nécessaire de facteurs de temps et d'espace qui doivent être définis dans leur *nombre* et leur *ordre*. Et la lutte n'est autre que la volonté de les recueillir tous, aux endroits et moments voulus...

Cette volonté de gagner la victoire non par un coup de pocker, ou de hasard heureux, mais de la mériter en en payant le prix ; de la savourer quand elle a été enfin conquise de haute main et que sa possession tant désirée répand sa lumière et la joie dans la vie nationale ; cette volonté donc puise sa force et se renouvelle dans le fait, essentiel, que *rien n'est définitif* ; hormis la mort qui instaure un état dont on ne se relève plus... Car tant qu'il y a la vie, le possible se tient devant nous à notre service, au service de l'espoir et de son appel.

Chaque fois qu'un épisode historique s'achève, il en commence un autre où les jeux ne sont plus tout à fait les mêmes et où rien n'est alloué d'avance à aucun des acteurs, loïsibles à eux tous, au même titre, de disputer la « nouvelle donne » des possibles... Certes le passé pèsera toujours de son poids, puisque l'avenir n'en est que

le prolongement ; mais même ainsi, il en adviendra selon la volonté de chacun : *le verdict est toujours à la fin, et le temps tout d'abord imparti à tous...*

Un peuple qui, lucidement, sereinement s'est profondément imprégné et convaincu de sa cause ; qui l'a méditée, qui l'a rêvée au long des décennies ; qui a formé et remoulé ses membres en vue de ce but, ce peuple luttera uni comme un seul homme ; il se battra de tout son être ; il réagira comme un serpent de tous ses anneaux. Sans négliger aucune, même la moindre, de ses ressources ; sans sous-estimer, sans minimiser aucune menace, même la plus lointaine et d'où qu'elle vienne dans le temps et l'espace. Il ne laissera rien au hasard. Et ainsi il accroîtra tout à la fois sa force et son assurance ayant à sa disposition, dans sa vigilance permanente, une provision de temps (en avance) pour parer à toute surprise. Bref, ce sera *un peuple prévoyant et prêt à tout...*

9°) Contrecarrer la manoeuvre de l'ennemi

La lutte pour la survie est une campagne au sens militaire du terme. Et puisque, jusqu'à preuve du contraire, « l'homme demeure toujours un loup pour l'homme », il est d'une nécessité absolue d'appliquer rigoureusement la logique de l'art, un art où il y va de la vie et de la mort. C'est pourquoi :

« Un plan de campagne doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir lui-même les moyens de le déjouer » ; et que « les plans de la campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes, et la topographie du théâtre de la guerre » (122).

Il suffirait presque de transposer cette réflexion du domaine purement militaire à celui de la stratégie politique de survie dans le combat d'un peuple ; il s'agit avant tout de ne pas faire ce que veut l'ennemi en fonçant tête baissée au panneau ; il faut se garder de s'engager dans ces voies dangereuses qui mènent droit à

l'abattoir ; où l'on ne pourra plus ni reculer ni se ressaisir, mais seulement être à la merci de l'ennemi et haché en morceaux ; car, l'on peut être sûr que l'ennemi, voyant l'occasion en or, ne fera pas de cadeau et n'aura de pensée idyllique pour sa victime qu'après l'avoir étripée...

Il est des esprits qui espèrent toujours contre toutes raisons ; ils sont semblables à ceux qui discutent toujours et ne sont jamais convaincus par quelque argument que ce soit. Si l'on dit que l'homme est une « machine à oubli », ceux-là sont des êtres à repentir et qui ratent toujours le « way out » du salut... Mais, comme dit le savant : « il faut croire son cerveau, non ses yeux ».

Une telle « méprise » fatale où l'on se fourre dans la tanière de l'adversaire en croyant rentrer chez soi ne peut se produire que lorsqu'un peuple « distrait » par des problèmes mineurs à la carte du quotidien oublie l'essentiel en perdant de vue à la limite et son objectif final et l'ennemi lui-même qui, lui, poursuit toujours sa tâche sans relâche, et n'entend pas justement laisser échapper l'opportunité idéale où il peut marquer à tous les tableaux.

Cela n'arrive que lorsque, pour diverses raisons, la nation sombre dans la maladie mortelle qui a nom *myopie*, s'aliénant par là même la marge de sécurité et la prudence, lesquelles représentent précisément le sursis qui peut sauver en cas de danger... Bref lorsqu'un peuple va *en somnambule au bord du précipice*...

10°) L'objectif principal

La *géostratégie* est la combinaison appropriée, par un peuple, de tous ses moyens en vue d'un but déterminé, à partir d'une base géographique définie qui fournit ses avantages mais pose aussi des contraintes, des servitudes à l'action. Elle est l'effort que déploie ce peuple dans le cadre de son Etat afin de conquérir, tant sur le plan national qu'international, le contrôle de tous les facteurs dont dépend la réalisation de la fin qu'il se propose. Ou tout au moins

pour réunir les conditions minimales indispensables pour parvenir à son objectif.

Sans une pareille conception, qui donne seule la mesure des choses, et par conséquent, une idée claire des implications du projet en question et de la problématique qu'il doit aider à résoudre, on court le risque non seulement de se dépenser en pure perte pour tenter d'atteindre un but insaisissable, indéfiniment renvoyé aux calendes grecques, et paraissant à la fin « impossible » à l'esprit; mais aussi, ce qui est pire, la quasi certitude de se laisser prendre par l'ennemi qui vous tombe dessus au moment et à la manière qui l'arrangent...

Il faut en effet savoir poursuivre des objectifs limités (tactiques), consolider progressivement l'acquis, marquer le pas quand il le faut pour mieux reprendre la marche et éviter toujours à ce que la situation se dégrade à ce point où les événements s'accélèrent tout à coup et glissent totalement hors de notre contrôle.

Le destin de tout projet stratégique ne dépend pas seulement des moyens mis en oeuvre, des circonstances de l'heure; mais aussi et surtout, d'une manière presque mathématique de l'équation suivante : à savoir que la « *puissance nationale* » est le résultat des « *effectifs humains plus les ressources dont ils disposent, le tout multiplié par la volonté* » (123).

C'est la détermination, l'esprit combatif, la force psychologique, ce qu'on peut résumer par la puissance morale et la volonté de vaincre qui galvanisent les énergies et cristallisent les possibles; c'est elles qui multiplient, selon son degré d'intensité, le potentiel et tous les atouts qu'on est prêt à jeter dans le jeu dangereux de la guerre. Si la poussée de la puissance nationale à la base, si les coups de béliers réitérés du peuple sont indispensables pour briser les obstacles, c'est pourtant le tranchant moral, la « lame d'argent » qui transforme cette force en véritable durandal capable de fendre les rochers; c'est l'esprit lumineux qui guide le bras

d'acier et lui montre la faille où doit s'enfoncer le fer de lance.

Ainsi pouvons-nous accroître nos forces, combler nos lacunes. Il n'est rien en ce monde qu'on ne puisse obtenir pourvu que, véritablement, on le veuille...

C'est même là la seule consolation, la source de l'exaltation, de la passion de l'homme dans la misère, et de son espoir contre tous les états de détresse. Parce que l'être humain, sans se prétendre pour autant un dieu, peut toujours se reprendre face aux caprices du destin...

Ainsi devons-nous oeuvrer dans la suite des générations futures, et aussi longtemps qu'il le faudra pour la réalisation légitime et totale de notre objectif principal : celui de la *réunification* nationale ; et que vive, enfin uni et souverain sur son sol, le peuple somali si longtemps soumis à tant d'injustices !

Et que, débarrassés de ce fardeau séculaire artificiel, nous puissions envisager un nouvel et brillant avenir...

Pour terminer, disons que, tant que se poursuivra la lutte, une consigne fondamentale consistera quels que soient nos revers ou nos avantages à maintenir à tout prix, et toujours, *ouverte* la porte de l'avenir !...

CONCLUSION

Le temps presse. Concluons en quelques mots. Ce livre a été écrit il y a plus d'un an pour éclairer la Nation sur un grave sujet concernant sa souveraineté et son avenir. Depuis, des événements inquiétants se sont produits précisément dans le sens où nous éprouvions des appréhensions...

Il n'est pas de devoir plus important, pour un peuple, que celui de prendre en main les rênes de sa destinée...

Une double menace pèse aujourd'hui sur nous : celle d'un ennemi mortel à l'extérieur ; la rébellion aveugle de la « mentalité nomade » à l'intérieur.

De ce fait, notre Etat est pris entre l'enclume et le marteau. Si cela continue, notre entité étatique sera détruite, notre République, écrasée, et notre Nation tout entière volera en éclats.

Il nous faut, d'urgence, nous ressaisir.

La réaction réfléchie, ordonnée et décidée de la partie saine de la Nation doit ramener dans le droit chemin, par l'intelligence, le courage et l'amour ceux d'entre nous qui, faisant le jeu de l'adversaire dans leur colère, sont allés chercher un salut illusoire dans la voie de la perdition de tous...

La Nation prime tout. Son atout unique, irremplaçable, à savoir l'Etat, est une priorité *absolue*.

En effet, tout l'avenir de notre peuple, toute sa survie sont suspendus à l'existence de la portion indépendante de la Nation. En elle bat notre coeur et brille notre espoir. La perdre serait pour nous la *mort*.

Nous devons, non seulement renforcer notre Etat, mais encore transformer notre République en une forteresse inexpugnable face à l'ennemi.

Cette Vieille Abyssinie, qui nous joua bien de mauvais tours, n'a plus rien dans son sac.

Nous avons percé à jour son hypocrisie, son esprit tortueux et ses trahisons éternelles.

Viendra le jour où elle rongera son grimoire de chagrin...

Nous avons pris de plein fouet une brûlante leçon. Nous commençons à voir clair. Les choses se décantent.

Les Somalis de demain seront différents.

Le XXI^e siècle nous verra autrement.

Omar Osman RABEH.

Paris, le 25 septembre 1988.

NOTES

1. « Rappelons cependant dès le début de cette étude, que, pour les anciens, l'Ethiopie c'était non pas l'Abyssinie, mais la Nubie, tout le pays s'étendant au sud de l'Egypte et au delà de la première cataracte, c'est-à-dire ce que les Pharaons appelaient le royaume de Kousch, nom que prit officiellement la dynastie nubienne qui régna sur l'Egypte entre 750 et 660 avant Jésus-Christ, et dont la souveraineté se continua en Nubie proprement dite jusqu'à vers 275 avant Jésus-Christ. L'Ethiopie antique comprend donc, à partir de Syène (Assouan) jusqu'à l'extrême sud toute la Nubie, tout le Soudan et, si l'on veut, toute l'Abyssinie, quoique personne alors n'eût une vraie notion de son existence autonome.

L'Ethiopie n'est en dernière analyse rien moins que l'Afrique entière, jusqu'à l'océan Atlantique, y compris le Sahara et les pays inconnus plus au sud. Seuls l'Egypte, la Cyrénaïque et l'Afrique du Nord en sont exclus. »

A. Krammerer : *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie*, Librairie orientale Paul Geuthner, Paris, 1926, pp 15-16.

2. Charles Mauras : *Devant l'Allemagne éternelle*, Editions « à l'Etoile », paris, 1937.

3. Voir note 1.

4. Earl Lytton : *The Stolen Desert*, Macdonald, London, 1956, p.99

5. Par un ingénieux système de sépulture, le *Sayid* frustra les envahisseurs du plaisir de profaner sa mémoire en mettant la main sur sa dépouille mortelle.

6. Omar Osman Rabeh : *République de Djibouti ou roue de secours d'...Ethiopie?* Silex, Paris, 1985. Voir également *Revue d'Etudes Somaliennes* N°4-5, Juin 1987, Paris (Editions « Le Derwish »).

7. *Proceedings of seventh international conference of Ethiopian Studies*, Edited by sven Rubenson, scandinavian Institute of African studies, Uppsala 1984 P. 657.
8. Earl Lytton : *op.cit.*
9. Albospeyre, Bailloux, etc. : *Mer Rouge-Afrique orientale*, Cahiers de l'Afrique et de l'Asie, J.Bayonnet, Paris 1959.
10. Jean-Luc Chapot : *Le nationalisme*, QSJ, PUF, 1986.
11. Telle est en fait la signification de la fameuse *Lettre circulaire* de Ménélik (1891).
12. Cf. Catherine Hoskyns : *Case Studies in African Diplomacy*, Number II : *The Ethiopia-Somali-Kenya Dispute*, Oxford University Press, 1969, p.15.
13. Sobriquet donné par les Somalis aux Russes (littéralement: « grande savate »), pour exprimer l'idée d'une « force brutale et sans finesse, qui aplatit lourdement et écrase... ».
14. Cf. *Proceedings of Seventh International Ethiopian Studies...*, p.661.
15. Sun Tzu : *L'Art de la guerre*, Paris, Flammarion, 1972, p.197.
16. Hegel : *La Science de la logique*, in Lénine : *Cahiers philosophiques*, Editions sociales, Paris, 1973 p.130.
17. La NATION SOMALIE, II : *Nomadisme et technologie* (Editions « Le Derwish »).
18. Somalia : *Psychology of nomad.*
19. Lénine: *Matérialisme et empiriocriticisme*, Paris, Editions Sociales, 1979 P.180
20. Marx : *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Editions Sociales, Paris, 1976, 126-127.
21. Lénine : *Cahiers philosophiques*, Editions Sociales, Paris, 1973.
22. Idem, p.107.
23. Gaston Bouthoul : *Biologie sociale*, QSJ, 1976, p.9.

24. E.Durkheim : *Education et sociologie*, PUF, 1966, P.47.
25. *Idem*, P.47.
26. Gaston Bouthoul, *op. cit*, p.29.
27. *Idem*, P.8.
28. *Idem*, P.23.
29. *Idem*, P.42.
30. *Idem*, P.42.
31. E. Durkheim : *Education ...*, P.37
32. *Idem*, P.30.
33. *Idem*, P.38.
34. *Idem*, P.36.
35. *Idem*, P.50.
36. *Idem*, P.53.
37. *Idem*, P.51.
38. *Idem*, P.56.
39. *Idem*, P.57.
40. *Idem*, P.50.
41. *Idem*, P.17.
42. LA NATION SOMALIE, III : *Etat et société*, Paris (Editions « Le Derwish »).
43. A.A. Castagno : *the political Party system in the Somali Republic*, African studies center, Boston University, 1964, P.518.
44. *Idem*, P.518.
45. *Idem*.
46. *Idem*, P.513.
47. *Idem*, P.521.
48. *Idem*, P.539.
49. E.A. Weyne : *From clan to nation*, Northeast Africa Series, vol.X, N° 2, Mars 1963.
50. Jaques D'Hont : *Hegel : texte et débat*, livre de poche, Paris 1984, P.304-305.
51. A.A.Castagno : *op.cit*. P.557.

52. Très significatif à cet égard est le geste symbolique de la Révolution : les « funérailles » populaires du tribalisme ! Helas ! il ne tarda pas à sortir ses cornes du tombeau, tout comme le Roi Midas !... Peut-être aurions-nous dû, tout d'abord, l'enterrer en nous-mêmes, dans notre *esprit* ...

53. Guy Chaussinand-Nogdret: *les Elites du XVIIe siècle*, Commentaire N° 31, 1985, P. 857.

54. *Idem*, P. 856.

55. Jean Loisy : Nécessité et mission d'une nouvelle chevalerie française, in Beaudelaire devant la douleur, coll. « Hier et Demain », SEGUNA, Paris, 1944, P.86.

56. *Idem*, PP.107-108.

57. Emile Sergent : *La formation intellectuelle et morale des élites sociales*, paris 1943 P.13.

58. *Idem*, P. 26.

59. *Idem*, P.30.

60. *Idem*, P.90.

61. *Idem*, P.23.

62. *Idem*, P.23.

63. G. Chaussinand-Nogaret: *op.cit.*, P.861.

64. *Idem*, 863.

65. Jean Loisy, *op.cit.*, p.94.

66. Olivier Riboul: Philosophie de l'éducation, PUF, 1971, P.40.

67. Jacques Donnedieu de Fabres : *l'Etat*, QSJ, PUF, 1984,P.107.

68. Aladous Huxley : *la Fin et les moyens*, Plon, 1939.

69. Emile Sergent: *op.cit.*, p.45.

70. *Idem* P.48.

71. Olivier Riboul: *op.cit.*, P.325.

72. *Idem*, p.26.

73. *Idem*, P.26.

74. *Idem*, P.30.
75. Ralph Linlon : *les fondements culturels de la personnalité*, Dunod, Paris, 1977, P.11.
76. *Idem* P.110.
77. Lettre de Pasteur à Napoléon III, Vladimir Kourganov : la Recherche scientifique n° 781, QSJ, 1971, P.20.
78. *Idem*, P.5.
79. *Idem*, P.126.
80. *Idem*, P.7.
81. Joel de Rosnay : *les chemins de la vie*, Seuil, Paris, 1981, P.134.
82. Pierre Oleron : *l'intelligence*, QSJ, PUF, Paris, P.24.
83. Cf. Vladimir Gourganov : *op.cit*, p.72.
84. *Idem*, P.27.
85. *Idem*, P.20.
86. Claude Bernard : *leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, Vrin, Paris, 1966, P.41.
87. *Idem*, P.123.
88. Charles Debbasch, etc. : *Droit constitutionnel et institutions politiques*, Paris, Economica 2è Edition, 1986, P.146.
89. Thomas Fleiner Gester : *Théorie générale de l'Etat*, Paris, PUF, 1986, P. 29.
90. Charles Debbasch : *op.cit.* P.83.
91. Bertrand Badie: *les Deux Etats*, Fayard, 1986, P.147.
92. Jacques Donnedieu de Fabres : *l'Etat*, QSJ, Paris, 123.
93. Thomas Fleiner Gester : *op. cit.*, P.127.
94. *Idem*, P.127.
95. Jacques Donnedieu de Fabres, *op.cit.*, P.125.
96. *Idem*, P.114.
97. Michelet : *Histoire de la Révolution*, tome I, Pléiade, 1979, P.5.
98. Thomas Fleiner Gester : *op.cit.* P.8.

99. Henri-Alexis Moulin : *le litige chilo-argentin et la délimitation politique des frontières*, Arthur Rousseau, Editeur, 1902, P.37.

100. *Idem*, P.42.

101. De Gaulle : *Mémoires d'espoir*, tome I : le Renouveau (1958-1962), Paris, Plon p.7.

102. Jacques Donnedieu de Fabres : *op.cit.*, P.33.

103. Comte Jacques Guibert: *Ecrits militaires*, Edition Nation armée, Paris, 1977, P.62.

104. De Gaulle : *Discours et Messages*, Tome II: Dans l'attente (1946-1958), P.25.

105. *Idem*, P. 27.

106. *Idem*, P. 31.

107. Le Gouvernement somalien a décliné, à juste titre, la ratification de la Charte de l'OUA qui, d'une manière cinglante, faisait fi des droits et de la situation particulière du peuple somali.

Le Président Aden Abdullah Osman déclarait alors, en justifiant la position de la Somalie : « History has shown that the most serious obstacle to African Unity generates from the artificial political boundaries which were imposed on large areas of the African Continent by Colonial Powers. We have seen how traditionally integrated societies were torn apart and how their land were cruelly partitioned to serve the selfish interest of others », cf.Catherine Hopkyns, *op.cit.*, p.32.

Il a fallu un quart de siècle pour se rendre à cette évidence...

108. Ime se trouve en Somalie occidentale libérée en 77-78, puis récupérée depuis par les Abyssins avec l'appui des soldats du Pacte de Varsovie...

109. H. Labrousse : *l'Ethiopie et la mer*, in *Revue de Defense Nationale*, Avril 1958.

110. *Idem*.

111. Cf. article de Jean-Claude Pomonti intitulé : « Visite à Jigjiga qui a failli être somalienne... », le *Monde* du 6 octobre 1983. Mais pour un aperçu moins partisan, voir entre autres : *Les Etats-Unis et la Corne de l'Afrique, une nouvelle politique?* par Christian Chaise.

112. Le Royaume de Choa et l'Acte de Bruxelles (1890) : autorisation exceptionnelle d'importer sans limitation des armes à feu.

113. Voyez l'expansion rapide de l'Abyssinie sous le règne de Ménélik ; elle quadruple sa superficie, déplace sa capitale vers le sud (Addis-Abeba), se transforme en empire et n'hésite pas à inventer de prétendues « anciennes frontières » : afin de se créer un prétexte dans l'intention de poursuivre, quand à l'avenir, l'agrandissement de son territoire.

114. Traité *Franco-Anglo-Italien* de 1906.

115. Dans un séminaire consacré au nomadisme il y a quelques années, à l'Université de Mogadiscio, un intervenant faisait la remarque suivante : les pasteurs se plaignent de ce qu'il y a maintenant de moins en moins de bras pour s'occuper de bêtes. Ils disent que les jeunes gens désertent la campagne en masse depuis qu'ils ont appris à *lire* et à *écrire* grâce au OLHRM (vaste campagne d'alphabétisation suite à la transcription du somali et à son adoption comme langue officielle par l'Etat).

Cette campagne donc n'aurait eu en fin de compte que des effets négatifs, sinon désastreux pour les nomades d'abord, mais aussi pour la communauté nationale dans son ensemble ; puisque l'élevage fournit jusqu'à présent 80% de nos exportations et constitue la source principale de nos devises étrangères...

Cependant, cette remarque n'est que partiellement fondée. Car on ne saurait remettre en cause, en raison de ses effets secondaires inévitables (pour lesquels il faut chercher ensuite des

remèdes), une initiative fondamentale qui, en une année, a fait franchir des siècles à la population de la brousse...

Nous n'hésitons pas ainsi à minimiser, sinon à rejeter purement et simplement une acquisition capitale à cause des conséquences, certes fâcheuses, mais tout de même accessoires qu'elle peut comporter et qui lui sont inhérentes par la nature des choses. C'est précisément un tel état d'esprit qui nous rend la tâche si difficile...

116. E.Auerbach : *Nationalisme juif et nationalisme arabe...*

117. Cf. Revue d'Etudes Somaliennes N°2-3, novembre 1986, et N° 4-5, juin 1987, Paris (Editions « Le Derwish »)..Richard Nixon :

118. Cf. Omar Osman Rabeh : *République de Djibouti ou...*, Silex, Paris, 1985.

119. *Le Monde* du 18/8/1976.

120. Cheam : *France Ocean Indien, mer Rouge*, Paris, 1986, P.312.

121. Bismarck : *Pensées et souvenirs*, Calman-Levy Paris, 1984 P.104.

122. *Maximes de guerre de Napoléon*, Paris, 1827, chez Ancelin.

123. Richard Nixon : *Le Mythe de la Paix*, Plon, Paris, 1984. P.162.

TABLE DES MATIERES

	Page
Dédicace.....	7
En guise d'introduction.....	8
Avant-propos.....	11
 CHAPITRE I : NOTRE HISTOIRE	 18
I - La situation au début.....	21
II - Le démembrement.....	22
III - Les occasions passées de réunification manquée.....	23
IV - Le jeu de « mecano ».....	31
V - L'expansion abyssinienne.....	34
A - L'expansion territoriale.....	35
B - La propagande abyssinienne.....	42
C - La paix.....	48
VI- Notre salut.....	57
 CHAPITRE II : LA MENTALITE NOMADE	 63
I - La confusion et l'intelligence.....	63
II - Les caractéristiques de la mentalité nomade.....	76
III - La société, l'Etat et la nation.....	87
IV - La lutte contre la mentalité nomade.....	92
1°) L'expérience du passé.....	95
2°) Le Régime révolutionnaire.....	102
3°) La lutte contre le tribalisme.....	105
A - Définition du nomade.....	105
B - La nocivité de l'esprit tribal.....	112

	Page
C - L'élite et le leader.....	119
D - Les tentatives du passé.....	128
V - L'éducation et la science.....	133
1°) « Connais-toi toi-même ».....	133
2°) Que devons-nous apprendre à nos enfants ?.....	143
A - L'esprit scientifique.....	144
B - Le sens de l'histoire.....	146
C - Le sens éthique.....	148
D - L'aptitude au changement.....	150
3°) La substance intelligente.....	154
 CHAPITRE III : L'ETAT ET LA NATION	 162
I - Ce qu'est l'Etat.....	168
1°) L'Etat représente la contraction de l'espace et du temps.....	169
2°) L'Etat centralise et stimule la Division du travail.....	171
3°) L'Etat est le transformateur de l'énergie sociale.	172
II - Pourquoi il en est ainsi.....	176
1°) Les constantes.....	178
2°) La Loi et le Droit.....	180
3°) L'arbitrage.....	185
A - La sécurité.....	185
B - Les conflits.....	187
C - L'Etat, cadre de solution.....	187
D - La conversion pacifique du conflit.....	189
III - L'Etat et la géographie.....	193
IV - L'Etat et le grand homme.....	202

CHAPITRE IV : LE PANSOMALISME

Page

211

I - Le pansomalisme.....	211
II - Une période de danger.....	221
III - La nécessité de remédier à notre infériorité.....	236
IV - Les « trois manquants » :	242
la République de Djibouti.....	242
V - La réaction nationale.....	249

Conclusion.....	276
-----------------	-----

Notes.....	278
------------	-----

Table des matières.....	286
-------------------------	-----

ERRATUM

- P. 17, paragraphe 1, ligne 6, lire : ...minutieuse est même..., au lieu de : ...minutieuse et même...
- P. 49, paragraphe 4, ligne 1, lire : elle est sous-jacente au lieu de : elle sous-jacente
- P. 66, paragraphe 3, ligne 3, lire s'étant affranchies, au lieu de : s'étant affanchies.
- P. 94, dernier paragraphe, ligne 6, lire : des compatriotes, au lieu de : dess compatriotes.
- P. 110, dernière ligne, lire : savoir-faire, au lieu de : savoir faire.
- P. 132, paragraphe 2, ligne 2, lire : multiples organisations) devraient, au lieu de : multiples organisations devraient
- P. 134, paragraphe 2, ligne 1, lire : littéralement, au lieu de : litteralement
- P. 142, paragraphe 1, ligne 10, lire : Mais comme tout engagement social non honoré n'en demeure pas moins « indéplaçable »
- P. 144, paragraphe 4, ligne 3, lire : à observer, au lieu de : àobserver
- P. 208, paragraphe 4, ligne 1, lire : ne pose pas au prophète; au lieu de : ne pose au prohète;
- P. 217, dernier paragraphe, ligne 4, lire : Nkrumah, au lieu de : Nkraumah
- P. 270, dernière ligne, lire : intentionnel, au lieu de : intentionel
- P. 271, paragraphe 1, ligne 8, lire : laser, au lieu de : lazer, paragraphe 3, ligne 2, lire en en payant le prix, au lieu de : en en payent le prix;
- P. 272, paragraphe 3, ligne 10, lire : théâtre, au lieu de théâtre
- P. 285, note n° 117, fin, lire : (Editions « Le Derwish »). au lieu de : (Editions « Le Derwish ») Richard Nixon.

Achevé d'imprimer

le 20 Novembre 1988 sur les presses
de l'Imprimerie Royer à Mantes (France)

L'Etat et le pansomalisme

L'auteur avance dans cet ouvrage des idées nouvelles et fondamentales pour tout l'avenir de la Nation somalie, pour son unité et sa souveraineté.

Dans cette optique, il énonce clairement pour la première fois, tant du point de vue global que dans ses articulations internes, le *projet abyssin*, ses motivations, son développement progressif et son objectif final.

L'analyse des considérations politiques et stratégiques sous-jacentes à ce *projet*, lequel a pris corps au siècle dernier lors du partage colonial de la Corne, montre que sa réalisation a pour but unique, avoué et recherché la *disparition* pure et simple de la Nation somalie en tant que communauté humaine et entité étatique...

Dans le même ordre d'idées, l'auteur étudie le rôle de l'Etat comme instrument indispensable de la *réunification*, et la place vitale de la « portion indépendante » de la Nation dans la *quête* de l'unité.

Il examine enfin, en relation avec ce qui précède, la problématique de la *mentalité nomade*, source génératrice des véritables dangers qui menacent la communauté nationale et son Etat, et par conséquent, la nécessité impérieuse de son dépassement par le moyen de la *culture*.

Il estime, pour ces raisons, qu'il est de la plus haute importance pour le peuple somali et son Etat de prendre pleinement conscience d'une situation qui appelle au plus vite la réflexion et la réaction nationales appropriées.

L'histoire des peuples connaît des époques-charnières. La Nation somalie est entrée dans une nouvelle ère. Dans ce défi lancé par le destin, l'avenir du peuple somali revêtira la figure qu'il lui aura donné...